

Brigade Mondaine **[301] – L'amant** **des poupées**

Michel Brice

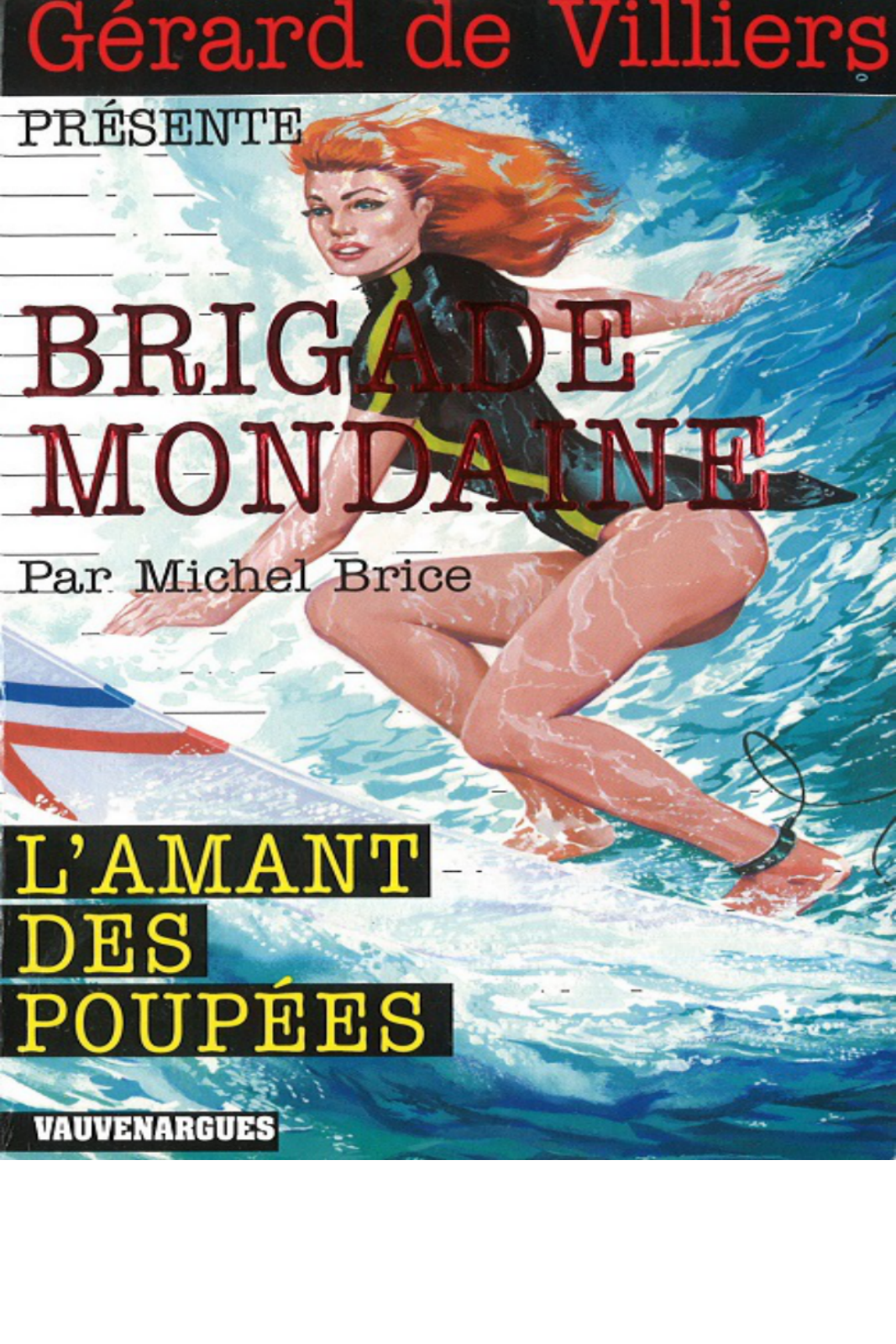
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE



Par Michel Brice

L'AMANT DES POUPÉES

VAUVENARGUES

MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°301)

L'AMANT DES POUPÉES

QUATRIEME

Elle se vit bras en croix au pied de la falaise, crucifiée sur la plage déserte, dans la nuit fraîche seulement peuplée par le clapotis du ressac... À peine dévêtue, mais renversée, sans défense, abandonnée...

Entre ses cuisses crispées, c'était toute la Méditerranée qui poussait sa vague et déferlait, une marée obstinée, roulant en elle, de plus en plus loin, de plus en plus profondément. Un flot tiède, ponctué de lapements, clappements et autres bruits mouillés ; délicieusement obscènes...

CHAPITRE PREMIER



Les yeux écarquillés sur l'immensité du ciel piqueté d'étoiles, Manon poussa un petit cri et tendit les bras, les mains tâtonnant sur le sable où elle était allongée. Une pomme de pin aux écailles rugueuses lui meurtrit les doigts, mais elle la serra dans sa paume. Elle se vit bras en croix au pied de la falaise, crucifiée sur la plage déserte, dans la nuit fraîche seulement peuplée par le clapotis du ressac... À peine dévêtue, mais renversée, sans défense, abandonnée... L'image lui fit fermer les paupières, elle les garda closes pour l'empêcher de s'enfuir. Elle cria plus fort, souleva les reins, les talons piétinant le sable en quête d'un appui plus stable. Entre ses cuisses crispées, c'était toute la Méditerranée qui poussait sa vague et déferlait, une marée obstinée, roulant en elle, de plus en plus loin, de plus en plus profondément. Un flot tiède, ponctué de lapements, clappements et autres bruits mouillés ; délicieusement obscènes...

Elle gémit, décolla du sol son corps mince. Un arc électrique ultrasensible, c'était ainsi qu'elle s'imaginait, dans ces instants. Les tressaillements qui la parcouraient annonçaient la décharge libératrice. La pomme de pin rejetée au loin, elle joignit les mains au bas de son ventre, sur la tête plaquée dans l'écartement de ses cuisses. L'homme faisait mine de s'écarter. Elle le retint, agrippant ses cheveux blonds décolorés collés par le sel. Il grogna, résista un instant, le temps d'avaler une goulée d'air, puis replongea, le visage plaqué dans sa fourche, la bouche vorace et la langue agile. Salivant d'abondance, dans les replis de chair juteuse. L'image déclencha le plaisir de la jeune fille : un inconnu à peine séduisant mais jeune et athlétique, et surtout sacrément habile, lui bouffait la chatte, et c'était si bon, si intense, qu'en même temps qu'elle repliait les genoux pour mieux s'offrir, elle le supplia, dans un murmure :

— Mets-la-moi...

Il ne put répondre, et pour cause... Mais pour le cas où il aurait eu un

doute, elle précisa d'une voix enrouée qui dérapait :

— Ta queue... Je la veux...

Probablement n'entendait-il pas non plus, les cuisses aux muscles durs emprisonnant sa tête. Puis, comme il lui saisissait les poignets et la tirait vers lui, pour souder plus étroitement encore sa bouche à sa fente, et l'aspirer au plus intime, elle poussa une longue plainte modulée et se tortilla, dodelinant de la tête, ses longs cheveux d'un noir de jais balayant le sable. Elle se laissa aller, eut un orgasme bref mais violent, comme un éblouissement. Elle retomba à plat dos, hors d'haleine, son joli visage triangulaire crispé par le plaisir.

Elle mit quelques secondes à reprendre ses esprits et à se rendre compte qu'il avait cessé de la lécher. L'air frais sur son sexe la fit frissonner, elle resserra vivement les cuisses. Les élancements de son clitoris brûlant prolongeaient sa jouissance. Elle croisa le regard de l'homme et se demanda ce qu'il attendait. À genoux au-dessus d'elle, il l'observait avec une expression étrange. Elle chercha ses mots, mais il la devança :

— Viens, c'est pas assez confortable, ici.

En d'autres circonstances, Manon aurait trouvé ce bout de plage trop sale, le sable trop grossier et la nuit trop fraîche, mais à ce moment, elle se moquait de l'inconfort du lieu.

Elle tendit une main impatiente vers la ceinture de l'homme blond, en se redressant à demi.

— Je m'en fiche, j'ai envie...

Mais il secoua la tête, lui agrippa le poignet et répéta :

— Viens...

Assise dans le sable, Manon fixait le renflement de la braguette. Le jean délavé à la coupe ajustée soulignait la virilité comprimée à l'intérieur avec une précision que la jeune fille avait trouvée très éloquente, une heure avant, lorsque le jeune homme l'avait rejointe à la terrasse du café. À peine avait-elle répondu à son sourire, que ses yeux s'étaient égarés du côté de son ventre, et même un peu plus bas...

Elle s'était ensuite efforcée de se tenir correctement, comme il sied à une jeune fille bien élevée lors d'un premier rendez-vous, mais son regard brillant la trahissait, même s'il déviait un peu trop vite dès que Steve – ou Steph, elle n'avait pas compris au juste le prénom qu'il lui avait donné, en échange du sien, mais elle préférait Steve – la fixait. Cela avait encore empiré après un deuxième muscat. Elle avait eu chaud aux pommettes et s'était mise à rire trop fort des quelques plaisanteries qu'il avait faites sur la clientèle : les touristes de juin, des groupes du troisième âge, des vieux beaux en quête de chair fraîche. L'un d'eux, attablé seul au bord de la terrasse, lançait dans leur direction des regards insistants. Manon avait remarqué son manège et cru qu'il la reluquait, mais c'était à son compagnon que le vieil homme élégant

aux cheveux blancs réservait son attention.

— Il a un faible pour les surfeurs, s'était moqué Steve.

— Qui ça ?

— L'Anglais, là-bas. Inutile de te donner de la peine... Il n'est même pas bi...

Avant de saisir de sens de la phrase et d'entrevoir ce qu'elle sous-entendait, Manon avait crânement déclaré :

— Moi aussi, j'ai un faible pour les surfeurs...

— Je m'en suis aperçu. Tu étais là tout l'après-midi d'hier, et aujourd'hui toute la journée, à mater les mecs sur leurs planches...

Elle avait rougi, troublée par le regard posé sur elle ; s'était récriée, mais il avait poursuivi d'un ton sans réplique :

— Ne nie pas, je t'avais remarquée... Une spectatrice assidue... seule et en chasse... Je les repère, j'ai un flair spécial...

Elle avait haussé les épaules, décontenancée. Montrant son pantalon corsaire vert, il avait ajouté :

— Tu en portais un rouge, hier. Et pas de soutien-gorge, non plus...

Il avait esquissé un mouvement vers la poitrine de Manon, et elle ne s'était pas reculée, mais c'étaient ses cheveux noirs qu'il avait touchés. D'un geste qui l'avait surprise et intriguée. Et presque aussitôt il s'était levé, déhanché pour sortir des pièces de sa poche, et elle avait eu pour ainsi dire le nez dessus : cette bosse oblongue sous la toile du jean, qu'elle convoitait et pouvait à présent empoigner, tandis qu'elle se relevait, son corsaire vert aux chevilles...

L'heure des convenances était passée, les lumières de la terrasse étaient loin et la mise en bouche que venait de lui prodiguer Steve avait achevé d'aiguiser l'appétit de Manon.

Elle sentit la masse dure du membre sous ses doigts, roucoula de plaisir.

— Laisse-moi faire...

Il s'écarta cependant. Elle trébucha, entravée par son pantalon, tomba à genoux dans le sable, mais se raccrocha à lui, cramponnée à sa ceinture. Riant et soufflant, elle entreprit aussitôt de baisser le zip, d'extraire l'objet de ses fantasmes...

— J'adore sucer, moi aussi... Qu'est-ce que tu crois, beau surfeur !...

Elle en bafouillait d'impatience. Passait outre ses réticences.

Steve ne portait pas de slip, elle eut dans l'instant en main, et bien en main même, la barre chaude et épaisse, douce sous la langue.

Elle l'aurait jugée en d'autres circonstances plutôt banale, et quelque peu décevante, car elle ne se cachait pas, quand elle se mettait en chasse et venait mater les surfeurs, d'avoir des exigences, une prédilection pour les TBM –

« très bien montés » –, et de n'avoir peur de rien, en la matière...

Si elle avait eu la tête froide, elle se serait reproché d'avoir été trop sensible au jean moulant, à la silhouette de bodybuilder, au sourire plein de promesses de Steve, quand il était venu droit sur elle en sortant de l'eau.

— Le spectacle vous plaît, mademoiselle ? Depuis le temps que vous regardez, vous devriez essayer...

Il indiquait d'un mouvement de tête la longue planche qu'il remorquait.

— Pour aujourd'hui, il est trop tard, c'est l'heure de boire un verre..., avait-elle répliqué, en montrant la terrasse proche.

Il avait saisi la perche :

— Je peux vous l'offrir ?

Elle avait eu le temps de boire un premier verre, et de laisser s'échauffer son imagination, avant qu'il la rejoigne, en jean et débardeur, plus timide qu'elle l'aurait cru, jusqu'à cet instant où l'allusion aux goûts sexuels de l'Anglais élégant, et la repartie de Manon, l'avait décidé à brusquer les choses.

La suite s'était produite à son initiative. Il s'était dirigé sans hésiter vers la falaise, à l'extrémité de la plage et au-delà des dernières habitations, et elle l'avait suivi. Il avait sans préambule annoncé son envie de la « goûter », ce que le premier amant de Manon, un vieux monsieur très lubrique et infiniment patient, appelait « faire minette » ; la jeune fille n'avait rien contre. Elle l'avait dit à Steve. L'expression lui était indifférente, il l'avait allongée sur le sable, s'était placé entre ses jambes, et elle avait déboutonné son corsaire, lui facilitant les choses. Il avait longuement observé son ventre nu, après lui avoir tiré sur les chevilles le pantalon et le string qu'elle portait dessous.

Son ventre nu mais tapissé d'une épaisse toison noire, drue et lustrée, qu'il contemplait avec fascination, tandis qu'elle s'impatiait. Tout à son excitation, elle n'avait pas saisi ce qu'il avait alors murmuré, en abaissant son visage vers son luxuriant triangle, mais le sens ne faisait aucun doute : elle était à son goût, comme il aimait. Il lui avait généreusement prouvé qu'il savait « déguster » sa partenaire, comme disait encore Léo, l'initiateur de Manon. C'était loin d'être le cas de tous les hommes, elle en avait désormais connu un assez grand nombre pour le certifier...

Steve avait un vrai talent pour ça, et une fâcheuse tendance à se dérober, dès que Manon tentait de prendre une initiative. Mais tout de même, elle avait réussi à mettre au jour, enfin, le sexe qu'elle convoitait, et elle entendait bien lui rendre la pareille. Sauf que le bel engin raide et gorgé de sang qu'elle avait libéré pour le gober avec gourmandise perdait de sa vigueur à l'air libre, tout à coup ramolli comme un soufflé retombé, et qu'à l'abri de sa bouche pourtant chaude et moelleuse, il ne se requinquait guère, malgré ses efforts.

Elle s'escrima, d'abord incrédule, mais obstinée, s'aidant d'une main puis des deux, tantôt concentrée sur le gland, tantôt avalant toute la tige, léchant,

mordillant, aspirant, avec une énergie décuplée par la frustration. Passe encore que les proportions de cette queue ne soient pas aussi phénoménales qu'elle avait pu l'imaginer, mais qu'à l'usage, elle se révèle défaillante, voilà qui était rageant. Qu'est-ce qui lui arrivait, pour débander ainsi ?

Steve en la voyant s'énervé chercha à s'esquiver. Elle s'accrocha à lui.

— Je te plais plus ? Qu'est-ce que tu as ?

Il la repoussa.

— J'ai pas envie, c'est tout.

Le front buté, le regard fuyant, il s'écarta d'elle. Elle s'emporta, vexée en plus d'être frustrée :

— C'est quoi, ton problème ? Tu bandes en me broutant le minou, et à peine je te touche que hop !... y a plus personne ! Y a un truc qui m'échappe, Stevie...

Il fit demi-tour sans répondre. Mortifiée et furieuse, elle se releva d'un bond, rajustant tant bien que mal ses vêtements, et le rattrapa.

— Me dis pas que je suce comme un manche ! Aucun mec n'a jamais eu à s'en plaindre !

— Fiche-moi la paix, c'est mieux pour toi...

— Pour moi ? Mais j'en ai envie, bon Dieu !...

Sa voix se fit plus persuasive. Ce n'était pas le moment de le braquer. Elle minauda, pendue à son bras :

— Je sais ce qui est mieux pour moi... J'en ai une idée précise... Tu m'as drôlement bien fait jouir, alors pourquoi s'arrêter là ?

Il s'était rapidement rajusté. Elle se retint de porter la main sous sa ceinture, se contenta de se frotter contre lui.

— On a toute la soirée pour faire connaissance...

Manon était sincère, « entière », comme disaient ses amis, elle ne faisait pas les choses à moitié, et quand elle se donnait, c'était sans réserve... Cela lui avait évidemment joué quelques tours, mais elle assumait. Pour prendre son pied, elle était prête à courir des risques, et pas seulement celui de tomber sur un très très gros engin... Mais à part une ou deux situations délicates, dont elle s'était sortie en prenant la fuite, elle n'avait jamais eu à se reprocher ses audaces. Elle insista :

— Dans un lit, si tu préfères... C'est vrai que par ici, le sable n'est pas terrible... Cela ne vaut pas les plages de l'Atlantique.

Ils avaient, à la terrasse, évoqué les spots des Landes et de la côte Basque. Steve les avait tous assidûment fréquentés, de Lacanau à Hendaye. Un paradis pour les surfeurs ; en France en tout cas, il n'y avait pas mieux. Il en parlait avec nostalgie, Manon l'avait taquiné :

— Tu en parles au passé comme si tu ne devais plus jamais y retourner...

Il y a des surfeurs interdits de plage, comme des joueurs de casino ?

Il l'avait fixée sans répondre et s'était empressé de changer de sujet. Ici, du côté de Leucate, c'était le vent plus que les rouleaux qui attirait les amateurs d'émotions fortes. Le surf se déclinait plutôt façon wind et kite... Steve aimait aussi, il était dans son élément dès qu'il s'agissait de voler à la surface de la mer...

Manon avait deviné que sur le sujet, il était intarissable, mais quand elle s'était mise à évoquer Lacanau, où elle avait passé plusieurs semaines l'année précédente, il s'était fermé comme une huître de l'étang de Thau, et elle ne s'était pas aventurée à lui raconter les émotions fortes qu'elle avait connues là-bas dans les dunes, aux prises avec des surfeurs baraqués. D'excellents souvenirs qui donnaient chaud au ventre, mais à cette heure, elle n'était pas sûre d'avoir choisi la bonne personne pour éteindre le feu qui couvait en elle.

— On peut aller chez moi, reprit-elle en pressant un sein contre le bras du jeune homme.

Il eut un léger haussement d'épaules et se remit en marche vers les lumières de la civilisation : parking quasiment désert dans la lueur jaune des réverbères municipaux, terrasse où l'on rangeait les tables avant d'éteindre et de fermer boutique. Fin de week-end et température un peu fraîche... Manon étouffa un soupir désappointé. Tête basse et front plissé, Steve avait la mine d'un salarié qui s'avise que les vacances sont finies et qu'il faudra dès demain matin retourner au turbin. De quoi oublier le joli brin de fille pourtant si bien disposée qui s'entêtait à lui emboîter le pas...

Manon s'empressa de corriger :

— On n'est pas obligés de faire de la voiture, remarque, on peut trouver une piaule...

Chez elle, elle l'avait mentionné en passant dans la conversation, c'était une chambre chez l'habitant, dans une maison d'hôtes à quelques kilomètres des plages, au milieu des vignes. Elle l'avait retenue pour trois nuits, c'était tranquille et pas très cher en ce début de saison, mais elle aurait préféré ne pas y ramener sa conquête du jour, elle se méfiait trop des types qui s'incrustent, sans parler des indéclicats. Elle s'arrangeait dans ce genre de circonstances pour ne pas les ramener d'emblée chez elle. Ce qu'elle appelait ses « plans C », pour « plans Cul », exposait à certains risques, soit, mais elle n'était pas inconsciente. Aussi n'avait-elle pas envisagé, en dénichant cette chambre d'hôtes, d'y convier l'homme qui aurait l'insigne honneur de la combler. Et voilà qu'elle tombait justement sur ce drôle de type qui n'entrait pas dans les schémas classiques et la faisait déroger à ses principes d'élémentaire prudence...

Son excitation retombée, elle le regarda s'éloigner, silencieux et le front buté. Indifférent, comme s'il ne venait pas de lui faire le genre de gâterie dont peu d'hommes, depuis son vieil amant, Léo, l'avaient aussi bien régalée ! Est-

ce qu'il était tordu ? Ou simplement bizarre ? Ou plutôt malheureux ?

Si la soirée n'avait pas été déjà bien entamée, et les parages déjà désertés, Manon se serait fait une raison, aurait laissé partir Steve pour se mettre en quête d'une autre proie. Les choses étaient souvent si faciles qu'il était stupide de les compliquer par un entêtement puéril. Le souvenir lui revint d'une rencontre qui avait mal tourné, du côté de Marseille, par la faute d'une petite amie jalouse inopinément surgie à l'instant fatidique. Manon s'était retrouvée assez peu vêtue et pieds nus au bord d'une route départementale, au milieu de la nuit, et elle devait s'estimer heureuse de n'avoir que quelques bleus et contusions superficielles, car la tigresse qui lui avait sauté à la gorge était animée des pires intentions. Or, la seule voiture à passer par là était conduite par un médecin rentrant d'une visite d'urgence, passablement éreinté mais tout dévoué, qui non seulement lui avait prodigué les soins que réclamait son état, mais encore l'avait largement et copieusement consolée du fiasco érotique dont elle venait de justesse de réchapper.

Aurait-elle la même chance ce soir ? Elle imagina un instant tomber, en regagnant sa voiture, à l'autre bout de la plage, sur un autre surfeur. Plus sûrement, elle se ferait aborder par un serveur qui sentirait la sueur et la frite... Quant à croiser au bord de son chemin un viticulteur en goguette, prêt à lui faire les honneurs de son chai, mieux valait n'y point trop compter.

Elle en était là de ses supputations guère réjouissantes quand elle s'aperçut que le blond surfeur sur lequel elle avait jeté son dévolu et qui s'annonçait à l'usage comme un vrai coup foireux s'était arrêté. Planté dans le sable, il s'était retourné et la regardait s'approcher. Avec une expression qu'elle mit quelques secondes à déchiffrer, le temps de franchir les quelques pas qui les séparaient.

Steve souriait, et il avait vraiment le même air radieux, conquérant, que sur sa planche quand il glissait sur la vague. Il la fixait, et c'était le même regard insistant et brûlant dont il l'avait enveloppée quand il lui avait promis, tout à l'heure, de la faire grimper au ciel, juste avant de plonger la tête entre ses cuisses. Il y avait autre chose dans son attitude et son expression, qu'elle devina vaguement en stoppant face à lui et en croisant son regard : une assurance et une détermination toutes neuves. Elle les aurait reconnues si elle avait eu la tête froide, car elle y aurait vu le reflet de sa propre assurance et de sa propre détermination, quand elle était en chasse et abordait un homme qui lui plaisait. Mais elle ne s'arrêta pas à cette métamorphose, ne se demanda pas plus d'un quart de seconde ce qui avait bien pu la provoquer. Elle ne fut attentive qu'à ses effets : la bosse du sexe tendait le tissu du jean, Steve se cambrait pour que Manon ne manque pas d'apprécier ce net regain de vigueur.

Elle en eut instantanément chaud aux pommettes, n'osa pas un geste trop direct, de peur de briser l'élan, se contenta d'un clin d'œil. Puis elle rompit le silence d'une petite voix enrouée :

— Tu veux bien, alors ?

Il hocha d'abord la tête sans répondre, puis saisit les longs cheveux noirs de la jeune fille, les réunit dans une main. Ce n'était pas vraiment une caresse. Il les pressait et les touchait comme on le fait d'un tissu. Elle allait faire une remarque, mais il lui intima d'une voix assourdie :

— Tu ne dis plus rien, d'accord ?

Sa main était lourde et insistante dans la masse sombre des cheveux. Manon inclina la tête et acquiesça d'un battement de cils. Le vieux Léo aimait jouir dans la natte de ses cheveux, il lui avait appris quels subtils jeux érotiques pouvait inspirer une telle chevelure.

Steve répéta la même phrase qu'il avait murmurée en contemplant la toison de son sexe, un peu plus tôt. Un commentaire pour lui-même, qu'elle comprit cette fois :

— Exactement comme elle aime...

Il avait bien dit « elle », et elle traduisit spontanément par « ma queue »... en se rappelant comment Léo entretenait parfois cette confusion, quand il était fort excité. L'homme qui lui palpait les cheveux lui parut alors singulièrement exalté, bien plus qu'il ne l'avait manifesté jusque-là, même quand il lui aspirait le sexe à pleine bouche et la buvait bruyamment. Manon n'eut pas besoin de vérifier d'un coup d'œil qu'il bandait. Elle le devinait à la tension de ses traits et de ses doigts. Elle en frissonna, lèvres humides entrouvertes, oscillant légèrement contre lui. Mais à nouveau il esqua le contact et se contenta d'indiquer d'un mouvement de tête le parking, derrière lui.

— Mon van est garé là, dit-il enfin. C'est tranquille et il y fait chaud...

Ses doigts glissèrent avec légèreté dans les cheveux lisses, son bras retomba. Il fit demi-tour et se remit en marche. C'était aussi simple que cela, songea-t-elle en l'imitant. Un van, bien sûr... Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? « Tu vis dans un camping-car ? C'est le cas de beaucoup de surfeurs, non ? En général, les couchettes sont super !... »

Elle n'y avait pas pensé parce qu'elle ne l'avait pas vu quitter la plage et porter sa planche jusqu'à un véhicule, quel qu'il soit. Elle ne l'avait pas suggéré parce qu'il n'avait fait aucune allusion à son moyen de locomotion, ni d'ailleurs à un quelconque logement.

C'était pourtant simple : un van, une couchette, un membre bien raide... Il était encore temps de passer une nuit parfaite.

Manon y pensait si fort qu'elle se heurta au dos de Steve. Elle le toucha entre les omoplates, dans l'échancrure du débardeur. La peau tiède et bronzée sous ses doigts la fit saliver. Elle risqua une caresse. Il ne réagit pas. Du moins, il n'eut aucun mouvement pour se dérober. Elle se pressa un peu plus contre lui et cette fois, risqua un coup d'œil précis vers sa braguette. Aucun doute... Il était excité. Elle le faisait bander !

Puis elle découvrit, en suivant son regard, le véhicule, stationné dans l'angle le plus reculé et le plus sombre du parking. Un van surmonté d'une galerie où étaient amarrées plusieurs planches.

— Tu viens ?

Il se détacha d'elle et marcha jusqu'à l'arrière du van. Lorsque Manon l'eut rejoint, il hocha la tête, comme s'il appréciait sa réponse, sa manière muette mais décidée d'exprimer son consentement. Puis il ajouta, en souriant :

— Je vais te présenter Tika. Tu lui plairas, j'en suis sûr...

Une vague peinte décorait la carrosserie, que l'ouverture des portières scinda en deux.

— Monte, dit Steve en poussant Manon à l'intérieur du fourgon.

Une veilleuse s'alluma quand elle posa le pied sur le marchepied. Il y avait moins d'espace que dans un camping-car, mais suffisamment pour contenir un lit double au chevet duquel une étroite banquette faisant office de siège et de coffre de rangement était flanquée d'une tablette.

La femme y était assise. Adossée dans le coin, les jambes croisées ; ses pieds nus sur la couchette... Vêtue d'une tunique noire en Lycra, très échancrée, un collier de cuir autour du cou, d'où pendait entre ses seins un anneau. La tunique dévoilait haut ses cuisses pâles, montrant l'attache des bas noirs. Les traits fins, de type asiatique, elle était menue et très belle, la bouche fardée d'un rouge sombre luisant. De courts cheveux noirs et raides lui faisaient un casque brillant.

— C'est assez grand pour vivre à deux, murmura Steve derrière Manon.

De saisissement, la jeune fille resta muette, retenant le « Bonsoir » que l'apparition lui avait spontanément fait venir aux lèvres. Le regard fixe des yeux bleus la fixait. Sous les longs cils, il n'exprimait rien.

— Tika, je te présente Manon, dit Steve.

Pour se glisser dans l'espace étroit séparant le lit de la paroi, il dut pousser la jeune fille et s'avancer de profil. Manon tomba à genoux sur la couchette, et en voyant le visage concentré du surfeur, elle retint également l'exclamation qui allait lui échapper. L'expression de Steve était absolument sérieuse, tandis qu'il se penchait sur Tika pour l'embrasser au coin des lèvres, remontait sur ses épaules le châle qui l'enveloppait.

L'homme blond athlétique dominait la frêle créature, mais il avait pour elle des gestes délicats, des attentions d'amoureux, des mots tendres. Manon l'entendit murmurer à l'oreille de Tika, le vit caresser son crâne et frôler son genou, arranger un pli de son vêtement. Il lui sembla que Tika le remerciait d'une inclinaison de la tête, se tenait moins raide contre lui, ouvrait la bouche pour murmurer elle aussi...

À la lumière de la veilleuse, dans cette sorte de boudoir décoré de fleurs séchées, de photos encadrées et de brûle-parfums, la scène était fascinante de sensualité trouble. Manon n'avait plus du tout envie de rire ou de se moquer.

Un bras enlaçant les épaules, puis la taille de Tika, Steve lui fit décroiser les jambes et, d'une pression, écarter les cuisses. Se tournant vers Manon, il lui sourit, le visage illuminé, lui fit signe.

— Viens, dit-il d'une voix rauque. Elle est belle, n'est-ce pas ? Viens la caresser. Elle aime prendre du plaisir avec une femme... Approche, tu n'es pas timide, toi. Tu sauras la faire jouir...

Manon se crut victime d'une hallucination : Tika souriait, bombait la poitrine, ouvrait les cuisses en avançant le bassin.

— Elle est belle et très sophistiquée, commenta Steve en se mettant à genoux sur la couchette, le visage à hauteur du ventre de Tika.

U tendit le bras en direction de Manon.

— Elle va te surprendre. Approche, je te dis.

En même temps, il ouvrit sa braguette et fit jaillir son sexe raide.

— Tu vois l'effet qu'elle me fait, elle ?

Il y avait de l'agressivité dans sa voix, une manière de reproche que Manon interpréta comme un défi. Elle n'était pas du genre à s'avouer battue, surtout face à une créature artificielle, même la plus réaliste et la plus sexy qu'on puisse concevoir.

À quatre pattes sur la couchette, elle s'avança vers le couple. Le surfeur blond dont la virilité la narguait et sa poupée...

Steve ne lui avait pas permis de s'occuper de lui. À peine avait-elle tenté de saisir son sexe dressé, et fait mine de le prendre dans sa bouche, qu'il avait écarté sa main pour la diriger vers l'entrejambe de Tika.

Le contact avait surpris Manon. La matière dont était faite la poupée était souple, tiède, et donnait l'impression d'appartenir à un être vivant. Rien à voir avec le celluloïd des Barbie, ni avec le caoutchouc des poupées gonflables... L'illusion était parfaite, elle avait eu la sensation de caresser une peau. Et c'était d'autant plus troublant qu'il était en même temps impossible d'être dupe : avec ses traits d'une beauté irréelle, sous le maquillage, et son regard vide, Tika ne pouvait pas être humaine. Steve le savait bien. En dirigeant la main de Manon sous la tunique, il avait dit d'un ton posé :

— Elle a été fabriquée sur mesure pour moi... Une silicone spéciale, ce qui existe de plus perfectionné... Touche... plus haut. Touche-lui la chatte.

Manon avait tressailli en sentant sous ses doigts, à la jonction des cuisses, le relief du sexe. Steve était passé derrière elle et l'encourageait :

— Tu sens ? Elle est poilue comme toi...

La toison pubienne était douce, chaude et épaisse.

— Je les ai implantés moi-même, avait poursuivi Steve d'une voix plus sourde. Un poil après l'autre... Branle-la...

L'index de Manon avait glissé dans la fente invisible, l'avait trouvée humide, en séparant la corolle des lèvres. La sensation était stupéfiante, Manon avait fermé ses yeux et titillé l'excroissance d'un clitoris qu'on aurait juré innervé et vibrant sous la pression de son doigt.

— Elle apprécie, avait dit Steve en enlaçant la taille de Manon. Tika adore ça ! Enfonce tes doigts...

La jeune fille avait pointé l'index, puis le majeur, et les deux accolés avaient glissé à l'intérieur du sexe, comme aspirés par un fourreau souple et onctueux.

— Je l'ai choisie étroite, commenta Steve derrière elle, en lui ôtant son corsaire. Très aspirante mais vraiment étroite... Qu'est-ce que tu en dis, hein ?

Manon n'en dit rien. Le temps était suspendu, la réalité de ce qui se passait dans le van incertaine.

Elle se cambra en haletant, poussant sa croupe vers le membre qui battait contre ses fesses. Le tissu de son string craqua et Steve la débarrassa du bout de tissu. Il plongea aussitôt deux doigts en elle, exactement comme elle le faisait à Tika, mais il les fit coulisser avec vigueur. Elle était trempée. Elle creusa les reins.

— Plus étroite que toi...

Elle gémit. Il était brutal mais elle ne chercha pas se dérober. Elle heurta la poupée, le visage entre ses seins. Sous le Lycra brillant, les globes étaient chauds et moelleux. Elle comprit que le châle faisait office de couverture chauffante. Le buste de silicone plia, oscilla un peu, mais le mécanisme qui maintenait la poupée droite supportait, devina-t-elle, des mouvements plus énergiques. Quand l'homme la pénétrait, s'activait sur elle... Manon à cette pensée se mit à trembler. De la sueur couvrit ses reins.

— Embrasse-la, souffla Steve à son oreille, en guidant son membre en elle.

Elle secoua la tête. Pas parce qu'elle refusait d'aller plus loin dans le simulacre, mais parce qu'elle était sur le point de jouir. Le sexe qui la pénétra ne lui semblait plus du tout quelconque. Et nullement décevant. Dur et épais, une matraque de chair gonflée, qui l'investit d'un élan et l'emplit. En même temps, elle sentit que le manchon qui aspirait ses doigts s'humidifiait, que l'intérieur du sexe de la poupée se modelait à ses phalanges. Sa fièvre se communiquait à la créature. Elle donna de la tête entre les seins rebondis. La tenant par les cheveux, Steve assura sa position d'un coup de reins, puis lui releva le visage et insista :

— Embrasse-la, avec la langue...

Une vague de plaisir fit onduler Manon, elle se cramponna à la taille de Tika, et posa sa bouche sur les lèvres rouges entrouvertes. Le regard bleu sans vie la traversait. Mais la cavité tiède accueillit sa langue, l'aspira et la retint ; elle en perdit le souffle.

— Elle me suce comme une reine, affirma Steve au-dessus d'elle. Tu ne lui arrives pas à la cheville, tu comprends ?

Il plaqua le visage de Manon contre celui de Tika.

— Elle est parfaite. C'est ma petite fiancée et aucune fille n'est à la hauteur... Même une salope dans ton genre...

Il noua ses longs cheveux en une natte serrée dont il fit à Tika un collier.

— Mais les salopes dans ton genre sont utiles, reprit-il en riant.

Manon avait tant de mal à respirer, tout à coup, qu'elle prit peur. Elle tenta de se dégager, mais il la maintenait avec force, lui comprimant les flancs entre ses genoux. Il agita le bassin et elle perdit l'équilibre. Tika l'étouffait, à lui faire exploser les poumons. Manon rua, se débattit. C'était violent, délicieux. Elle commençait à présent à s'affoler, mais les coups de reins saccadés de Steve la comblaient. Il la chevauchait en puissance et l'emplissait au-delà de ses espérances. Et il ne paraissait pas près de flancher... En même temps qu'un orgasme brutal la terrassait, elle eut conscience que le bras qui lui enserrait le cou et la privait d'air ne flancherait pas, lui non plus, quoi qu'elle fasse. Elle tenta bien de s'en libérer, mais elle était déjà sans force. Elle ne distinguait plus à qui il appartenait. Au surfeur blond ou à sa créature de silicone ? Quelque chose lui échappait, et il était trop tard pour rectifier le cours des événements.

Juste avant que son regard se voile, Manon fut certaine que Tika l'enlaçait, la retenait contre elle, joignant ses forces à celles de son amant, dans une étreinte mortelle.

Sans cesser de lui sourire. Belle et maléfique...

CHAPITRE II



Les deux jeunes femmes avaient quitté le sentier côtier pour s'engager sur l'étroite piste qui descendait vers la mer par une suite de lacets abrupts. Deux jolies silhouettes agiles et rapides dévalant l'une derrière l'autre, la blonde en tête, qui riait aux éclats, cheveux au vent et seins ronds, libres de toute entrave, tressautant sous un tee-shirt qui laissait voir son nombril. La rousse était plus fine, plus sportive et aguerrie. En short et mieux chaussée. Elle eut vite fait, en quelques foulées, de rattraper sa compagne et de la dépasser. Elle se lança alors dans un raidillon à peine tracé, bondissant de rocher en rocher, choisissant le plus court chemin. Sans tenir compte le moins du monde de l'avertissement de la blonde qui criait derrière elle :

— Attention ! C'est casse-gueule !

La rousse à son tour éclata de rire. Elle avait le pied sûr et les chevilles solides, quoique fines et joliment tournées. Un dernier saut la fit atterrir au bas de la piste, sur un minuscule carré de sable gris engoncé entre les pierres noires qui constituaient le décor de ce tronçon de la côte, un cap entre les plages de La Franqui et de Leucate.

À peine essoufflée, elle se moqua gentiment de la prudence avec laquelle son amie négociait les derniers mètres, semés de cailloux qui ripaient sous les semelles de ses tennis.

La blonde acheva par une glissade sa descente précautionneuse et fut toute heureuse d'agripper le bras de la rousse. Un bras solide et accueillant, qui la retint et resta accroché à sa taille.

— Tu aurais pu te casser une jambe, plaisanta Géraldine. Qu'est-ce que j'aurais fait ?

Liselotte reprit haleine, secoua ses boucles blondes.

— Parce que tu ne risquais pas de te casser quelque chose, toi, en sautant comme un cabri ! Tu m'as fait peur...

— On croirait entendre ma mère !

La Scandinave fit la grimace et reconnut en montrant la pente :

— Ce n'est pas le meilleur endroit pour faire la course...

— C'est toi qui m'as défiée.

— C'était stupide, en jean et tennis, je n'avais aucune chance !

— Et maintenant, il faudra remonter, ajouta Géraldine en lorgnant les pins qui bordaient le chemin, au-dessus d'elles. Pas question que je te remorque !

Elles en rirent, enlacées, leurs visages se frôlant.

— Tu ne me laisserais pas toute seule dans ce coin perdu, reprit Liselotte avec une mimique enjôleuse.

Géraldine fit semblant de peser le pour et le contre, tout en sentant la hanche de la blonde se presser contre la sienne, dans l'arrondi de son bras.

— Tu n'aurais qu'à nager quelques minutes dans cette direction, finit-elle par répondre en montrant le cap qu'elles venaient de contourner.

— Bonne idée, fit Liselotte en se plaquant plus étroitement au corps mince de son amie. Je tâcherai d'éviter les rochers et les requins ! Pour émerger à poil au milieu des planches à voile...

— Je t'attendrai avec tes sapes !

— C'est trop gentil... Je crois que je préfère remonter à pied... Mais rien ne presse, il n'est pas si tard...

Le soleil jouait à cache-cache avec de gros nuages blancs, et la lumière changeait sans cesse. L'ombre les enveloppa et la blonde frissonna. Sa peau contre le bras de Géraldine était humide de sueur, sa respiration encore rapide. Elle tendit les lèvres et les deux femmes échangèrent un baiser qui ne resta pas chaste longtemps. Sous les doigts de Géraldine, le duvet au creux des reins de Liselotte se hérissa de chair de poule. La Scandinave bomba la poitrine en se cambrant et d'un geste naturel se débarrassa de son tee-shirt, imprimant à ses seins un gracieux mouvement. Au centre de l'aréole pâle, les tétons roses dardaient, durcis au contact de l'air. Des bouts mutins qui rebiquaient légèrement et narguaient Géraldine. Liselotte, avec le sourire espiègle qui faisait fondre son amie, se frotta contre elle, tout en entreprenant d'extraire du short la chemise de toile. Géraldine ne portait pas non plus de soutien-gorge. Ses petits seins fermes n'en avaient nul besoin. Les mains de la blonde, glissées sous la chemise, les empaumèrent.

Le soleil réapparut, inondant de lumière vive l'étreinte des deux jeunes femmes. Liselotte en ronronna de bien-être. Elle s'échauffait vite et s'attaquait à la fermeture du short de Géraldine quand elle perçut le raidissement de cette dernière.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne te plaît pas ?

Entre ses doigts, la chair tendre palpait, les mamelons qu'elle éraflait de l'ongle se contractaient d'excitation. Mais sur ses reins, la main de Géraldine

s'était crispée, et elle recula le bassin.

— Si, répondit pourtant la rousse, la bouche tout près de son oreille. Mais ne bouge pas...

Liselotte obéit sans comprendre. Le souffle de Géraldine dans son cou la chatouillait, elle sentit son amie qui pivotait en la serrant contre elle. Et vit son regard qui déviait vers la pente.

— Tu préfères qu'on s'allonge ?

Géraldine la fit reculer jusqu'à un rocher plat, l'embrassa dans le cou et murmura en lui mordillant l'oreille :

— On se croirait seules au monde, mais non, il y a quelqu'un. On nous observe...

La blonde se tortilla, demanda avec un petit rire énervé :

— Où ça ?

— Dans les rochers. Sur la gauche... Ne te retourne pas...

— Un voyeur ?

— Ça ne t'offusquerait pas, petite vicieuse...

— Pas plus que ça, admit Liselotte en se tortillant de plus belle. Tout dépend du genre...

— On ne choisit pas. Moi, j'aime bien choisir... Ça y est, je l'ai repéré, le petit vicieux...

— Un gamin, je parie... avide d'apprendre...

Liselotte pouffa, incorrigible. Géraldine, tout en poursuivant son manège, qui ne manquait pas d'exciter la Scandinave, affirma avec une sévérité pas complètement feinte :

— Je vais lui donner une petite leçon, mais pas celle qu'il espérait !

Elle se redressa à demi, scrutant la pente.

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda Liselotte en balayant du regard les parages.

La mer devant elles était vide, hormis quelques voiles multicolores au loin. Mais c'était la piste que Géraldine observait, un point précis vers lequel elle s'élança, sans prendre le temps de répondre à son amie.

Comme pour descendre, elle choisit le chemin le plus direct, sautant de rocher en rocher. La tête brune mal dissimulée au sommet d'un éboulis se redressa. Le garçon écarquilla des yeux stupéfaits en voyant la jolie rouquine qu'il matait grimper dans sa direction avec l'agilité d'un bouquetin. Le temps de comprendre qu'il était découvert et qu'elle fonçait droit sur lui, elle avait déjà gravi la moitié de la pente. Il jaillit de sa cachette et détala, grimpant en biais vers le chemin côtier.

En short et maillot de foot d'un bleu délavé, portant au dos un numéro 10 défraîchi, il était un peu enrobé et avait le regard plus vif que les jambes. Des

espadrilles aux pieds, en plus. Il jeta un coup d'œil derrière lui, s'aperçut que la rouquine était sur ses talons, s'affola. Tenta un saut un peu trop ambitieux. Son pied dérapa au bord du rocher, une pierre bascula et en perdant l'équilibre, le fuyard déclencha une petite avalanche. Cela n'aurait dû lui valoir qu'une glissade et une chute, mais le sol se déroba brusquement sous lui et il disparut soudain aux yeux de Géraldine, qui l'entendit crier, de surprise plus que de douleur.

En deux bonds, elle se jucha sur le rocher en surplomb que le garçon avait raté, et le découvrit deux mètres en dessous d'elle, coincé au fond d'une anfractuosité sombre. Le maillot des Bleus était déchiré et il se tenait le genou, qui était ensanglanté.

— C'est malin ! Tu t'es cassé quelque chose ? lança Géraldine.

Au lieu de répondre, il poussa un autre cri qui lui vrilla les oreilles et tout son corps se raidit.

— Qu'est-ce que tu attends ? dit-elle en se penchant, bras tendu. Donne ta main, que je te tire de là !

Il secoua la tête et hoqueta, incapable de faire un geste...

— Je ne voulais pas te filer une trouille pareille, donne ta...

Elle s'était vivement accroupie pour lui permettre de saisir sa main, et les mots lui restèrent dans la gorge lorsqu'il leva vers elle un visage à l'expression effrayée. Elle aperçut alors ce qui le paralysait. Un bras tendu contre la pierre, raide et gris. Et puis, écrasé au fond du trou, un corps tout tordu, contre lequel butaient les espadrilles de l'adolescent. Une fille mince et nue, qu'aucune main secourable ne ramènerait à la vie.

Géraldine sentit une chape froide s'abattre sur ses épaules.

— Oh merde de merde !

Lorsque Géraldine l'avait hissé hors du trou, le premier réflexe du jeune voyeur avait été de décamper. Mais sa cheville douloureuse lui avait arraché un cri de douleur et la rouquine l'avait à l'œil.

— Assieds-toi là et reste tranquille ! Comment tu t'appelles ?

— José. C'est un cadavre, là... Putain ! elle est moche...

— Tu la connais ?

— Hé... quoi ? Qui ça ?

— La morte, là, tu la connais ?

— Moi ? Ça va pas, la tête ?

— Tu dis qu'elle est moche...

— Ben... abîmée, elle a même plus de cheveux...

José renifla, marmonna :

— Pire que l'autre poupée...

Puis il se détourna vers la blonde qui arrivait à son tour, hors d'haleine, la poitrine nue et soulevée par une houle. Il écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Liselotte. Tu es toute pâle...

Géraldine l'empêcha de se pencher sur le trou, au pied du rocher.

— Il est tombé dans une faille et il y a un corps au fond.

La Scandinave resta bouche bée, son regard allant de Géraldine au garçon.

— Il est blessé ?

— Rien de grave, assura Géraldine.

— Une putain d'entorse, oui...

Elle toisa José :

— Sinon, tu aurais filé, hein ? Tu disais quoi, tout à l'heure, pire que quoi... ?

José haussa les épaules sans répondre, fixa le trou.

— Je sais plus... Ça fait drôle, tomber là-dessus...

Il était encore secoué, mais le cachait tant bien que mal. Devant deux femmes, c'était bien le moins : passé le premier moment de terreur, ne pas se dégonfler comme une mauviette... Géraldine capta son coup d'œil sournois vers les seins nus de Liselotte, et comprit qu'il ne serait pas long à essayer de crâner. Elle fit signe à son amie de remettre son tee-shirt. Liselotte finit par s'aviser qu'elle le tenait à la main et l'enfila.

Incrédule, elle demanda, en montrant la cavité :

— Un corps, là-dedans ? Un cadavre, tu veux dire ? Mais c'est affreux !

Géraldine acquiesça, en s'arrangeant pour l'éloigner.

— Une fille ; jeune. C'est moche...

Elle tira de sa poche son téléphone portable.

— Pas de réseau, évidemment...

Liselotte était blême.

— Elle est pas venue se balancer là-dedans toute seule ! murmura José, les yeux agrandis par l'idée qui venait de le frapper.

— C'est sûr, approuva Géraldine. Où est-ce qu'on capte, le plus près d'ici ?

— Sur le chemin, par là..., répondit machinalement José. Ça veut dire qu'on l'a...

Il fut incapable d'achever sa phrase.

— Reste là, lui dit Géraldine, je remonte pour essayer d'appeler... On ne touche à rien...

Elle prit la direction du sentier, entraînant Liselotte. José se rebiffa, maintenant qu'il avait compris dans quel pétrin il avait mis le pied, et même les deux :

— Hé, comment vous me parlez ? Je fais comme je veux, j'y suis pour rien, moi, si y a eu un crime...

Il se leva de la pierre où il était assis, grimaça en posant le pied sur le sol mais réussit en serrant les dents à faire quelques pas. Géraldine fit demi-tour, l'arrêta d'un geste, le repoussa doucement, mais fermement.

— Tu restes assis bien sagement, tu m'attends sans toucher à rien. Compris ?

— Vous vous prenez pour un flic, ma parole !

— Tu ne crois pas si bien dire, José. Je suis flic !

Sa mâchoire se décrocha et José en tomba littéralement sur le cul...

Le soleil avait décliné derrière les pins bordant le sentier côtier, et la minuscule plage de sable gris, au bas de la pente, paraissait sinistre, dans la pénombre qui annonçait le crépuscule. Au-dessus, les rubans de plastique qui délimitaient la scène de crime avaient du mal à tenir, un gendarme s'efforçait de les coincer sous des pierres. Le vent s'était levé. Il faisait presque froid.

Sur le sentier, Géraldine frissonna. L'adjudant-chef Arbona trotta jusqu'à elle. Cheveux gris et moustache drue, il avait l'accent du pays.

— Enfilez ça, lieutenant Hébert, vous allez attraper mal...

Il lui tendait une veste kaki de chasseur, sans doute tirée du fond du coffre de la voiture de la gendarmerie. Elle sentait le tabac, presque autant que les murs du bureau de Baba, au 36 quai des Orfèvres... La jeune femme remercia d'un sourire et posa simplement la veste sur ses épaules. Un cadavre, des gendarmes et voilà que le célèbre « 36 » et le divisionnaire Charlie Badolini, inamovible patron de la fameuse Brigade mondaine à laquelle elle appartenait, s'invitaient dans son esprit pour signifier que ses courtes vacances étaient tout d'un coup abrégées...

Liselotte l'avait pressenti dès que Géraldine avait annoncé avoir réussi à joindre la brigade locale de gendarmerie sur son portable. Elle était allée attendre son amie dans leur voiture de location, sur le parking au bout de la plage, point de départ de leur balade.

L'adjudant-chef, une fois assuré que son interlocutrice était bien ce qu'elle prétendait être – Géraldine avait sur elle, heureusement, de quoi le prouver –, n'avait pas fait de remarque, ni posé de questions indiscrètes... Même pas à José, d'ailleurs, qui attendait quant à lui dans une voiture qu'on l'emmène soigner sa cheville... La version des événements présentée par Géraldine était succincte et ne souffrait pas de discussion : les deux femmes croyaient prendre

tranquillement le soleil sur ce bout de plage retiré. Le garçon les avait importunées, Géraldine l'avait coursé et il était tombé dans l'anfractuosité, sur le corps sans vie... On n'avait pas demandé son avis à José et l'adjudant-chef s'était *in petto* promis de vérifier dans le dictionnaire quel était, pour désigner un trou, ce drôle de mot qu'il associait, pour sa part, à une attaque cardiaque...

En attendant, il montra le groupe sur la pente, au bord du trou, justement, d'où l'on avait extrait, non sans mal, le corps de la victime. Le médecin était penché sur la silhouette menue et désarticulée.

— Joseph n'en a pas pour longtemps, c'est un rapide, assura le gendarme, que le toubib, à son arrivée, avait salué par son prénom, Marcel. Une fine gâchette, ajouta-t-il.

Le médecin ne ressemblait pas à Flutiaux, le légiste au nœud papillon désuet et à l'humour désastreux avec lequel la Brigade mondaine avait ses habitudes, dans la capitale... Il avait l'allure sportive, portait une tenue de randonneur et s'était excusé d'avoir tardé à les rejoindre parce qu'il rentrait d'une marche dans l'arrière-pays. Il n'avait pas eu le temps de se changer. Il s'était incliné cérémonieusement sur la main tendue de Géraldine.

— Le lieutenant Hébert appartient au Quai des Orfèvres, avait expliqué Marcel à son ami et compagnon de chasse. C'est elle qui a trouvé le corps... Elle a tenu à t'attendre...

Impressionné, le randonneur s'était présenté : Joseph Charvin, diplômé de la faculté de Liège. Pas exactement légiste, mais vraiment médecin... Pour les premières constatations, on s'en contentait. Les experts de Montpellier assureraient évidemment l'autopsie, avec toutes les garanties...

Géraldine l'avait bien volontiers rassuré : en attendant leurs résultats, ses premières constatations seraient bienvenues. Et s'il pouvait en plus se pencher sur la cheville du nommé José...

Sa silhouette et sa tenue avaient apparemment ravi le toubib, qui aurait bien bavardé marche et rando avec elle, plutôt que causes de la mort et rigidité cadavérique, mais l'adjudant-chef l'avait entraîné et il s'était souvenu de la raison de sa présence... Quant à Géraldine, elle s'était crue obligée d'ajouter, cette fois pour rassurer le gendarme :

— De toute façon, je suis en vacances, pas en service ; c'est le hasard qui m'a fait trouver le corps.

Pour ne pas paraître s'imposer, elle n'était pas descendue avec eux, du coup. Mais elle avait deviné qu'aux yeux des deux autres, il était tout naturel qu'elle dirige la manœuvre. Le prestige de la police judiciaire parisienne... Si l'adjudant-chef avait pu lui apporter une tasse de thé en plus de sa veste, il se serait fait un plaisir...

Géraldine vit le médecin qui se redressait et faisait signe aux gendarmes qu'ils pouvaient emporter le corps. Il remonta jusqu'à eux en coupant avec

aisance par les rochers et expliqua sans avoir besoin de reprendre haleine :

— Étranglée, sans autre forme manifeste de violences... en attendant des examens complémentaires, bien sûr. Les contusions et plaies visibles sont superficielles, dues à la chute, probablement.

— Ça remonte à combien, à ton avis ? demanda l'adjudant-chef. Moins d'une semaine, non ?

— Trois quatre jours, je dirai. Il n'a pas fait très chaud cette semaine, heureusement...

Il eut un regard vers Géraldine, qui écoutait attentivement. Son accent belge était plus sensible lorsque son ami Marcel lui donnait la réplique, comme si chacun cultivait sa différence.

— Le week-end dernier, soupira le gendarme. Avec la foule qu'il y avait... On n'est pas sorti de l'auberge !

Le Belge hocha la tête.

— Pas de traces de violence, vraiment ? intervint Géraldine. Et ses cheveux, alors ?

— Je voulais dire des traces manifestes de violences sexuelles, se reprit Charvin, en rougissant. Sous réserve de...

— O.K., elle n'a peut-être pas été violée, mais qu'est-ce qu'on lui a fait pour qu'elle ait le crâne dans cet état ?

L'adjudant-chef haussa les sourcils. Il n'avait pas fait très attention. Mais le toubib opina.

— Vous avez raison, lieutenant, mais on lui a fait ça post-mortem, à mon avis...

À l'intention du gendarme, il crut bon de préciser :

— Elle était déjà morte...

— Fait quoi, à la fin ? demanda son ami Marcel, les yeux ronds.

— On l'a scalpée.

— Putain con ! Comme les Indiens ?

L'adjudant-chef s'avisa de sa grossièreté.

— Excusez-moi, lieutenant, ça m'a échappé...

— Comme les Indiens, si on veut, reprit Charvin. Sauf qu'on ne les voit jamais faire ça, dans les films...

— Avec un couteau ? questionna Géraldine.

— Ou un rasoir, confirma le médecin. En prélevant le cuir chevelu, cela permet de préserver les cheveux... C'est un peu délicat mais à la portée de quelqu'un d'un peu adroit...

L'adjudant-chef laissa échapper, en patois, une autre expression, plus fleurie, et cette fois oublia de s'excuser.

Ils avaient regagné le parking et un petit groupe de riverains et de badauds, alertés par la présence des véhicules de gendarmerie et la rumeur d'un « drôle de pastis », commençait à causer du souci à l'adjudant-chef Marcel Arbona. Il avait demandé à ses hommes de tenir les curieux à l'écart, tandis qu'on enfournait le corps dans un sac, et ledit sac à l'arrière d'un fourgon banalisé, tout juste arrivé, appartenant à la section de recherches de Perpignan.

Le gendarme était soucieux de discrétion et de décence. Par réflexe professionnel, Géraldine s'inquiétait surtout qu'avec toutes ces allées et venues, la recherche d'indices dans les parages soit compromise.

— Je me doute bien que depuis trois ou quatre jours, il est passé du monde sur le chemin, à commencer par mon amie et moi... Mais ce serait bien, si je puis me permettre un conseil, d'éviter qu'on piétine partout alentour... On sait par expérience que les premières investigations sur une scène de crime et à proximité sont primordiales... La pente où on a dissimulé le corps, le chemin qui y mène et même ce parking... Il y a peut-être des indices à glaner !

L'adjudant-chef hochait la tête, de plus en plus impressionné. Une voix s'éleva derrière lui :

— Madame a parfaitement raison... Vous prenez des leçons d'une promeneuse, brigadier ?

Le nouveau venu débarquait d'une voiture qui venait de stopper et il avait tenu à jeter un coup d'œil au corps juste avant qu'on le charge dans le fourgon bleu. L'adjudant-chef se mit quasiment au garde-à-vous.

— Monsieur le substitut... à vos ordres...

L'homme maigre aux cheveux grisonnants hocha la tête et ne tendit la main qu'à Géraldine.

— Une promeneuse qualifiée, m'a-t-on précisé... Guy Vincent, substitut du procureur de Perpignan...

Et quand elle se fut présentée, il ajouta, avec un sourire entendu :

— Comment va le commandant Boris Corentin ? Il ne manque que lui ici, pour prendre les choses en main avec vous !



Le commandant Boris Corentin, accompagné de son fidèle équipier le capitaine Aimé Brichot, avec lequel il formait au sein de la BRP le tandem de choc de la section des Affaires recommandées, c'est-à-dire sensibles, se trouvait ce jeudi à cette heure-là au domicile des Desormeaux, dans le XVII^e arrondissement, du côté de Wagram. Un immeuble très cossu et un appartement à l'avenant, dont la triple réception avec parquet Versailles et cheminées en marbre donnait sur le boulevard. Dehors, il faisait chaud, voire un peu lourd, mais dans l'immense pièce, on aurait pu envisager de faire une flambée tant l'atmosphère était glaciale.

La faute à la visite impromptue des deux policiers, que la bonne philippine n'avait pas osé éconduire, et que les hauts cris de Richard Desormeaux n'avaient pas dissuadés de s'imposer. Desormeaux père voulait appeler sur-le-champ son avocat, menaçait et tempêtait. L'allusion de Boris à une « déclaration » du fils Desormeaux, Michael, résultat de son « audition » au Quai des Orfèvres, avait eu sur lui l'effet d'une douche froide, et sur la mère, celui d'un sésame.

— Très bien, messieurs, entrez et expliquez-vous, avait tranché Estelle Desormeaux, après avoir intimé à son époux de se calmer. On m'attend et je ne peux être en retard, mais je vous accorde cinq minutes...

Il n'avait pas été question, évidemment, de leur proposer un siège. À peine franchi le seuil du salon, Estelle Desormeaux avait attaqué :

— Je me doute que cette intrusion est motivée par les divagations de M^{lle} Lebrun... Mais quel rapport avec mon fils Michael ?

Et d'un coup d'œil, elle avait enjoint Richard Desormeaux de ne pas intervenir. Il n'était que banquier, dans une banque qui portait son nom à elle – son nom de jeune fille... Leur fils avait tendance à se présenter sous le nom

de sa mère, et elle à parler de lui comme si elle l'avait fait toute seule. Le tableau familial tel que Rabert et Tardet, leurs collègues chargés du dossier, l'avaient brossé était un poème à lui seul, et fournissait le meilleur angle d'attaque.

— Votre fils, avait répliqué Boris en les regardant tour à tour, a bien voulu déposer et répondre à nos questions, dans le cadre en effet de notre enquête suite à la plainte de M^{lle} Coralie Lebrun...

Plainte, enquête, déposition... c'était le cortège des ennuis qui s'annonçaient pour les époux Desormeaux, mais il en fallait plus pour les désarçonner. Une moue méprisante d'un côté, un pincement des lèvres de l'autre, Boris ne s'attendait pas à autre chose. Mémé avait pris le relais :

— Les déclarations de votre fils corroborent en tous points celles de Mie Lebrun...

Il avait sorti deux feuillets de sa poche, ajoutant :

— Il les a relues et signées...

Richard Desormeaux s'était écrié, sentant le piège :

— C'est une manipulation scandaleuse, mon avocat...

Estelle lui avait cloué le bec :

— Taisez-vous, Richard, je veux savoir ce qu'il a pu raconter !

— Mais c'est de la cuisine policière sans aucune valeur... De l'intimidation pure et simple !

— Assez ! Je vous ordonne de vous taire !

Silence de mort dans la triple réception, où les bibelots ne tremblaient pas parce qu'ils en avaient vu et entendu d'autres... On se voussoyait dans la famille, mais cela ne contribuait pas à adoucir les mœurs. Estelle Desormeaux avait consulté sa montre et s'était assise, croisant haut les jambes, toisant Boris.

— Je vous écoute, commandant... Vous pouvez prendre un siège, mais soyez concis, s'il vous plaît...

Son sourire descendait tout droit des grands glaciers d'avant le réchauffement climatique. Elle avait des yeux bleus, des cheveux mi-longs d'un blond platine hollywoodien, dix ans de moins que son mari, mais on aurait parié pour le double. Une silhouette irréprochable, à bientôt quarante-cinq ans... Les copains de lycée de Michael voulaient bien le croire quand il prétendait, lorsqu'elle passait le prendre à la sortie de son cours privé proche de l'Étoile, qu'il s'agissait de sa répétitrice d'anglais qui avait emprunté la Porsche de sa mère...

Il fallait avoir l'expérience et le *self-control* de Boris pour résister à la brusque offensive de charme d'Estelle Desormeaux, ne pas se laisser abuser par l'artifice tout en montrant qu'on n'était pas dupe du mépris qui était derrière...

— Vous êtes trop aimable, madame..., avait-il déclaré, en restant ostensiblement debout.

Mémé avait rempoché les feuillets, mais Boris n'en avait pas besoin. Il connaissait par cœur tous les détails du récit de Michael. Il constata que le père était rouge et frisait l'apoplexie, alors que la mère au contraire était pâle et glaciale. Il prit son temps.

— Votre fils Michael a déclaré, je cite, qu'il vous arrivait fréquemment de recevoir ici des amis pour des partouzes. Entre quatre et huit personnes, en général, mais il a assisté en une occasion, l'an passé, à une réunion de près de vingt participants. En l'occurrence, des gens différents de vos amis habituels, à quelques exceptions près, notamment un couple et une nommée Sonia, une intime de votre couple... Une dominatrice professionnelle, selon lui...

— C'est insensé ! siffla Richard Desormeaux entre ses dents, mais Boris le vit tâtonner à la recherche d'un siège et s'y laisser tomber. Des inventions de gosse pervers...

— Il a déclaré avoir été le plus souvent spectateur, mais pas toujours. Et reconnu qu'on ne le forçait pas à participer...

— Épargnez-nous les détails ignobles, commandant ! s'emporta la blonde. Ces affabulations...

— Elles sont assez circonstanciées pour paraître crédibles, la coupa Boris ; elles recoupent en outre les « divagations » de M^{lle} Lebrun, votre employée de maison. Votre fils a cité trois dates, des samedis soirs en janvier, mars et avril. Le troisième samedi du mois semble avoir votre préférence. Il a assisté aux sévices infligés par vous-mêmes et certains de vos invités à M^{lle} Lebrun. Il a décrit comment cette Sonia l'a fouettée, comment vous, monsieur, l'avez à plusieurs reprises sodomisée, et comment vous, madame, l'avez torturée en lui accrochant des pinces, au bout des seins et aux lèvres du sexe, notamment. Des brûlures de cigare, également... Une simulation d'étranglement... Vous aviez fait d'elle une sorte d'attraction, selon ses mots...

— Torturée ! souffla Estelle Desormeaux. Je rêve ! Il n'a pas dit à quel point cette gourde aimait ça ?

— Il a simplement déclaré qu'elle criait beaucoup, rétorqua froidement Boris. Et mentionné les propos racistes dont votre victime, native de Réunion, s'est également plainte...

Cette circonstance supplémentaire fit pouffer le couple. C'était elle pourtant qui avait déterminé, plus encore que les mauvais traitements subis, la plainte de la jeune femme.

Sous le coup de la rage froide qui l'animait, Estelle Desormeaux n'avait pas contesté les faits relatés, seulement leur interprétation. Son mari lui décocha un regard assassin. Boris aperçut alors, par la porte entrebâillée, la petite bonne philippine qui écoutait. Elle avait été embauchée le lendemain du

renvoi de Coralie Lebrun, après que celle-ci eut été hospitalisée suite à une dernière soirée particulièrement hard à laquelle Michael n'avait pas assisté, deux semaines auparavant. Si elle comprenait de quoi il était question, elle risquait de s'affoler. Boris échangea un regard avec Mémé, qui comprit aussitôt et se dirigea vers le couloir, sans que les Desormeaux songent à intervenir. Ils étaient abasourdis. La question posée par le père d'une voix blanche tomba comme une pierre dans un puits.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? À ce petit salopard, qu'est-ce que vous lui avez promis ?

Estelle était déjà en train d'anticiper la suite : comment obtenir de Coralie qu'elle retire sa plainte, comment stopper l'engrenage judiciaire et éviter le scandale ?... Combien cela allait-il coûter, pour résumer ? Entendre traiter Michael de petit salopard la fit sursauter comme si un serpent l'avait piquée. Elle foudroya son mari du regard, mais il poursuivit d'un ton haineux, négligeant le « vous » :

— C'est ton fils, pas le mien !

Il voulut prendre Boris à témoin, se heurta à un visage de marbre. Estelle Desormeaux était à deux doigts de lui sauter à la figure pour lui arracher les yeux, mais se contint.

— Le pire salopard, c'est toi ! grinça-t-elle. Tu lui diras, si tu en as le courage !

Boris s'abstint d'ajouter que Michael était au courant. C'est lui qui le leur ferait savoir... Les règlements de comptes promettaient d'être saignants, il y aurait dans les prochaines heures du petit-bois chez les Desormeaux, et peut-être pas assez de mètres carrés pour contenir toute la violence accumulée ! Mais en attendant, Boris voyait l'heure s'avancer avec inquiétude et se demandait ce que faisaient les livreurs. Il avait réussi à faire oublier à Estelle Desormeaux son rendez-vous, heureusement. Il tenait absolument à ce qu'elle soit présente lors de la livraison...

La sonnette de l'entrée retentit à cet instant, à son grand soulagement.

Ce fut au tour de Richard Desormeaux de sursauter, et il laissa échapper une exclamation de colère en jetant un coup d'œil à sa femme.

— Tu attends quelqu'un ? demanda-t-elle, aussitôt méfiante, tant il semblait mal à l'aise.

Il ne répondit pas, devancé par Brichot qui lança, dans le vestibule :

— Livraison d'UPS, je leur ouvre...

Desormeaux fit mine de se lever, de protester qu'il s'agissait d'une erreur. Un geste de Boris l'arrêta au bord de son siège. Et sa femme, les yeux étrécis à deux fentes, le fixa d'un regard interrogateur. Elle s'attendait au pire. Le banquier ne parvint pas à articuler une explication, mais son expression décomposée était facile à traduire : « Je n'y suis pour rien, c'est un coup

monté... » Il s'épongea le front en se tortillant sur place, respira encore plus difficilement lorsqu'on entendit la porte s'ouvrir.

— Monsieur Richard Desormeaux ?

— Il est là, à côté, entrez, je vous prie, répondit Brichot, jouant son rôle à la perfection, quoique Boris eût noté la surprise dans sa voix.

Desormeaux secouait la tête, atterré, refusant la suite sans pouvoir s'y soustraire. La double porte du salon s'ouvrit, les deux livreurs d'UPS en uniforme marron apparurent, portant leur colis avec précaution. Boris partagea l'étonnement de son équipier : il s'attendait à un colis certes plus volumineux qu'une boîte à chaussures, mais tout de même pas de la taille d'un réfrigérateur modèle familial ! Le conteneur enveloppé de plastique fut posé au milieu du salon, Desormeaux gribouilla une signature et les livreurs repartirent.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama Estelle en faisant le tour du colis, sans trouver aucune indication de provenance.

Son mari fixa alors les deux policiers et murmura :

— Vous le saviez... C'est le petit salopard qui a vous a mis au courant...

— Ouvre-le ! gronda la blonde. Devant moi !

Boris et Mémé échangèrent un coup d'œil et ils avaient la même pensée : les choses se passaient comme ils l'avaient escompté, mais il fallait ouvrir l'œil, pour parer à toute éventualité. Ces gens-là n'étaient pas des enfants de chœur... Tandis que Desormeaux ordonnait à la bonne de défaire l'emballage, Boris surveillait son épouse. Elle ne manquait pas de sang-froid. Lui était à présent résigné, mais lorsqu'il eut congédié la bonne et s'approcha pour ouvrir les fermetures métalliques de la malle, son expression changea et il donna l'impression d'oublier tout le reste. Les trois attaches claquèrent, il ouvrit d'une main tremblante la portière de carton renforcé et la chose apparut, dans un écrin de polystyrène capitonné de papier bulle...

De saisissement, Estelle Desormeaux poussa un petit cri. Mémé haussa les sourcils et Boris faillit laisser échapper un sifflement admiratif. La poupée grandeur nature, en fourreau gris moulant, talons aiguilles et étole de fourrure, était prête à prendre son envol et à sortir en ville... Dîner aux chandelles, piano-bar, boîte de nuit... Elle annonçait la couleur ! Elle était chic, sophistiquée et vraiment très belle ! De grands yeux verts, une cascade de boucles auburn, des traits réguliers, un maquillage de bon ton. Une vraie vamp ! Dans sa main au modelé délicat, elle tenait une rose rouge qui n'avait pas eu le temps de faner...

— Je vous présente Rita, fit Desormeaux à mi-voix, d'un ton halluciné.

Un déclic se fit dans la tête de Boris. Rita comme Rita Hayworth dans *Gilda*... Un classique d'Hollywood où l'actrice flamboyante incarnait la femme fatale, et chantait sur une scène de night-club en ôtant un de ses longs gants noirs... La poupée lui ressemblait.

Le banquier avait l'âge d'avoir été, adolescent, fasciné par Gilda et la Dame de Shangaï, mais il avait réinterprété le mythe, doté sa créature d'une paire de seins à la Jayne Mansfield, et ajouté une touche de vulgarité sexy dans le dessin aguicheur de la bouche.

Il la contemplait avec un air de si évidente adoration que l'éclat de rire sarcastique de sa femme ne lui tira aucune réaction. À croire qu'il ne l'entendit même pas jeter :

— Pauvre type ! Tu bandes pour ça !

En revanche, quand Boris s'approcha du conteneur, il lui fit face, vindicatif, prêt à défendre son bien.

— Je vous interdis...

— Ne soyez pas stupide, monsieur Desormeaux. Vos goûts de cinéophile ne regardent que vous, et même vos goûts sexuels, jusqu'à un certain point... Mais je veux examiner ce que contient cette malle, en plus de Rita... Ecartez-vous.

Le banquier s'agita, fit mine de lui tenir tête, mais il n'était pas de taille. Ses épaules s'affaissèrent. Il implora :

— Laissez-moi l'emmener... Elle est fragile et elle m'a coûté douze mille euros !

Estelle Desormeaux grinça des dents et Brichot, choqué par l'énormité de la somme, repoussa le mari. Il n'avait pas la carrure de Boris, mais quand la moutarde lui montait au nez, Mémé savait se montrer persuasif.

— Marylin était au-dessus de vos moyens ? ironisa-t-il.

L'autre haussa les épaules avec dédain, mais battit en retraite.

— Elle possède tous les derniers perfectionnements ! Des capteurs électroniques ultra-sensibles ! Faites attention !...

En se saisissant de Rita, Boris fut d'abord surpris par son poids. Quarante kilos, voire un peu plus, c'était peu pour une jolie fille pulpeuse, mais pour une poupée, c'était inattendu.

— On ne la jette pas à travers la pièce comme une peluche, hein ?

Puis, comme il la soulevait, elle battit des paupières, ses yeux s'agrandirent et elle inclina la tête. Associé à la souplesse du corps et à la tiédeur de la matière, l'effet était d'un réalisme sidérant... Le corps mince pressé contre lui, Boris eut pendant une fraction de seconde la sensation de tenir dans ses bras un être vivant. Pas humain, tout de même, mais vivant ! Et il ne fallait pas beaucoup d'imagination, sans doute, pour franchir le pas... Le regard écarquillé de Richard Desormeaux sur sa chère Rita l'attestait. Boris la lui tendit et il l'enlaça amoureusement. Elle portait sur la nuque un anneau muni d'un fermoir, et autour du cou un collier en cuir souple. D'un geste habile, Desormeaux le rajusta, pour cacher la couture de la tête. Le nez dans l'épaule de la belle, il humait la silicone parfumée, frôlait les membres au

teint nacré.

Rita avait l'éclat du neuf ! Une rousse flamboyante aux longs ongles vernis rouge sang. De beaux seins fermes et la bouche canaille. Même Estelle Desormeaux en resta bouche bée, quand la poupée fit entendre un gémissement, en réponse à la pression sur ses seins.

— C'est dingue ! commenta Mémé.

Il saisit un tube de silicone grand format au fond de la malle et ajouta :

— Pour les rafistolages, je suppose.

Boris enleva les blocs de polystyrène latéraux et ils découvrirent, agrafées aux parois de la malle, les deux sacoches en plastique. Exactement à l'endroit indiqué par Michael Desormeaux à la fin de son audition à la PJ...

— Vous n'avez pas le droit..., geignit le banquier.

La gifle en réponse, ponctuée d'un rugissement, lui fit éclater la lèvre, Estelle ayant les doigts garnis de bagues dont certaines étaient volumineuses. Rita reçut le choc sur la pommette et dodelina dangereusement de la tête. Les mauvais traitements ne lui arrachaient ni cris ni plaintes, seules les caresses la faisaient réagir. On ne l'entendit donc pas durant les secondes qui suivirent, où Mémé eut fort à faire pour séparer le couple – le trio, plutôt –, alors que Boris répandait sur une table basse le contenu des deux sacoches.

— On a besoin de renfort, je crois..., conclut-il.

Quelques babioles Louis XV éclatèrent sur le parquet étincelant, Richard Desormeaux s'enfuit en serrant contre lui une Rita échevelée à la figure cabossée. Estelle, la blonde à sang froid, quand elle eut jeté par terre l'étole arrachée à la femme fatale, lança à Boris :

— Vous êtes témoin de la façon dont mon mari me traite au domicile conjugal, commandant ! Je ne me laisserai pas traîner dans la boue... humiliée...

Elle avait un culot monstre et des nerfs d'acier.

— Je ne m'occupe pas d'affaires conjugales, madame Desormeaux, rétorqua Boris en faisant un grand effort sur lui-même. Et le juge qui voudra vous entendre non plus...

— S'il ne s'agit que de cette jeune délurée...

Boris montra sur la table les DVD, gadgets et accessoires pornographiques qui accompagnaient Rita.

— On y ajoutera tout ça. Si jamais il y a des gosses dans les vidéos, le juge se fera un plaisir...

Brichot revint dans le salon et annonça à sa flèche :

— Il s'est enfermé dans la pièce du fond et il refuse d'ouvrir...

Puis il balaya d'un regard la table, interrogea Boris d'un haussement de sourcils. La réponse fut un signe négatif de la tête.

— J'appelle les collègues ?

— On embarque tout le monde et on verra bien d'ici demain matin ce qui en sort, approuva Boris. J'en ai soupé de cette engeance...

Son portable à la main, Mémé reprit, à voix basse :

— Il doit être en train d'appeler son avocat...

— Ou de consoler Rita ! De la rafistoler, comme tu disais...

— Oui, l'expéditeur a tout prévu, la colle et les rustines...

Mémé ramassa le bon de livraison. Il faisait le numéro du Quai, pour mettre Rabert et Tardet au courant des derniers événements, alors que Boris se retournait vers Estelle Desormeaux, assise toute raide dans une bergère, la bouche pincée, quand il s'exclama brusquement :

— Le tube pour réparer ! Où est-il ? Je l'avais à la main tout à l'heure...

Boris pivota d'un bloc et regarda autour de lui. Il n'était pas sur la table, ils ne le virent nulle part.

— S'il l'a emporté, c'est cuit..., se résigna Brichot.

Puis il poussa du pied l'étole de fourrure synthétique jetée à terre et buta sur le tube. Quand il revint de la cuisine avec une paire de ciseaux, ils eurent vite fait de l'éventrer. La silicone se déversa sur la table marquetée. Puis un sachet compact qui occupait la moitié du tube tomba. Boris fit claquer ses doigts et brandit leur butin, triomphant.

— Bravo, Mémé !

Estelle Desormeaux les observait d'un œil moins expressif que celui de Rita, mais elle devint livide.

— De la cocaïne en plus du matériel porno, ça assombrit le tableau, dit Boris. Le juge appréciera...

— Je ne suis pour rien là-dedans, vous avez bien vu...

Il le savait, mais se garda de lui redonner confiance. Les épisodes successifs avaient sérieusement ébranlé son assurance, c'était le but recherché. Michael Desormeaux leur avait lancé, en quittant leur bureau, quelques heures auparavant :

— Si vous arrivez à les déstabiliser, ces deux-là, chapeau ! Mon vieux, à la rigueur. Tous ces secrets qu'il trimbale... Mais ma mère... un iceberg !

Il était sincèrement malheureux. Pas sympathique, mais pathétique.

— Votre fils a fait sa part du marché, reprit Boris d'un ton lourd de sous-entendus.

— Qu'est-ce qu'il gagne en échange ?

— On n'ira pas lui faire d'ennuis pour ses petites magouilles... L'usage personnel et même la revente... Avec un contexte familial pareil, le juge comprendra qu'il a des circonstances atténuantes...

Si ébranlée soit-elle, Estelle Desormeaux réfléchissait vite et bien. Elle laissa passer quelques secondes, puis suggéra :

— Vous avez un marché à me proposer, commandant ?

L'heure du dîner était largement dépassée quand Boris et Mémé se retrouvèrent dans leur bureau des Affaires recommandées, étrangement calme après la tempête qui avait soufflé de Wagram jusqu'au quai des Orfèvres.

Avec leurs collègues Rabert et Tardet, qui s'occupaient de donner suite à la plainte de Coralie Lebrun, ils avaient embarqué les époux Desormeaux et ceux-ci étaient présentement dans le bureau du juge. Le mari n'en sortirait pas indemne, même si son avocat, qui avait rappliqué dans l'appartement juste à temps pour le convaincre d'ouvrir sa porte avant qu'elle soit forcée, faisait des prouesses. La mise en examen était quasi certaine, son épouse ayant décidé de charger la barque de ses turpitudes. Moyennant quoi elle allait quant à elle bénéficier d'un préjugé favorable, de quoi s'en sortir sans trop de casse. Pour ce genre de personnage, c'était déjà beaucoup, même si Brichot pronostiquait qu'ils ne passeraient pas une nuit en prison.

— Tu as raison, Mémé, mais cette affaire va les secouer et ils y regarderont à deux fois dans l'avenir...

— Tu crois vraiment qu'ils vont s'amender ? Tu deviens trop optimiste... C'est le monde à l'envers !

Un coup de fil de Baba coupa court à leurs réflexions. Forçant sur son accent de Corse pur jus, Charlie Badolini fit sa grosse voix :

— Qu'est-ce que j'apprends, Corentin ? La finance est aux abois et vous enfoncez la tête des banquiers sous l'eau ?

— Les nouvelles vont vite, patron, je vous ai préparé un topo complet pour demain à la première heure, mentit Boris en adressant un clin d'œil à son équipier. Rabert et Tardet sont chez le juge...

— Mais c'est moi qu'on poursuit, à cette heure, rendez-vous compte ! Nom d'un chien, ces Desormeaux ont le bras long ! Vous avez des arguments solides ?

— Assez solides pour qu'ils en rabattent, et que la fille qu'ils ont maltraitée se sente protégée et défendue dans son pays...

— Hum... c'est bien joli, mais je sens comme un os trop coriace pour vos belles dents...

— Il paraît que je pêche par optimisme, ces temps-ci... Disons que c'est une première étape...

— Je ne suis pas rassuré, révisez votre topo, Corentin ! Cette cocaïne, ça tient la route ?

— Absolument. Qu'est-ce que... ?

— Vous savez comment sont les mauvaises langues ! Promptes à insinuer que sa découverte dans le tableau est un peu miraculeuse...

— Je ne fais pas de miracle, patron, affirma Boris en sentant poindre le coup fourré qui ferait du banquier la victime d'une machination policière. Il y a une filière à remonter, une histoire de poupées...

— Soit, vous m'expliquerez ça demain en détail. Parce que le reste, le matériel porno, c'est un peu léger pour obtenir la tête d'un banquier.

— Je ne lui ai pas promis les assises ! objecta Boris.

— Heureusement !

— Mais les sévices...

— La fille a quelques bleus aux fesses ? Elle s'en remettra ! Elle a paraît-il des antécédents édifiants. Voyez le topo, avant de préparer le vôtre ? Une défense solide avant de pointer le nez en attaque, Corentin, c'est la clef du succès !

— C'est ça, patron, comme au foot !

— C'est Mémé qui vous a soufflé ça ? s'esclaffa Baba avant de raccrocher, content de lui.

Boris raccrocha, perplexe.

— On lui a déjà fait la leçon, au sujet des banquiers, résuma-t-il. Ça va faire plaisir aux collègues.

— Il n'a pas dit qu'on marchait sur des œufs ?

— Même pas.

— Alors, c'est vraiment grave... Et le foot ? Pourquoi le foot ?

— Parce qu'on doit avant tout songer à se défendre.

— Ça signifie qu'on est attaqués ?

— Ça se pourrait.

Ils restèrent silencieux, puis Mémé conclut avec sagesse :

— On y verra plus clair demain...

CHAPITRE IV



Estelle Desormeaux avait quitté le palais de justice par la petite porte, avec la perspective de devoir y retourner sous bref délai, car le juge n'allait pas la lâcher comme cela, mais enfin, contrairement à son mari, elle était libre. C'était infiniment mieux qu'une garde à vue conclue par une mise en examen, sort promis à Richard, tous les efforts de son avocat ayant pour but de lui éviter la détention.

Estelle Desormeaux marcha une heure le long de la Seine, l'esprit en ébullition, à retourner en tous sens les faits, à échafauder des hypothèses et à concocter des stratégies, mais par quelque bout qu'elle le prenne, le problème se résumait en peu de mots : elle était mal barrée ! Pour son mari c'était pire, mais pour elle, quand même catastrophique, toute cette histoire calamiteuse déclenchée par cette petite salope de Coralie ! Qu'elle avait fait jouir de toutes les manières ! L'ingrate... Elle l'aurait étranglée sur-le-champ, si elle l'avait eue sous la main, à cette heure... Après une bonne correction ! Histoire d'aggraver son cas, mais en soulageant l'envie de meurtre qui la tenaillait !

À défaut de Coralie, elle aurait volontiers passé sa colère sur son fils, mais Michael s'était volatilisé dans la nature, après avoir vidé son sac chez les policiers, et elle ne savait pas au juste où le joindre. Une demi-douzaine de coups de fil l'avaient convaincue qu'il avait brouillé les pistes et s'était mis hors de portée. Se souvenant des recommandations de l'avocat, les enjoignant de ne pas chercher à lui faire payer leurs ennuis, pour ne pas fournir d'arguments supplémentaires contre eux, elle avait renoncé à lui mettre la main dessus, et fait au contraire passer un message apaisant.

En désespoir de cause, Estelle avait envisagé de rentrer chez elle, et c'était alors l'image de Rita qui l'avait harcelée. Un simulacre à douze mille euros, rien que ça ! Une pute à domicile, déguisée en starlette ! Elle l'aurait piétinée, démembrée, lui aurait arraché les yeux, la langue, les ongles... À l'idée de se venger sur la poupée, elle en vacillait sur place d'émotion, au point qu'un

passant la crut prise de malaise... L'idiot était prêt à l'emmener à l'Hôtel-Dieu, tout proche... Elle l'envoya promener. S'il avait été plus malin, il aurait deviné qu'elle avait besoin d'un traitement urgent, mais d'un genre qu'il n'imaginait même pas. Il l'aurait entraînée à l'hôtel, dans un parking, sous un pont, pour lui administrer le remède adéquat, où l'aspirine avait peu à voir, c'est sûr !

À la terrasse d'un café, devant un Martini qu'elle sirotait lentement pour maîtriser ses tremblements, Estelle avait fait méthodiquement le tour des personnes auprès de qui trouver aide et réconfort. Sonia s'imposait, elle était comme souvent la plus indiquée, à tous points de vue. Hélas, elle était injoignable, Estelle le savait. Sa fouetteuse préférée était aux États-Unis, à un genre de congrès de dominatrices, rien de moins...

Estelle dut bientôt se rendre à l'évidence : hormis Sonia, personne parmi ses proches ne faisait l'affaire, ne serait-ce que parce qu'elle aurait dû leur parler de Richard, détailler leurs ennuis, les siens propres... Un déballage qui ne mènerait à rien et d'avance l'indisposait...

Son Martini terminé, Estelle Desormeaux contempla la rondelle de citron qui s'étiolait au fond du verre, et y lut le seul nom qui surnageait, après ce tour d'horizon déprimant : Gilles, évidemment. Si elle avait été franche avec elle-même, elle aurait reconnu que la solution trottait dans son esprit depuis qu'elle avait quitté le bureau du juge, en réalité. Personne ne lui demandait d'être franche avec elle-même, mais elle se soumit au petit jeu des questions-réponses. Qui peut m'aider ? Gilles. Acceptera-t-il ? Si j'y mets le prix, oui... Quel sera le prix ? Je ne sais pas, mais ce sera cher... Et elle s'était ingéniée à écarter cette carte-là de son esprit, pour mieux la retrouver une heure plus tard dans un fond de verre trouble. Elle résista pourtant un moment encore, tout en repêchant le zeste pour y planter ses dents, jusqu'à sentir l'agression acide lui emplir la bouche. Il sera trop content, se répétait-elle, ajoutant aussitôt, avec de plus en plus d'insistance : Mais ai-je le choix ? Elle en frissonnait, malgré la touffeur de l'air. Ses doigts ne tremblaient plus, mais c'étaient ses entrailles qui à présent se nouaient. Elle rectifia mentalement, avec délices : ses tripes...

Le bruit des touches du portable lui procura dans les oreilles la même sensation que le citron sur les gencives. Elle avait retrouvé le numéro dans un recoin oublié de son carnet d'adresses, accompagné d'aucune mention explicative, mais elle était sûre de ne pas se tromper : c'était un numéro qu'elle s'était interdit d'appeler... Mais elle ne l'avait pas arraché ni effacé, et une voix neutre invitait à laisser un message. Ce qu'elle fit, aussi succinctement que la fois précédente, deux ans auparavant.

— Merci de transmettre à Gilles qu'Estelle désire lui parler d'urgence...

Elle voulait dire « a besoin de lui parler », mais tel un lapsus, « désire » lui était venu aux lèvres. Sur un répondeur de ministère...

De plus en plus fébrile, elle paya et repartit, marchant lentement le long des quais en serrant son portable au fond de la poche de son imperméable.

Tenaillée par l'angoisse que Gilles ne puisse recevoir son message, ou y répondre, parce qu'il serait... Il pouvait être n'importe où, et même tout près d'ici, mais indisponible. Voyage, agenda surchargé... Pour quelqu'un qui œuvrait dans les plus hautes sphères du pouvoir, les bonnes raisons étaient innombrables. Ou peut-être ne désirerait-il pas lui parler ! Deux ans de silence. Elle en avait les paumes moites. S'imposer cet effort de l'appeler en pure perte, c'était vraiment le pire qui pouvait lui arriver, pour terminer en beauté cette atroce journée...

La sonnerie de son portable la fit sursauter alors qu'elle contemplait la Seine, une demi-heure plus tard, avec l'expression de quelqu'un qui se demande comment certains font pour s'y jeter...

— C'est Gilles..., fit la voix, reconnaissable, saisissante comme un direct au plexus. Où êtes-vous ?

Elle le lui dit, ajouta :

— Voilà, j'ai besoin...

Il la coupa. Dit d'un ton sec :

— Au Trocadéro dans une demi-heure.

— Mais je...

— Mon chauffeur vous prendra.

Il avait raccroché. Elle se répéta cette simple phrase en se cramponnant au parapet du pont, les jambes coupées. « Son chauffeur me prendra »... Quel sens fallait-il y accorder ? Elle s'attira des regards inquiets. Une désespérée prête à passer à l'acte ? Le touriste qui vint vers elle pour s'en enquérir croisa son regard et repartit rassuré. Il dit en riant à sa compagne, dans une langue exotique :

— Ces Parisiennes sont vraiment spéciales !

Le rire juvénile de Géraldine dans l'appareil fit du bien à Boris. Il venait d'arriver chez lui et l'appel de sa jeune et charmante collègue était une bonne surprise. La meilleure de la journée. Ce constat provoquait le rire du lieutenant Hébert !

— Le grand chef aurait besoin de réconfort ? Et personne sous la main pour le lui prodiguer ? J'y crois pas !

— C'est que tu ne connais pas la famille Desormeaux ! Et j'espère que tu n'auras jamais à la connaître !

— Bon, O.K., la vie n'est pas rose tous les jours, j'admets...

— C'est tout de même sympa, quand on est en vacances, de venir s'inquiéter de la santé de ceux qui marnent.

— Et les prévenir de nouvelles qu'ils pourraient bientôt recevoir...

— C'est trop de mystère après une rude soirée, soupira Boris. Qui veut me donner de ses nouvelles ?

— Guy Vincent...

Boris réfléchit un instant, puis avoua :

— Je donne ma langue au chat. Tu l'as rencontré sur la plage et il t'a aussitôt parlé de moi ?

— Tu ne crois pas si bien dire ! Un jeune magistrat de Perpignan auquel tu as laissé un excellent souvenir...

— Bon sang ! Je n'y étais pas ! Substitut consciencieux et efficace...

— Et très admiratif de vos compétences, à Mémé et à toi...

Moins d'un an auparavant, une enquête commencée à Paris sur un réseau de mannequins convoyant de la drogue avait amené les deux équipiers à travailler du côté de la frontière espagnole avec une collègue des Stups, et le substitut du procureur de Perpignan s'était déplacé pour superviser l'arrestation des narcotrafiquants. Boris se rappelait son nom, maintenant...
Guy Vincent.

— Tu as fait trempette avec lui ?

Géraldine ne releva pas l'ironie quelque peu infantile et laissa un blanc sur la ligne, avant de déclarer d'un ton neutre :

— J'ai trouvé un cadavre, alors il s'est déplacé et on a fait connaissance.

Comme il restait coi, elle ajouta, moqueuse :

— Même en vacances, la vie n'est pas rose tous les jours... Liselotte boude un peu, d'ailleurs, elle trouve que mon boulot me poursuit...

— C'est un crime ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ?

Elle lui résuma les faits : José dans son maillot des Bleus tentant de lui échapper, et le corps jeté dans le trou entre les rochers. Le toubib belge et ses premières conclusions...

— Le substitut Vincent a dit en plaisantant que tu devrais venir te pencher sur cette affaire, ajouta-t-elle, et quelque chose me trotte dans la tête depuis, mais je n'ai pas ta mémoire, grand chef...

— Oh, je sens venir la question rouge, après le nom du substitut... Raconte-moi...

— La fille a été étranglée, le week-end dernier, sans doute, puis jetée dans cette faille. On aurait pu ne pas la retrouver avant longtemps, soit dit en passant, si le petit voyeur ne m'avait pas énervée...

Elle reprit son souffle, attendit une réaction qui ne vint pas et continua :

— Elle a été scalpée. Les cheveux enlevés avec une lame genre rasoir..., Ça m'a vaguement rappelé quelque chose dont tu as parlé, ou Mémé, il y a déjà un moment... Un précédent, quoi... Une victime qui...

Le clappement de langue de Boris la fit s'interrompre.

— C'est toi qui as de la mémoire, petit bonhomme !

— Tu vois quoi ?

— Dans ma boule de cristal, rien, mais je me souviens que Mémé a parlé d'un cas similaire, c'est sûr. Il n'y a pas si longtemps... 2007, je dirai. Une fille scalpée, oui... On avait reçu un signalement. Quelque part dans les Landes, ou au pays Basque...

— Un scalp, c'est bizarre, non ? reprit Géraldine d'une voix changée.

— Tu penses à une signature ?

— Pas toi ?

Il dut admettre qu'elle avait raison. Dans le cas de crimes en série, on cherchait l'élément invariant, parfois volontairement laissé en évidence par le tueur, qui « signait » son acte. Sa marque, en quelque sorte... Le scalp qui constituait par hypothèse le trophée prélevé sur la victime pouvait être une signature... Laquelle contenait une foule de significations possibles.

— Deux crimes ne font pas une série, objecta aussitôt Boris. On est encore dans les coïncidences, tant qu'on n'a pas une troisième victime...

La réplique de Géraldine fusa et lui confirma qu'elle avait mûrement réfléchi, avant de l'appeler :

— La troisième victime existe peut-être, mais tant qu'on ne l'a pas cherchée...

— Je crains que Liselotte ait de bonnes raisons de continuer à bouder, si tu t'engages sur ce terrain...

Géraldine rit à nouveau.

— Je m'emballe, mais je sais aussi me faire pardonner...

— Je plains Liselotte mais je l'envie encore plus, dans ce cas !

C'était dit avec une franchise que Boris ne manifestait pas toujours dans ces rapports avec la jeune femme, ou qu'il tâchait d'habitude d'enrober de plus d'ironie ou de cynisme. Il aimait les femmes, Géraldine aussi... Ce point commun les rapprochait mais ne les réunissait pas... Il lui arrivait, plus souvent qu'à elle, de laisser percer sa frustration.

Fine mouche, elle supposa :

— C'est la famille Desormeaux qui est la cause de ce ton désenchanté ?

— Bien vu ! Il y a des familles qui donnent vraiment raison à un célibataire endurci dans mon genre ! Ne compte pas que je te raconte les détails. Trop déprimants ! La plus humaine là-dedans était encore Rita...

— La chienne de la famille ?

Boris la détrompa :

— Bien mieux que ça : le cadeau à prix exorbitant que s'est offert en

cache-monsieur le banquier... Une Rita Hayworth grandeur nature, gantée comme dans *Gilda*...

Il imagina les yeux ronds de la jeune femme, ajouta avec indulgence :

— Tu n'étais pas née...

— J'en suis bien aise ! Encore un truc de vieux !

— *Gilda* peut-être, mais une poupée avec des capteurs électroniques, qui gémit quand on a des choses à se faire pardonner...

— Une *real doll*, vraiment ?

— Si tu le dis..., fit Boris sans parvenir à cacher sa surprise.

— Je n'étais pas née sous Orson Welles, mais je lis les magazines, moi, monsieur...

— Orson, c'est plutôt la *Dame de Shangai* que *Gilda*, rectifia machinalement Boris.

— Ils étaient quand même marida, Orson et Rita !

— C'est vrai. Et alors, une *real doll*... ?

— Ben, y a des types qui en raffolent, surtout aux States ; ils trouvent ça bien plus cool qu'une bonne femme, et pas seulement au pieu ! Une chouette fille facile à vivre qui pleurniche pas et qui la ferme... C'est ça une *real doll*... Une poupée... tiens, ça me rappelle encore un truc...

— Et aux vraies femmes qui parlent, il leur reste quoi ? la relança Boris. Des sex-toys ?

— C'est pas si mal ! plaisanta Géraldine, puis elle coupa court : On se rappelle demain, O.K. ? Liselotte va me faire vraiment la gueule, si ça continue !

Elle raccrocha avant que Boris ait eu le temps de lui rappeler qu'elle était en vacances jusqu'au lundi suivant.

Assise seule à l'arrière de la berline de fonction, Estelle Desormeaux avait d'abord dû renoncer à communiquer avec le chauffeur. Comme dans certains taxis, une vitre de séparation isolait les passagers du conducteur, et elle n'avait pas trouvé le moyen de parler à l'homme en costume noir, aux cheveux ras et à la carrure imposante qui l'emmenait vers une destination inconnue. Ils n'avaient même pas échangé un mot devant le Trocadéro. À l'évidence, il savait qui elle était en stoppant à sa hauteur. Estelle Desormeaux était montée à l'arrière de la grosse voiture, persuadée que Gilles s'y trouvait. Ce n'était pas le cas et le chauffeur n'avait pas eu un mot d'accueil, ou de reconnaissance ; encore moins d'explication. Elle n'était même pas sûre qu'il lui eût accordé un coup d'œil...

Elle avait ensuite prêté attention à l'itinéraire, reconnu à travers les vitres

fumées des bâtiments officiels, dans des rues familières. Elle avait pensé qu'on la conduisait dans un ministère, que Gilles allait la recevoir dans son bureau, malgré l'heure tardive. Elle s'était vite rendu compte que la voiture, ayant rejoint la voie sur berge, s'éloignait des VII^e et VIII^e arrondissements et des hauts lieux du pouvoir, pour se diriger vers le nord, par le boulevard périphérique. Ce n'était pas non plus à Bercy qu'on l'amenait. Mais à sa connaissance, Gilles ne travaillait plus au ministère des Finances...

À présent, elle ne cherchait plus à deviner le but de ce trajet qui lui paraissait trop long et tortueux pour être honnête... Elle fixait la nuque épaisse du chauffeur, tâchait de se concentrer sur l'essentiel, d'anticiper les retrouvailles avec l'homme qui avait les moyens, elle en était sûre, de la tirer du mauvais pas où elle se trouvait. Comme une climatisation dérégulée faisait régner dans la voiture une température de serre, elle essaya d'en avertir le conducteur, de trouver des manettes de réglage, d'ouvrir les vitres... En vain. Elle finit par ouvrir son imper, puis elle l'ôta. Son très sage tailleur de banquière était léger, mais encore trop chaud. L'idée l'effleura qu'on escomptait peut-être qu'elle l'enlevât. Que tout ce préambule n'avait d'autre motif qu'une mise en condition. Connaissant Gilles, c'était plausible. D'une naïveté amusante. Elle en sourit et se détendit sur le cuir moelleux, regardant défiler la banlieue en se promettant de ne pas lui faciliter la tâche.

« S'il me veut nue, il devra me déshabiller lui-même ! »

Elle était fière de sa résolution quand la berline plongeait dans la rampe d'accès au sous-sol d'un immeuble administratif tout neuf, quelque part dans la banlieue nord-ouest.

Le niveau où elle s'engageait était pratiquement désert, semblable à n'importe quel parking souterrain, mais tout de même protégé par un portique d'accès bardé d'électronique, et surveillé par des caméras vidéo. Elle stoppa enfin face à un mur blanc, à cheval sur plusieurs emplacements réservés. Aucun autre véhicule ne se trouvait à proximité, mais des boutons d'ascenseurs clignotaient non loin, à côté d'une porte coupe-feu. Le moteur s'éteignit mais le chauffeur ne bougea pas. Une brutale appréhension saisit Estelle Desormeaux. Il ne se passa rien durant une longue minute, puis tout à coup son portable sonna, la faisant sursauter. Le temps de le tirer de son imper, de prendre l'appel, elle avait de la sueur aux tempes et le cœur qui s'emballait. La voix de Gilles, bien sûr... Elle se crispa.

— Content de vous savoir dans nos murs, Estelle. J'ai encore à faire, avant de pouvoir me consacrer à vous et à vos ennuis. En attendant, Anton est tout à fait habilité à vous distraire...

— Anton... ?

— L'homme au volant. Si vous ne le contrariez pas, il saura vous récompenser...

— Quoi ? Mais...

— Il sait ce que vous aimez. Soyez gentille et vous ne verrez pas le temps passer... Je me dépêche de me libérer pour pouvoir m'occuper de vous au mieux de vos intérêts.

La communication terminée, Estelle resta interdite, son portable à la main, ressassant les sous-entendus blessants, l'humiliation d'être livrée à un chauffeur, en bref l'infâme chantage par quoi commençaient des retrouvailles dont elle s'était fait une tout autre idée.

— Le salaud !

Elle n'avait évidemment aucun doute quant à la nature de ce qui allait suivre. Le genre de distraction que le nommé Anton allait lui proposer... C'était bien dans la manière tordue de Gilles, mais spécialement conçu pour la toucher au plus sensible : l'orgueil, cet amour-propre dont le jeune haut fonctionnaire présomptueux avait fait les frais, quelques années plus tôt, lorsque les Desormeaux l'avaient non seulement banni de leurs fréquentations, mais en outre discrédité dans les milieux financiers.

Gilles avait su rebondir, il avait gardé l'ambition, acquis l'expérience, balayé les scrupules. Comme il avait la rancune tenace, il avait dédaigné, deux ans auparavant, l'offre de réconciliation d'Estelle, concrétisée par une invitation à rejoindre leurs amis du « troisième samedi du mois », et fait partout savoir dans quel mépris il tenait ces partouzards de Wagram, tout juste bons à fesser leurs bonniches...

À présent qu'il était encore plus haut placé, à force d'habiles manœuvres, il ne se cachait plus d'avoir réuni autour de lui le cercle le plus fermé et le plus scandaleux de Paris en matière de débauche. Les rumeurs à son sujet faisaient à la fois enrager et fantasmer Estelle Desormeaux.

— L'ignoble petit salaud ! répéta-t-elle à mi-voix, en observant Anton qui descendait de la voiture. Qu'est-ce qu'il imagine ?

La portière s'ouvrit. Anton avait un visage banal, vaguement slave, de gros bras, d'homme des Services ou de garde du corps... Ce qu'il était tout à la fois, selon les jours, sans doute. Des petits yeux vifs, qui n'adoucissaient pas son physique de brute, mais interdisaient qu'on le prît pour un demeuré. De grandes mains plutôt fines, pour sa stature. Comme l'une d'elles, pour l'inviter à descendre, lui prenait le coude, presque aimablement, Estelle se dégagea et la repoussa. « À tordu, tordue et demie », songea-t-elle, résolue à tester Anton, sa détermination, ses mains, sa puissance et le reste.

Elle croisa son regard, le défia. Et au cas où il comprendrait le français, elle lança, en espérant qu'en plus des caméras, il y avait des micros dans le parking :

— Si tu veux me baiser, il va quand même falloir me mériter, enfoiré ! Si ton patron a prétendu que ce serait facile, il s'est fichu de toi...

Quelque part dans les étages du building hautement sécurisé, Gilles avait délaissé les rapports étalés sur son bureau pour s'intéresser à ce que les caméras de surveillance du parking étaient en train de filmer.

Anton n'était pas bavard, mais comprenait le français et une demi-douzaine d'autres langues. Gilles ne lui avait pas dit que ce serait facile, seulement recommandé de ne pas abîmer la blonde.

— Ne la ménage pas, c'est une coriace, mais garde-la-moi intacte !

Anton avait l'habitude, il lui faisait confiance. D'autant que les blondes en tailleur chic, d'emblée récalcitrantes, avant de se montrer sous leur vrai jour, étaient plutôt à son goût.

N'empêche, Gilles constata que la banquière donnait du fil à retordre à son fidèle factotum. Anton s'était aventuré un peu trop hardiment pour l'extraire de la VelSatis. Il avait failli y perdre un œil et son col de chemise était taché de sang. Il répliqua par une gifle, puis frappa du poing, en se retenant encore, mais tout de même assez fort. Le souffle coupé, la femme fut tirée hors de l'habitable. Par les chevilles...

Gilles régla le moniteur encasté sous le bord de sa table de travail. L'image en noir et blanc avait ce grain qui donnait à la scène un réalisme supplémentaire, et le son, quand il le brancha, crachotait. Il n'entendit que les halètements de la blonde, tandis qu'elle se débattait à nouveau, ruant entre les bras du chauffeur, puis son cri de douleur, quand elle se cogna le crâne au montant de la portière. Elle tomba à genoux sur le sol de béton, sonnée.

Anton la retint par le col de sa veste. Leva une main menaçante.

— Non, assez..., geignit-elle.

Elle se protégeait le visage de ses bras pliés, en grimaçant. Sa jupe étroite remontée laissait voir ses jambes nues, minces et galbées. Gilles regretta qu'elle ne porte pas de bas. Craignit qu'Anton ne s'arrête en si bon chemin, parce qu'Estelle semblait près de s'évanouir. Mais le chauffeur n'hésita qu'un instant. Il la releva, la poussa d'une bourrade dans la lumière des phares restés allumés. L'adossa au mur de ciment blanc. Lui agrippant les cheveux, il lui redressa la tête, sa main descendit sur son cou, en serrant. Estelle vacilla, battit des paupières, sanglota.

— Doucement, vous me faites mal...

Une tape écarta sa main, elle montra les dents et fit mine de riposter, la respiration courte, ses seins gonflant son chemisier froissé.

— Quelle actrice ! murmura Gilles, captivé.

— Ne me frappez pas, je...

La voix d'Estelle chevrota et les micros crachouillèrent. Anton repoussa les pans de la veste de tailleur et avec une brutalité calculée, saisit le col du chemisier, tira violemment. Les boutons arrachés sautèrent, le tissu déchiré bâilla sur la poitrine pleine, contenue dans un coquin soutien-gorge

pigeonnant orné de dentelle mauve. Sur la peau de vraie blonde d'Estelle Desormeaux, l'effet était très sexy, surtout par contraste avec le tailleur sobre et presque austère. Le sourire ironique de Gilles s'estompa. Quand il vit le geste vif d'Anton pour arracher le sous-vêtement, il devina que le chauffeur cessait de jouer. À son expression, Estelle le comprit aussi. Une lueur d'appréhension emplît son regard écarquillé. De l'appréhension, mais pas seulement, traduisit Gilles, en avançant le visage vers l'écran. Le souffle saccadé de la banquière s'accéléra. Elle protesta :

— Mes vêtements, c'est de la lingerie... Doucement, aïe !...

Les deux grandes mains firent jaillir ses seins, les doigts s'enfoncèrent dans la chair moelleuse, et Anton se colla à elle de toute sa masse... Les vraies blondes lui faisaient cet effet, se souvint Gilles. Clouée au mur, les bras écartés, les reins cognant le ciment, Estelle ravala ses plaintes. Elle se sentit soulevée du sol, perdit un escarpin. Sa jupe retroussée, une main fauflée entre ses cuisses crocheta son string et lui fit subir le même sort qu'à son soutien-gorge. La parure de marque retomba en lambeaux sur le capot de la voiture.

La VelSatis dont les phares éclairaient la scène occupait le premier plan de l'image, et Anton, de dos, était si large qu'il masquait parfois complètement la blonde. Il était maintenant trop excité pour songer à mieux l'exposer dans le champ de la caméra. En le voyant agiter son bras, Gilles comprit qu'il n'avait pas éternisé les préliminaires et que ses doigts pénétraient vigoureusement le sexe d'Estelle. Celle-ci se mit à gémir, à moitié étranglée par le bras qui la ceinturait, et suspendue sur la main qui la ramenait. Elle ouvrait grand la bouche, en quête d'un peu d'air. Le torse musclé lui écrasait la poitrine. Gilles distingua des larmes sur ses joues et pesta contre le système vidéo qui ne permettait pas de recadrer ou de zoomer.

Puis il se leva et, oubliant d'éteindre l'écran, il se précipita hors de son bureau, en direction des ascenseurs. Il n'avait pas la patience d'attendre davantage.

CHAPITRE V



Les deux femmes étaient repassées à leur hôtel, au cœur d'un village pittoresque dominant un des étangs bordant la côte, Géraldine s'était changée, avait fait revenir le sourire sur les lèvres de Liselotte, et elles étaient allées dîner, bras dessus bras dessous.

Mais la conversation téléphonique avec Boris trotait dans la tête de Géraldine, et elle était distraite, chipotant le contenu de son assiette et ne relayant guère les efforts de conversation de la Scandinave.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? finit par demander cette dernière d'un air attristé. C'est cette histoire ?

— Je crois que oui, reconnut la rousse. Il y a de quoi être un peu perturbée, non ?

Liselotte en convint, mais elle commençait à connaître son amie, et devinait autre chose.

— Ce n'est pas seulement ce cadavre, reprit-elle en baissant la voix, bien qu'il n'y eût personne à proximité pour les entendre. Tu en as vu d'autres...

Elle devança la réplique de Géraldine :

— Je ne veux pas minimiser le fait, mais tu as autre chose en tête. Tu n'oses pas faire ce que tu voudrais, ou c'est moi qui te gêne ?

Géraldine fixa son amie, touchée par sa franchise. Liselotte était perspicace. Elle avait tout compris.

— J'ai envie de me mêler de ce qui ne me regarde pas vraiment, c'est exact, répondit Géraldine avec un sourire. Et c'est vrai aussi que cela me gêne vis-à-vis de toi, parce que ce sont tes vacances aussi, qu'on vient de passer une semaine super, et que ce fichu métier ne me lâche jamais...

Liselotte la rassura de son mieux, une main posée sur la sienne. Elle ne lui en voudrait pas de faire ce qu'elle pensait nécessaire...

— En plus ajouta-t-elle, je préfère que tu te décides, si tu veux te mêler de ça, plutôt que de peser le pour et le contre avec un air de chien battu... C'est quoi, le truc qui te démange ?

Géraldine hésita encore ; elle avait pour règle de ne pas impliquer son amie dans ses obligations ou soucis professionnels. La Scandinave l'encouragea d'une mimique. Elles étaient ensemble quand le hasard leur avait jeté ce corps sous les pieds, non ?

— Je voudrais retrouver José et lui poser quelques questions, finit par déclarer Géraldine.

— Le voyeur qui n'a pas vu grand-chose ? Tu sais où il habite ?

— Dans les environs, je présume.

— Les gendarmes ?

— Je pourrais appeler l'adjudant-chef, mais j'ai peur qu'il n'apprécie guère...

— Que tu marches sur ses plates-bandes ? Vu comme il te regardait, il sera au contraire enchanté de te rendre service, à mon avis.

Les yeux verts de Géraldine exprimèrent un étonnement sincère.

— Il me regardait comment ?

— Comme la plupart des hommes, répliqua Liselotte. Le toubib belge, par exemple... Tu peux toujours demander des nouvelles de la cheville du garçon...

— J'y ai pensé, figure-toi, ça me fournit un bon prétexte.

— Alors qu'est-ce que tu attends ? Il est déjà tard...

Géraldine dut sortir sur la terrasse pour pouvoir appeler de son portable. À la brigade de gendarmerie du canton, l'adjudant-chef Arbona n'était pas près d'aller se coucher, avec cette histoire de crime sur la plage...

Quand elle rejoignit Liselotte, Géraldine était tout sourire.

— Tu avais raison, il se mettrait en quatre pour me faire plaisir.

— Tiens donc ! Et le garçon ?

— Il est rentré chez lui directement, le toubib s'est occupé de sa cheville et a jugé que ça suffirait. Il habite près d'ici. Le village voisin.

— Ça tombe bien. On y passe ?

— À cette heure ?

Liselotte haussa les épaules. Pour que Géraldine ne se sente pas bridée par sa présence, elle l'encourageait, et était prête à l'accompagner.

— Ça nous fera une balade.

José habitait, à quelques kilomètres de là, de l'autre côté de la nationale, un petit village environné de vignes. Elles en eurent vite fait le tour, sans croiser âme qui vive, et allaient repartir quand elles aperçurent, à l'arrière du

cellier des vignerons locaux, une silhouette qui passait en vélo, pour s'arrêter sous un arbre. Le temps de la rejoindre, il s'avéra que c'était un gamin, pressé d'allumer une cigarette pour en tirer d'avidés bouffées.

L'apparition des deux femmes lui fit jaillir les yeux des orbites. Il ne fumait pourtant que du tabac blond ordinaire...

— On cherche José, tu dois le connaître, commença Géraldine sans paraître remarquer la cigarette que le garçon s'efforçait de dissimuler, par réflexe.

— Ben... si c'est mon frère, je le connais, ouais... pas qu'un peu !

— Il s'est tordu la cheville cet après-midi, c'est ça ?

— Une entorse, qu'il dit, mais il est même pas allé aux urgences à l'hôpital.

— Tant mieux. Tu crois qu'on pourrait lui parler ?

Il les observa tour à tour. La rouquine qui parlait, la blonde qui ne disait rien. Il devait y avoir autre chose, mais en regardant alentour, il ne vit rien.

— Z'êtes des journalistes ?

Elles échangèrent un coup d'œil.

— On aimerait bien qu'il nous raconte, glissa la blonde.

— Le cadavre, c'est ça ? Vous avez même pas de caméra !

— Des journalistes, c'est pas toujours la télé, précisa Géraldine.

— Ouais, mais y m'a dit... Hé, s'exclama-t-il soudain, les deux femmes sur la plage, c'était vous ?

Incrédule, il fixa Géraldine. « La rousse, un vrai canon, tu me croiras pas, elle est flic ! » avait raconté José.

Géraldine était prête à l'empêcher de détailler, mais il se contenta de dire, comme s'il s'adressait à un martien :

— Z'êtes de la police ? Sans déconner ? Comme dans Les Experts ?

— Exactement. Et je suis désolée de ce qui est arrivé à ton frère, je voulais prendre de ses nouvelles. Tes parents sont là ?

Il tourna la tête vers une maison proche.

— Tu nous accompagnes ? insista Géraldine.

Mais il secoua la tête, montra la direction opposée.

— José est par là, dans la remise.

— Alors, allons-y.

Le gamin se récria :

— Pas tout de suite, madame... s'il vous plaît. Il aimerait pas. Il m'a dit de lui fiche la paix un quart d'heure. Si je le dérange, il va me taper !

Le mégot lui brûlait les doigts et il le lâcha en se tortillant sur place.

— Un quart d’heure ? Pourquoi ?

Le frère de José les regarda par en dessous, haussa les épaules, puis lâcha, dans un souffle :

— Il est avec Van.

— Vanne ?

— Vanessa, quoi..., fit-il en rougissant.

— C’est plus joli que Van, Vanessa.

— Elle est pas terrible. Alors c’est Van.

— Jaloux ! plaisanta Liselotte.

— D’une poupée ! Pfut...

Quand il sortit de l’ascenseur au deuxième sous-sol de l’immeuble de verre, Gilles fut assailli par les gémissements et les plaintes d’Estelle Desormeaux. Celle-ci était expressive dans ses débordements, surtout parce que Anton avait su faire vibrer la corde sensible.

Il l’avait retournée et courbée sur le capot de la Renault. Elle s’y étalait, scandaleusement impudique, bras en croix, ses ongles griffant la carrosserie, ruant pour prêter sa croupe au membre qui la perforait. Anton avait du mal à lui tenir les hanches et à éviter de dérapier. Il avait roulé la jupe du tailleur sur la taille et s’y accrochait comme à une bride. Les seins comprimés sur la tôle encore chaude, débordant sous l’effet de sa respiration chaotique, Estelle hoquetait des encouragements. La boucle de la ceinture du chauffeur lui piquait les reins et elle se meurtrissait les genoux contre la calandre, mais c’était autant d’aiguillons à son plaisir.

Quand Anton lui eut imposé son rythme, moins frénétique mais plus puissant, à longs coups de reins profonds qui la secouaient tout entière, elle cessa de gigoter et resta épinglée sur le capot, ouverte et pantelante, repliant les genoux pour saisir ses chevilles et s’arquer à l’envers, le dos creusé et la poitrine décollée de la carrosserie. La tension musculaire alliée à l’ample mouvement de piston lui procura une jouissance qui la fit crier. Le membre raide ressortait entièrement pour replonger, froissant les chairs et fouillant loin, avec obstination. Anton était capable de tenir longtemps la cadence, en métronome appliqué, et comme il était bien doté, le sexe long et recourbé, Estelle dans cette position était non seulement écartelée et emplie, mais délicieusement barattée. Elle en avait tout le ventre labouré. L’homme referma sa grosse pogne sur sa nuque, comme s’il allait lui briser les cervicales, en cognant plus fort. Elle se cambra au-delà de l’imaginable pour mieux éprouver les coups de boutoir, ululant qu’elle en mourait...

Observant la scène à quelques pas, Gilles fut saisi. Voir Estelle Desormeaux, la belle et glaciale banquière, si hautaine et impitoyable, et à

l'occasion si cruelle, dans cet état et dans cette posture, c'était à peine concevable ! Elle lâcha ses chevilles, s'alanguit sur la tête, puis elle cessa de bouger, comme foudroyée. Un instant, on aurait pu croire qu'en effet, elle avait succombé à ce trop-plein... Puis des petits spasmes la ranimèrent, ponctués de soupirs éternés. Elle insulta Anton qui se retirait d'elle, sur un signe de Gilles.

— Qu'est-ce que tu fiches, abruti ? Fourre-moi encore ! C'est trop bon ! Vas-y, remets-la-moi...

Le Slave avait les joues à peine empourprées, mais une lueur enjouée dans le regard. Et il arborait une érection irréprochable. La joue contre le capot, les cheveux dans les yeux et le maquillage délavé, Estelle respirait par à-coups en serrant les fesses, qu'elle avait très blanches et rebondies, sans mollesse. Du coin de l'œil, elle aperçut le chauffeur qui s'écartait. Il était pourtant en pleine forme, son pieu congestionné la narguait... Elle marmonna d'autres insultes, puis s'avisait que les mains qui saisissaient les siennes pour les plaquer sur ses fesses, l'invitant à les écarter elle-même, n'appartenaient pas à la brute qui l'avait si bien défoncée...

Elle tourna vivement la tête de l'autre côté.

— C'est toi, salopard ! Tu te décides enfin !

D'une tape sèche sur le crâne, Gilles la fit taire.

— Un peu de tenue, madame Desormeaux ! Vous n'êtes pas chez vous à étaler vos mauvaises manières.

Lui tordant les poignets, il l'immobilisa dans la position où il voulait la voir, pendant qu'ils parleraient de choses sérieuses. À plat ventre sur le capot, cuisses écartées, agrippant ses fesses à deux mains. Sa veste de tailleur remontée sur les omoplates, sa jupe troussée haut sur ses reins.

— Voilà qui vous convient, Estelle, apprécia-t-il quand elle eut compris et obéi.

Il enfonça ses doigts joints dans son sexe dilaté et les fit bouger lentement. Elle ne fut pas longue à haleter. Il ôta alors sa main et elle serra les mâchoires de dépit. Son ventre se contractait. Gilles essuya ses doigts poisseux sur ses lèvres, hocha la tête quand elle consentit à les lui lécher.

— C'est mieux, dit-il. Nous allons nous entendre. Dans quels sales draps vous êtes-vous fourrée, Estelle ?

D'une voix hachée, s'interrompant quand il reprenait son manège, sans lui accorder davantage qu'un rapide et exaspérant mouvement des doigts dans son intimité ruisselante, elle raconta tout : la plainte de Coralie, l'enquête de police, guère concluante jusqu'à la visite impromptue, cet après-midi, des deux policiers de la Mondaine.

— Leurs noms ? questionna Gilles, en vrillant son pouce dans l'orifice étroit des reins.

Estelle sursauta. Ses phalanges blanchirent, crispées sur ses fesses qui au contraire se marbraient de rouge. Le pouce força le passage, tourna, prit ses aises, mais l'abandonna. Elle bredouilla :

— Un commandant Corentin... et un plus âgé... capitaine...

— Hum... Rien que ça ! commenta Gilles en revenant à la charge, avec deux doigts raides et envahissants. Si ce sont eux qui s'occupent de vous...

Elle hoqueta, ondulant des hanches.

— Quoi... ? Pourquoi ?

— Les Affaires recommandées... Ce n'est pas rien. Pour avoir un peu abîmé la bonne ?

À nouveau il retira sa main, la laissant exaspérée, grinçant des dents de frustration.

— Il a dû y avoir plus grave. Continuez...

— Continuez vous-même..., pleurnicha-t-elle.

— Mais je vous écoute, ma chère, dit-il en faisant mine ne pas comprendre. Je ne cesse pas... Je cherche une issue... Vous avez affaire à forte partie, la fine fleur du Quai des Orfèvres !

Estelle Desormeaux se griffa la croupe.

— Mon fils a témoigné, reprit-elle d'une voix haletante. Et puis Richard... Ils étaient là quand on lui a livré une horrible poupée...

— Une poupée ?

— Avec de la cocaïne cachée...

— Une poupée et de la cocaïne, rien que ça ? fit Gilles, jouant l'incrédulité.

Il fixait les orifices moites, guettait les contractions qui les faisaient bâiller, et résistait à leur invite obscène. Il savourait de sentir sa proie à sa merci. Estelle Desormeaux, à sa pogne ! Demandant grâce et suppliant... C'était inespéré, et son histoire ouvrait des perspectives excitantes... Le cerveau très entraîné de Gilles fonctionnait à plein régime, l'aidant à garder son sang-froid, à oublier qu'il bandait douloureusement, à parachever son triomphe.

Le silence se prolongeait et elle était à bout. Pour venir se livrer ainsi à lui, fallait-il qu'elle soit aux abois ! Il s'amusa à titiller son clitoris, avec désinvolture, comme un jeu vicieux. La blonde tressaillit et supplia qu'il la délivre.

Viens, baise-moi... Je n'en peux plus !

Il fut plus précis, pressant et tiraillant, griffant. Elle eut un orgasme et cette fois, se mit à pleurer vraiment. Gilles fit signe à Anton de revenir derrière elle. Il pointa l'index dans l'orifice huilé des reins. Estelle s'écartela aussitôt avec un soupir impatient, aspirant sa phalange.

— Bien sûr, dit-il, on va arranger cela. Mais à certaines conditions, évidemment...

Elle n'était plus en état de discuter. Encore moins de négocier. Anton se guida entre ses fesses et l'investit d'une secousse, forçant l'œillet plissé, puis s'enfonçant d'une poussée irrésistible.

Gilles se pencha sur Estelle, pour dissiper toute ambiguïté. Elle suffoquait, bouche grande ouverte, mais continuait de se tenir les fesses, et ondulait doucement d'avant en arrière, sur le capot luisant de sa transpiration.

— On en reparlera tout à l'heure, dit-il près de son oreille. Tout de même, une poupée et de la coke... Quand on a sous la main une belle salope comme toi... Je ne comprendrai jamais ton crétin de mari !

Anton, d'un énergique coup de reins, s'enfonça jusqu'à la garde. À l'intense jubilation de Gilles, qui n'en perdait pas une miette, Estelle se mit à râler de plaisir, le regard voilé.

— Tu te souviens ? murmura-t-il. Tu as dit et répété dans tout Paris que je n'étais qu'un petit enculé qui avait besoin d'une leçon, que tu allais m'administrer sans pitié... Et tu prétendais que je ne m'en relèverais pas, n'est-ce pas ? Tu te rappelles...

Les yeux bleus pleins de larmes trahissaient une débâcle de glacier égaré sous les tropiques. Gilles saisit le visage de la blonde et serra fort, transformant sa grimace voluptueuse en rictus.

— C'est toi l'enculée, vois-tu, et tout le monde le saura, ma belle ! dit-il avant de l'embrasser à pleine bouche.

Au fond de la remise encombrée d'un bric-à-brac poussiéreux, un espace avait été déblayé, encadré par une vieille armoire bancale et une échelle de bois dont les barreaux étaient assez larges pour supporter une foule d'objets hétéroclites. Au centre se trouvait une banquette arrière de 4 L, face à un genre de couche improvisée, couverte de sacs de jute.

Quand elle sortait de l'armoire vermoulue pour prendre l'air, Van se parait des colifichets décorant l'échelle. Dentelles, bijoux de pacotille, échantillons divers, et des bouts de tissu, des fleurs séchées... Elle était une reine en route pour le bal. Puis elle s'asseyait sur la banquette défoncée, à côté de José. Elle ne résistait pas longtemps à ses avances. Le tête-à-tête se muait vite en *mano a mano*, dégénérait en corps à corps furieux, qui se terminait le plus souvent sur les sacs de jute, dans un mouvement de houle que les pneus, chambres à air, carrés de mousse et autres débris moelleux entassés dessous transformaient en traversée de l'Atlantique et rude épreuve pour l'estomac.

S'il avait la tête qui tournait, certains jours, José avait l'estomac bien accroché. Et Van ne se plaignait jamais, c'était l'avantage. Elle n'aurait pas

manqué de bonnes raisons, pourtant, malgré le soin qu'il prenait d'elle, au moins jusqu'à ce qu'il la culbute sans façon sur les sacs et la pilonne comme un forcené...

Elle n'avait plus de cheveux, elle était borgne ou peu s'en fallait, à cause d'un méchant hématome du côté droit du visage, jamais réparé. Elle avait perdu presque toutes ses dents, comme la vieille Mamie, et une tige de ferraille pointait à son genou. Sans parler d'un moignon à la place d'une main et de plaies et bosses moins visibles... Aux yeux du jeune Manu, le frère cadet, c'était une sorcière, il n'avait pas compris pendant longtemps que son frangin s'entiche d'une horreur pareille, plus grande que lui et si malcommode à déplacer qu'il avait failli mourir étouffé dessous, un jour qu'il s'était pris les pieds en la portant...

Mais un jour, il avait surpris José en train de faire avec Van ce pour quoi elle avait été fabriquée, et la sorcière lui était tout à coup apparue sous les traits d'une bonne fée, qui enchantait les longs après-midi fastidieux, jusqu'à ce que la saison estivale ramène dans tous les recoins de la côte des Vanessa, des Sandra et des Pamela moins complaisantes, mais vivantes, et si nombreuses, si déshabillées, qu'on ne savait plus où poser les yeux !

Van était dans l'ensemble en piètre état, même si l'harmonie de ses traits, du moins du côté intact de son visage, laissait supposer quelle splendide créature elle avait été. Mais l'essentiel avait été préservé : elle avait des seins comme des obus, rebondis, souples et assez volumineux pour que José parvienne à se caler entre eux, c'est-à-dire à loger entre eux son « service trois-pièces », comme disait son père, et ne voie plus rien dudit service ! Au début, c'était cela qu'il préférait : le tunnel étroit et malléable où son pénis disparaissait, du moins tant qu'il ne s'agitait pas trop, car alors le bout rouge et gonflé jaillissait du tunnel, coulissait de plus en plus vite, il s'échauffait à le regarder aller et venir, et en général la ligne d'arrivée n'était pas loin...

Au début, les autres trous le rebutaient, c'étaient des tunnels sans fin où il avait peur de se perdre. Puis, y ayant goûté, il n'avait plus craint d'y retourner, et il ne s'en passait plus, comme des cigarettes une fois qu'on avait essayé ! Van était cabossée, déglinguée, mais les manchons entre ses cuisses et entre ses fesses étaient vraiment des grottes merveilleuses.

Pour peu qu'on lui chauffe un peu le derrière, y compris avec le sèche-cheveux récupéré à la décharge, elle devenait en dedans toute douce et souple, il prenait un pied incroyable à l'enfiler et se démenait comme un beau diable, accroché à ses gros lolos...

Il avait malencontreusement abîmé le côté pile, l'orifice plus étroit et moins pratique entre les fesses, en forçant bêtement, au point de se faire mal au gland et de déchirer la belle. Du coup, il se rabattait sur l'autre orifice, et s'en contentait. Van était juste à sa taille, et il se rengorgeait en pensant que pour la remplir aussi complètement, il était super bien monté... De quoi être sacrément fier, en attendant qu'une fille en chair et en os le lui confirme.

Ce soir-là, malgré sa cheville bandée qui heurtait de temps en temps un obstacle et lui faisait un mal de chien, il était encore plus gros et plus dur que d'habitude. Comme un âne... ou un taureau... ou un cerf ! Il ne savait pas lequel bandait le plus, mais il était, lui, de la graine de champion ! Une trique pas possible, qui le faisait chevaucher Van à un rythme de folie, scandé de halètements et profonds soupirs.

Il n'avait pas besoin de beaucoup réfléchir pour trouver la raison de cette surexcitation : au lieu de l'œil pendant de Van et de sa tempe enfoncée, il voyait le visage de la rouquine. La flic de la plage... Ses taches de rousseur de chaque côté du nez et ses yeux qui brillaient... Un canon ! Il s'escrimait sur elle et c'était magique... Il avait le ventre brûlant, presque des crampes, à force de chalouper en la clouant de toutes ses forces à grands coups de reins...

Comme un flash, l'image des deux femmes sur la plage le traversa. Les seins nus de la blonde et cette façon de s'embrasser, de se peloter... Sans reprendre haleine, il écarta les jambes, pour resserrer entre ses genoux celles de la poupée. Aussitôt, parce qu'il était coincé et comprimé dans la fourche des cuisses, la tension de son membre s'accrut, il durcit et s'allongea encore plus. Dommage que Van ait perdu presque tous ses poils, et qu'à force de lui triturer l'entrejambe, le renflement au bas de son ventre, là où les filles sont délicatement fendues, ressemble à présent à un terrain vague bosselé et pouilleux... Il se concentrait du coup uniquement sur les sensations à l'intérieur du con, là où la matière, tiède comme de la pâte à modeler longtemps malaxée, faisait à sa pine un étui lisse et doux. Le souvenir des deux femmes enlacées, ces mots obscènes qu'il avait appris à dire à haute voix à Van, quand il lui racontait ce qu'il allait lui faire, et enfin l'impression affolante qu'elle mouillait, l'enrobait de son jus, tout cela mêlé déclencha la jouissance de l'adolescent.

Il poussa un long gémissement et se répandit dans les tréfonds de la silicone, en tanguant sur son matelas improvisé.

Géraldine était parvenue au bout de la piste sinueuse qui contournait les amoncellements de meubles branlants, de carcasses et d'objets indéfinissables, pour déboucher au fond de la remise devant le sanctuaire dédié à Van et aux débauches qu'elle inspirait. Elle avait stoppé net en découvrant José, le short sur les chevilles, les fesses agitées d'un va-et-vient mécanique, allongé de tout son long sur une poupée qui n'était ni une Barbie ni une poupée gonflable, mais une de ces *real dolls* dont elle avait parlé à Boris, tout à l'heure, au téléphone. Celle-là avait pas mal souffert, apparemment, mais restait à l'évidence fonctionnelle... Géraldine se demanda d'où elle sortait.

Pour poser la question directement à José, elle attendit qu'il en ait terminé. Après lui avoir occasionné une entorse, elle n'allait pas lui provoquer une attaque !

Elle observa avec plus d'amusement que de dégoût ses derniers soubresauts sur sa partenaire. S'attendrit même de l'entendre murmurer dans

le cou cabossé de Van que c'était vachement bon...

Quand il eut repris son souffle et ses esprits, elle toussa dans son dos. José sursauta, se retourna d'un bloc, prêt à incendier son petit frère. En voyant la rousse de la plage, la flic de Paris, dans son repaire secret, il n'en crut pas ses yeux. Elle le poursuivait ! À cette idée, sa queue gluante, à demi ramollie sur sa cuisse, se redressa comme un ressort !

— Tu viens avec moi dehors ? suggéra Géraldine, ferme, mais prudente. Il faut qu'on parle tous les deux. Ça restera entre nous, ajouta-t-elle pour le rassurer. On a chacun ses petits secrets...

CHAPITRE VI



Dans la pénombre de son studio d'éternel célibataire, Boris était assis face à la fenêtre entrouverte et fumait une brune light. L'écran de l'ordinateur portable ouvert devant lui s'éteignit. Un effleurement du clavier ranima la page sur laquelle il était tombé en faisant une série de recherches, après la conversation téléphonique avec Géraldine.

Le journal *Sud-Ouest* du 22 septembre 2007 rapportait la découverte par des promeneurs, sur une plage des Landes au nord d'Hossegor, d'un cadavre dissimulé dans les dunes. Enfoui dans le sable, le corps avait été exhumé par les grandes marées du week-end. C'était celui d'une jeune femme, elle avait été étranglée...

En consultant les archives du quotidien régional disponibles sur Internet, Boris avait trouvé, en l'espace de deux semaines, une demi-douzaine d'articles se rapportant à l'affaire. Dont le dernier, qu'il avait sous les yeux, recensait en détail les informations disponibles, récapitulant les faits et y ajoutant un appel à témoin.

Héloïse Verzy avait vingt-quatre ans, habitait la région parisienne et était vendeuse d'articles de sport dans une grande surface de la banlieue ouest. Elle était en vacances et faisait du camping sur la côte Atlantique. Seule, apparemment. Elle avait passé une semaine dans un camping de Lacanau au début de septembre, des témoins se souvenaient l'avoir vue, le 6 ou le 7, sur les plages particulièrement prisées par les surfeurs. Spectatrice, pratiquant elle-même ? Seule ou accompagnée ? On ne savait pas au juste. Ces affaires et sa voiture, retrouvées dans un autre camping, près de Biarritz, où elle s'était installée le 9 septembre, ne contenaient rien qui permette de l'établir, ni de préciser ce qu'elle avait fait entre le 10 et le 15, date probable de sa mort.

L'autopsie n'avait pas révélé de violences sexuelles. Les indices étaient maigres, les enquêteurs peu bavards et à l'évidence dans le flou, mais le procureur de Bayonne avait aux premiers jours d'octobre lancé un appel à témoins, en diffusant la photo de la jeune femme. Une jolie fille brune à la silhouette sportive, aux longs cheveux réunis en queue-de-cheval. Un des enquêteurs avait confié son espoir que cette photo reçoive quelque écho dans le milieu du surf, puisqu'il semblait qu'Héloïse fréquentait celui-ci.

Ce n'était pas dans *Sud-Ouest* que Mémé avait glané l'information dont il avait fait part à ses collègues, à l'époque, mais Boris était certain qu'elle concernait la victime de ce crime. Il avait l'intention de lui demander le lendemain, mais comme il ne parvenait pas à dormir, l'esprit envahi par des sosies de Rita Hayworth ôtant lentement leurs longs gants noirs, il se brancha sur le réseau intranet de la PJ. Avec les renseignements dont il disposait, la consultation de la base de données lui prit moins de temps que le passage par tous les filtres d'identification.

C'est ainsi qu'il prit connaissance d'un rapport du SRPJ de Bordeaux signalant le crime d'Hossegor et mentionnant ce qui avait frappé Mémé : Héloïse Verzy avait été scalpée, après avoir été étranglée. Le prélèvement de la chevelure, à l'aide d'un rasoir ou d'un scalpel, témoignait selon le légiste d'une certaine expertise. Le résumé des enquêteurs de Bordeaux, à l'usage de leurs homologues sur tout le territoire, ajoutait d'autres détails non communiqués aux médias : la victime n'avait pas été violée, mais avait eu des relations sexuelles avant son décès. Des prélèvements aux fins d'analyse ADN avaient été effectués, sans garantie d'utilisation... Boris soupira : dans le langage maison, cela voulait dire qu'à peu près sûrement, les échantillons seraient inutilisables... ou en tout cas sujet à contestation... Le dernier point soulevé par le signalement concernait l'appel à témoin, qui n'avait jusqu'alors donné aucun résultat probant. Boris vérifia la date : le rapport datait du

27 octobre 2007. Six semaines après le crime, il n'y avait pas une piste. Et après trois semaines, la photo diffusée n'avait rien donné. Dans ce genre d'affaire, une telle absence de résultats était très mauvais signe.

Il en eut confirmation en vérifiant si le signalement avait donné lieu à complément. Il ne trouva rien. Le travail d'alerte des collègues n'avait pas déclenché de réactions et leur propre enquête, il l'imaginait aisément, n'avait pas progressé. Près de deux ans s'étaient écoulés. Le crime n'avait pas été élucidé. Il y avait donc un étrangeur dans la nature ; amateur de scalps. Un tueur qui avait peut-être quitté les côtes landaises pour les rivages de la Méditerranée.

Il fuma une dernière cigarette. Relança l'appareil qui s'était remis en veille et chercha sur Internet confirmation d'une intuition. Il l'obtint en se rendant sur le site de l'office de tourisme de Leucate : le week-end précédent, des compétitions de glisse avaient réuni sur les grandes plages ventées du coin une foule de passionnés de surf, kitesurf, planche à voile...

Une fois couché, il fut long à s'endormir. Il se demandait si la fille trouvée par Géraldine était une brune aux cheveux longs, surfeuse ou seulement vendeuse d'articles de sport...

Plantée sur le trottoir, Estelle Desormeaux suivit des yeux la VelSatis qui s'éloignait, mais son regard vide ne semblait pas la voir.

Anton n'avait même pas daigné quitter son volant. Il avait stoppé en bas de chez elle et déverrouillé la portière, lui indiquant d'un signe de tête de descendre. Il était reparti sans un regard, sans un mot.

Estelle gagna comme une automate l'entrée de son immeuble, fit des gestes machinaux et quand elle se retrouva chez elle, adossée à la porte refermée, elle ne se souvenait pas d'avoir fait le code, pris l'ascenseur, cherché sa clef...

Elle se dirigea dans le vaste appartement sans allumer la lumière. Tout lui parut immense et vide, quoique encombré de choses laides et inutiles. Son mari en prison, son fils elle ne savait où... Elle avait la sensation d'avoir en quelques heures basculé dans un autre monde. Elle passa par la cuisine, vida deux verres d'eau et avala deux comprimés. Négligeant la salle de bains, elle marcha lentement jusqu'au bout du couloir, s'arrêta devant la porte du bureau de Richard.

Elle s'était débarrassée de son imperméable dans le vestibule. Elle frissonna, soudain consciente qu'elle ne portait rien sous son tailleur. Ni sous-vêtements, ni corsage. Et le tailleur semblait extrait d'un monceau de fripes au marché aux puces. Mais elle-même ne valait pas mieux, songea-t-elle, percluse de douleurs et de courbatures, sans compter quelques bleus. Elle se força à redresser les épaules pour ne pas choir dans le couloir. Elle devait

encore faire quelque chose. Gilles le lui avait demandé.

Ordonné, plutôt. Pour intervenir et lui venir en aide, il avait besoin d'en savoir davantage. En toute discrétion, bien entendu...

Elle finit par pousser la porte derrière laquelle son mari s'était réfugié dans l'après-midi, après avoir fui avec sa poupée. Il avait fallu toute la persuasion des policiers pour qu'il consente à leur ouvrir.

Elle entra et repéra aussitôt la silhouette près du lit, dans la lueur laiteuse qui filtrait dans la pièce. En plus de son bureau, Richard y avait installé un lit où Estelle n'était jamais conviée. À son chevet, Rita avait l'air de monter la garde, avec une attention sourcilleuse. Une potence métallique lui servait de support, elle y était accrochée par l'anneau de son cou. Elle se tenait ainsi bien droite, un peu raide, fort peu accueillante, jugea Estelle en la contournant.

Malgré elle, par un réflexe qu'elle était incapable de maîtriser, elle se retourna vivement deux fois, en marchant vers le bureau puis en se penchant pour allumer une lampe de travail. Pour essayer de surprendre un mouvement de tête de Rita, un coup d'œil dans sa direction.

La lumière ébloussa le sous-main, l'éblouit. Elle se traita de folle, se morigéna, puis se mit à fouiller dans les papiers de son mari, pour mettre la main sur ce que Gilles lui avait réclamé. La présence de la poupée suspendue à son crochet, derrière elle, l'oppressait cependant. Elle la sentait hostile. Quand elle eut mis la main, dans un tiroir même pas fermé à clef, sur le document qu'elle cherchait, elle se retourna encore une fois, le cœur battant. C'était plus fort qu'elle...

Dans la lumière vive de la lampe, elle lut l'en-tête de la lettre, avec le nom et l'adresse de l'expéditeur. Et puis le détail de la facture de douze mille euros... Régulé d'avance par carte American Express. Le modèle de *real doll* n°3, en silicone pigmentée, avec système audio, squelette en titane, manchons aspirants à capteurs électroniques. Elle n'alla pas plus loin, le courage lui manquait. Mais elle nota au passage que son mari avait passé sa commande de Rita, modèle unique réalisé sur mesure, la veille de Noël, soit six mois auparavant. Elle éteignit brusquement la lumière, comme une voleuse surprise en flagrant délit, et sortit de la pièce en emportant les deux feuillets, passant au large de l'occupante des lieux. Quelques heures plus tôt, elle avait rêvé de la mettre en pièces. À présent, elle la fuyait. Rita lui faisait peur. Tel était le monde où elle avait basculé : elle y avait la frousse, une poupée l'effrayait...

Dans son propre bureau, elle prit une profonde inspiration, alluma toutes les lampes et s'affaira efficacement, entre le scanner, l'ordinateur, l'équipement qui constituait son univers quotidien. En quelques minutes, elle eut envoyé par mail à Gilles une copie de la facture de Rita, avec la lettre avertissant de sa livraison. Le fabricant était américain, basé en Californie ; la société importatrice en Espagne, à Cadaqués, un petit port de la Costa Brava, proche de la frontière française et de Gérone. Estelle connaissait ce village rendu célèbre par Salvador Dali, établi à proximité à partir des années 1950.

Elle s'y était rendue plusieurs fois avec Richard, y compris récemment pour un week-end chez un ami architecte, qui organisait dans sa villa des fêtes très spéciales... Se pouvait-il qu'à cette occasion, son mari ait pris contact avec la société Dolls Import ?

Elle faillit appeler Dan, l'ami architecte, renonça en se rendant compte de l'heure, se concentra pour tenter de se rappeler les détails de ces trois jours, en novembre... Dan était franco-américain, passait la moitié de l'année entre New York et San Diego, l'autre en Europe. La cocaïne circulait par saladiers, ce n'était pas de trop pour soutenir le rythme d'une partouze phénoménale, soixante-douze heures non-stop. Mais rien ne lui revenait qui concernât des poupées.

Elle n'avait présentement plus la force de réfléchir. Le mail de Gilles en réponse au sien arriva avant qu'elle éteigne son ordinateur. Il ne la remerciait pas, se contentait de lui dire : « À bientôt. » Le message était accompagné d'une pièce jointe, qu'elle ouvrit avec un serrement d'angoisse au plexus. Une photo, rien de plus. Prise avec un téléphone portable, et de qualité médiocre. Mais pour un « document pris sur le vif », c'était très éloquent. Elle ne s'était évidemment rendu compte de rien, mais elle s'en doutait. Et puis les caméras de vidéosurveillance fourniraient éventuellement des bandes... Elle se savait livrée pieds et poings liés. À la merci de cet homme.

Elle eut quand même un choc en se découvrant culbutée sur le capot, le visage en larmes, ravagé. Et Anton, dont on ne voyait que la large carrure, la dominait, ses mains emprisonnant les siennes, les tirant vers l'arrière. Il était facile de deviner qu'il la possédait. À en juger par le rictus de la blonde, on aurait pu parier qu'elle se faisait enculer, et pas par un jouet !

C'était elle, la blonde. Elle dut s'ébrouer pour s'en souvenir. Mais en contemplant longuement la photo, elle se répétait une seule question : quand Gilles la « convoquerait-il », selon le terme qu'il avait employé, à une de ses « cérémonies secrètes » qui étaient devenues sa spécialité ? À présent qu'elle était entre ses mains, que ferait-il d'elle ?

Il l'avait prévenue avant de la quitter, dans le parking du sous-sol :

— Donnez-moi au moins ces informations, je m'occuperai du reste. Et tenez-vous prête à être convoquée. Vous serez l'invitée d'honneur de ma prochaine cérémonie secrète.

Il s'était éloigné, ravisé, revenant lui murmurer à l'oreille, tandis qu'elle se remettait péniblement debout, en se soutenant à la calandre de la voiture : - Invitée... je veux dire victime d'honneur, bien sûr. Vous serez étonnée, ma chère, je vous le promets.

« Quand ? » se demandait-elle, mais elle n'avait pas osé poser la question. Elle revint au mail et s'avisa qu'il contenait la réponse. « Bientôt », avait écrit Gilles.

Le vent était tombé, la mer s'était calmée. Pas une mer d'huile, tout de même, mais rien à voir avec les creux qui s'étaient formés dans l'après-midi, jusqu'à trois et quatre mètres, de quoi décourager les plus téméraires.

Alors que depuis la veille, le nombre des surfeurs et kitesurfeurs n'avait fait que croître, au point de faire ressembler cette plage à une aire d'autoroute un jour de grand départ, les vagues traîtresses qui s'étaient mises à déferler après le déjeuner, avec un vent qui tournait au sud-est, avaient vite clairsemé les rangs. Ce n'était pas un coin pour débutants, ni un endroit rêvé pour les imprudences. Trop de rochers disséminés et des courants imprévisibles. Les débutants se faisaient vite des frayeurs, les imprudents étaient punis. Chaque saison comptait son lot de blessés, voire de disparus. Le Bar del Sol, à l'extrémité de la crique, exposait, au milieu des photos d'habituels triomphants, le bilan des pertes, sous formes de faire-part encadrés de noir découpés dans les journaux. Il y en avait moins que d'autographes des vedettes du lieu, mais un certain nombre concernaient les mêmes. Un jour beaux et conquérants, exhibant leur planche favorite d'un côté, leur fiancée du moment de l'autre ; et puis décédés accidentellement le lendemain, enlevés à l'affection de tous, pleurés, regrettés à jamais...

Steve n'avait pas sa photo derrière le bar. Quand il était rentré à la tombée de la nuit, ce soir, Juan, le patron, avait fait son habituelle mimique grondeuse.

— Tu as encore failli te tuer ! C'était hyper dangereux, tout à l'heure.

Steve avait haussé les épaules, salué à la ronde, sans paraître voir personne en particulier, puis pris place à sa table préférée, au bout de la terrasse. Les surfeurs qui l'avaient vu à l'œuvre au plus fort des rouleaux l'observaient avec parfois de l'admiration, mais rarement de la sympathie. Il était doué, audacieux, d'une désinvolture frisant l'inconscience, mais certainement pas sympathique. Même Juan, un des rares à pouvoir se vanter d'avoir eu avec lui quelques conversations, en convenait :

— Steve ? Il en a rien à foutre de rien, à part chevaucher la vague ! Il vous emmerde tous autant que vous êtes !

Juan éclatait de rire. Les types faisaient la grimace. Parfois, une fille devenait curieuse. Elle posait des questions. Juan coupait court avec un clin d'œil entendu :

— Te donne pas cette peine, ma belle ! Steve a ce qu'il faut sous la main, t'as aucune chance !

La fille n'y croyait pas. Elle était jeune, bien roulée, elle adorait s'éclater, avec la vague, la musique, le shit, la queue... Et un surfeur un peu barge comme ce Stevie cracherait dessus ? Impossible...

— Ben si ! la détrompait Juan. Il adore tout ça, probablement, comme tout le monde, mais il partage pas.

— Avec moi ? Pourquoi ?

— T'es trop bavarde ! Commence par l'appeler Stevie, tu verras sa tronche !

Alentour, tout le monde s'esclaffait. La dernière candidate, une fois encaissée la petite blessure d'amour-propre, avait insisté :

— J'essaierai quand même... Paraît-il qu'il aime les filles, qu'il sait ce qui leur plaît...

L'œil allumé, la bouche humide, elle était prête à prendre les paris. Elle s'était vantée d'avoir fait jouir une demi-douzaine de garçons, deux nuits de suite ; pas à la file, en groupe, en grappe. Elle s'était plainte aussi qu'aucun ne l'ait fait monter au ciel.

— Ton Steve, je n'en ferai qu'une bouchée ! avait-elle conclu, quatre ou cinq caïpirinhas plus tard.

— Reviens dans deux ou trois semaines, l'avait prévenue Juan. Il passe en général début juin. Jamais plus tard, y a trop de touristes à son goût.

Steve avait eu vite fait de repérer la blonde, avant même que Juan ne la lui montre. Elle savait tenir sur une planche, elle avait pris la vague dans ses parages, l'approchant petit à petit, jusqu'à lui griller la politesse sur un rouleau, en démarrant sous son nez.

Au lieu de la rappeler à l'ordre, ce qu'évidemment elle escomptait, il était allé payer plus loin. Il croyait s'en être débarrassé, mais elle était réapparue, seule fille à s'aventurer aussi loin. Ventre plat, cuisses musclées, silhouette d'athlète. De beaux seins dont elle devait être fière... Il l'avait obstinément ignorée, malgré ses manœuvres pour engager la conversation. Quand le vent avait forcé, elle avait crâné, mais pas longtemps. Pris deux ou trois gamelles brutales, retournée comme une crêpe et submergée, projetée d'un côté ou de l'autre vers les rochers. Elle lui avait crié quelque chose, peut-être appelait-elle à l'aide. Il avait fait la sourde oreille, continué à surfer malgré le danger. Plus loin encore. Enfin seul. À partir de 18 heures, il ne restait que lui, à des kilomètres à la ronde, pour défier les creux et choper les rouleaux. Deux heures de corps à corps sur le fil du rasoir. C'était pour ces moments de furie que Steve venait là à cette période de l'année. La Méditerranée pouvait y être vraiment mortelle.

— Tania a failli s'exploser la tronche sur la Fourchette, avait annoncé Juan en lui apportant un caïpi, sa spécialité.

Il montrait le rocher noir dressant vers le ciel, presque au milieu de la crique, ses deux excroissances menaçantes. Comme deux dents d'une fourchette. Plus loin, là où les courants les plus dangereux commençaient, un rocher semblable, mais aux formes massives et plus hautes, était surnommé la Fourche du Diable.

— Je ne connais pas de Tania, avait répondu Steve.

— La blonde qui s'accroche à tes basques, allons, fais pas le con, tu l'as bien repérée ! Avec son maillot orange et noir, on ne voyait qu'elle, tout à l'heure... la seule à avoir tenté de te suivre au large...

Steve avait haussé les épaules. Répliqué en espagnol :

— Dis-lui d'essayer la grande fourche. Elle devrait réussir à s'éclater la gueule dessus, et ça me débarrassera !

Juan était resté interloqué, puis il avait ri aux larmes. Nul doute qu'à cette heure, plus personne sur la plage et au village ne pouvait ignorer la blague de Steve. Le « bon mot qui assassine », comme disait Juan dans son français chantant, en frisant sa moustache et en imitant Salvador Dali, le génie dont les paysages de la région avaient le bon goût d'imiter les tableaux...

Steve ne s'était pas attardé au bar et en regagnant son van, il n'avait pas croisé la blonde. Il avait passé un moment auprès de Tika. Sa compagne muette et docile avait eu sur lui, comme à l'accoutumée, un effet apaisant. Ses longs cheveux lisses, d'un noir de jais, encadraient son beau visage et Steve y enfouissait sa figure, il lui parlait à travers eux, il les écartait et les faisait retomber comme les rideaux d'une scène de théâtre.

La bouche dans l'opulente chevelure toute neuve de Tika, son sexe reposant dans sa paume ouverte, il lui décrivait le spot, les vagues énormes et les rouleaux, l'ivresse de s'enfoncer dans le cœur de la vague, de jaillir à son sommet, debout sur la planche, pour chevaucher l'écume. C'était inouï, une sensation de puissance et de liberté que même quand il lui faisait l'amour, il ne ressentait pas. Pas aussi intensément...

Tika pesait contre son épaule, alanguie et infiniment compréhensive. Il lui caressait les cheveux, puis les seins et le ventre, en couvrant ses lèvres de baisers légers. Il continuait à lui parler des risques qu'il avait pris, comment il avait défié, une fois de plus, la mort tapie au creux du rouleau, le rocher fatal, fourche ou fourchette, qui guettait son faux pas. Une fois de plus, il avait surmonté la peur, dompté la vague, et le plaisir était venu, la récompense...

Il avait longuement échauffé la poupée, d'attouchements précis et patients. Il l'avait ensuite pénétrée et possédée. La récompense là encore était au rendez-vous, Tika, quand elle était convenablement préparée, savait comme personne l'amener à la jouissance.

Quelques va-et-vient avaient suffi pour qu'il se déverse en elle, comme on se déleste d'un fardeau, déchargeant à longs jets brûlants dans le doux calice de silicone.

Il avait crié sourdement, la bouche pleine de ses cheveux vivants. La chevelure déployée avait masqué le visage de Tika, comme un tomber de rideau dissimule la scène. Steve avait remarqué que quelques points de suture avaient cédé au-dessus des tempes. Il y remédierait plus tard. Il avait dans sa trousse d'urgence le matériel nécessaire pour les petites opérations et réparations de chirurgie esthétique.

Il avait quitté Tika sur un dernier baiser tendre, pour aller marcher à l'opposé du bar, vers la côte déchiquetée. Il était parfaitement détendu et serein. Il s'était assis face à la mer assagie.

Il revint ensuite vers les lumières de la plage, obliqua vers le parking, à l'arrière du bar, où était garé le van Chevrolet. Il avait l'intention de grignoter, de boire une bière et d'écouter un peu de musique, allongé près de Tika dans l'obscurité silencieuse. La séance sur la planche l'avait mine de rien moulu et il se sentait vidé. Il allait dormir dix heures et reprendre la route, peut-être, si Juan et les autres continuaient à lui courir sur le haricot...

Il atteignait le Chevrolet quand la silhouette surgit de l'ombre, se glissa contre lui : la blonde, Tania. En tee-shirt moulant orange – sa couleur fétiche, probablement –, minijupe en jean et cothurnes lacées haut sur le mollet. Un peu ivre déjà, excitée, vulgaire. Bandante, mais pas ce soir..., conclut Steve en la contournant pour déverrouiller le van.

— Hé, Steve ? On se connaît, non, on a pris les vagues ensemble tout l'après-midi...

De près, il remarqua qu'elle en avait ici et là les stigmates : quelques bleus, une égratignure au cou...

— J'ai survécu, dit-elle en surprenant son regard sur ses bobos. Je voulais pas me fracasser la tête sur la Fourchette avant de t'avoir connu...

Elle avait évidemment eu droit au numéro de Juan. Elle se mit en travers de son chemin.

— Je sais que t'es pas causant, mais je ne suis pas là pour bavarder, reprit-elle d'une voix plus basse et rauque.

Elle n'y allait pas par quatre chemins. Elle passa une langue rose sur ses lèvres fardées de carmin brillant, bomba la poitrine, montra la portière d'un coup d'œil salace.

— Tu m'invites dans ton palace ?

— Non !

C'était le premier mot qu'il prononçait, d'un ton qui avait de quoi décourager, mais après avoir bravé des vagues énormes et failli se faire étripé par les dents de la Fourchette, Tania n'allait pas renoncer si vite. Elle tendit vivement la main, la posa la première sur la poignée du hayon.

— Pourquoi ? On passera un bon moment, on m'a dit que tu te débrouilles bien avec les filles. J'ai envie d'y goûter, moi... Ça m'a fait mouiller, de te voir toréer les vagues, tout à l'heure !

Il l'empêcha d'ouvrir, en lui agrippant fort la main, mais l'expression le fit tiquer. Elle se trompa sur son hésitation, crut le décider en ondulant contre lui, les seins en avant. Ils tenaient tout seuls, hauts et fermes, avec des bouts épais qui tentaient de percer le coton du tee-shirt. Elle les fit trembler en raidissant le buste. Nota son intérêt. Sentit qu'il avançait une jambe, un pied sur le

marchepied.

Elle tendit le bassin pour enfourcher le genou plié, sa minijupe se retroussant dans le mouvement. Elle se cala sur la cuisse de Steve, se frotta aussitôt, lèvres entrouvertes, sa bouche mimant un baiser obscène. Elle était grande, musclée, bronzée. Elle ne déparait pas dans le milieu.

— J'aime assez qu'on aille droit au but, dit-elle avec assurance. Tu veux dans le van ? Je sens que tu bandes... Un bon 69 pour commencer... je suis une vraie blonde, tu vas voir...

Mais il lui fit lâcher la portière, sans cesser de lui serrer le poignet, et secoua la tête.

— On peut aller ailleurs, où tu veux..., insista-t-elle. Le fourgon, c'est plus confortable. Tu y dors, non ?

— Mais je ne suis pas seul, il y a quelqu'un dedans...

Elle fut stupéfaite et ricana.

— Vraiment ? Je croyais... Une femme ? Forcément... Jalouse ?

Il restait silencieux, mais n'ôtait pas sa jambe. À force de frottements, Tania sentait la fente de son sexe béer et ses chairs humides se coller au jean, à travers le fin tissu de son string. Elle ondula plus vite, en se mordillant les lèvres.

— Tu pourrais la présenter, ta petite fiancée...

C'est vrai, elle doit s'emmerder, enfermée là-dedans... Tu la séquestres, ou quoi ?

En remontant d'une secousse, le genou la fit gémir, mais elle se tortilla et resta en place.

— Pourquoi tu dis ça ? demanda brutalement Steve.

Il lui tordait le poignet mais elle se dégagea.

— Si tu veux me faire mal, branle-moi d'abord, dit-elle en accrochant son regard. Mais j'ai eu ma dose dans les vagues, je préférerais de la douceur...

Elle tendit la main vers sa braguette, sentit le volume du pénis comprimé.

— Si ça te fait bander, murmura-t-elle, j'aime bien qu'on me maltraite les nibards... Tu serais capable de me faire jouir rien qu'en me triturant les bouts ? Tu crois ?

Elle se frottait plus vite sur son genou, elle massait sa queue à travers la toile. Elle écrasa ses seins gonflés contre son torse. En posture instable, Steve perdit l'équilibre sous la poussée, se rattrapa à la poignée. La portière s'ouvrit. Tania en profita pour grimper dans le van. Ou plutôt, apercevant la couchette qui occupait tout l'espace, elle se jeta dessus.

Elle découvrit la créature rencognée de l'autre côté du matelas, sous la veilleuse allumée. Le corps légèrement de guingois, cuisses ouvertes, le sexe offert, maculé de traînées blanchâtres... Les seins pointant entre les longs

cheveux noirs descendant jusqu'à la taille. La tête penchée selon un angle impossible, qui laissait voir sur le côté le Velcro de son attache. Et puis, encadrant le visage, des lambeaux de peau collés, et parfois pendants, d'où suintaient des filets humides et glaireux, rougeâtres.

Leurs deux cris se confondirent. Celui de la blonde, stupéfaite et effrayée. Celui de Steve, plein de fureur. Tania en poussa aussitôt un autre, en se sentant tirée hors du van par les chevilles, si violemment que sa poitrine et son menton raclèrent le rebord de fer, avant de rebondir sur le goudron du parking. Elle saignait, écorchée, entaillée et à demi assommée. Avant d'avoir pu esquisser un geste de défense, elle encaissa dans l'estomac un coup de pied qui la fit hoqueter, le souffle coupé. Elle se recroquevilla, reçut un autre coup dans les reins. Elle roula sur le flanc en criant de douleur.

À travers un brouillard, elle entendit claquer la portière arrière du van, aperçut la silhouette de Steve qui grimpait à l'avant. Le moteur gronda et elle inspira, en essayant de se remettre sur pied, une bouffée de gaz si écœurante qu'elle faillit s'évanouir.

Le Chevrolet démarra. Tania titubait en vomissant. Elle fixa les feux stop qui s'allumaient. Elle en était encore à essayer de comprendre ce qui lui était arrivé, à partir de l'instant où elle était montée dans le fourgon, quand celui-ci, en surrégime, fit une courte marche arrière, puis demi-tour. Et fonça sur elle.

Elle écarquilla les yeux. Les *longboards* fixées sur le toit étaient braquées sur elle comme des flèches. Juste avant le choc, elle se jeta de côté, avec l'énergie qu'elle avait mise à éviter la Fourchette du Diable, tout à l'heure, quand sa planche incontrôlable était allée se fracasser sur la roche...

CHAPITRE VII



— Il est à peine huit heures et j’entends déjà parler de vous, Corentin !

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, ayant quitté son repaire tabagique du bout du couloir, avait aventuré un pied dans le bureau des Affaires recommandées et tendait le cou pour faire d’un coup d’œil le tour de la pièce. Boris, arrivé à la première heure, y était seul.

— Bricot n’est pas là ?

— Il ne va pas tarder, patron, il est avec Rabert.

Baba grommela, sans rentrer dans le jeu qui voulait qu’on constate que Tardet n’était pas en avance... Une habitude à laquelle leur collègue se gardait de déroger, rien que pour avoir le plaisir de rétorquer : « On ne choisit pas son nom ! »

— Votre client est reparti libre à trois heures du matin, fit Baba d’un ton qui confirmait que la plaisanterie n’était pas à l’ordre du jour, et accessoirement que lui-même était sur le pont aux aurores, bien informé des derniers événements de la nuit.

— Je sais, patron, le juge considère que M. Richard Desormeaux offre des garanties suffisantes. Ça n’empêche que la plainte de Coralie Lebrun aura des suites...

Baba pénétra plus franchement dans le bureau. Et évacua la jeune plaignante d’un geste de la main.

— Ce n’est pas avec ça que Desormeaux risque grand-chose, Corentin, vous vous en doutez. En revanche, ce que vous avez trouvé chez lui...

Boris était forcé d'en convenir, quelle que soit son opinion à ce sujet, l'instruction de la plainte de la jeune femme maltraitée risquait de s'enliser. Mais il se demandait où voulait en venir Baba. Depuis le temps qu'il le connaissait, il flairait des arrière-pensées, quand il le voyait s'avancer ainsi, matois et allusif, rendant visite à ses troupes au lieu de les convoquer dans son bureau directorial.

— Vous voulez dire la drogue, patron ? Apparemment, le juge n'a pas estimé que cela justifiait de le retenir davantage...

Baba releva un sourcil.

— Son avocat a évidemment prétendu que Desormeaux ignorait la présence de la cocaïne dans le colis... Amateur de poupée sexy, mais de bonne foi. Ben voyons ! Mais, tout banquier qu'il soit, il ne va pas s'en sortir si facilement, Corentin. Il ne manquerait plus que cela ! Ce paquet avec la poupée va lui coûter cher, au contraire. On va s'y employer. S'il croit se moquer de nous, le bonhomme, il se trompe lourdement !

Les deux capitaines, Brichot et Rabert, avaient pointé le bout du nez sur le seuil de la pièce. Baba saisit aussitôt l'occasion pour les prendre à témoin, et renchérir :

— Il a cru nous rouler dans la farine, le Richard ! Mais on va lui tailler un costard ! Du sur mesure !

Boris, étonné de l'exaltation de Baba, supputa :

— J'imagine, patron, que les Stups ont...

Avec le même geste tranchant qui avait congédié Coralie du paysage, Badolini balaya les Stups.

— Les Stups rien du tout ! fit-il de sa voix éraillée de fumeur. C'est vous qui avez trouvé le pot aux roses, c'est vous qui allez battre le fer pendant qu'il est chaud...

— Vous espérez impliquer Desormeaux dans un trafic... ?

— S'il s'agit d'une filière d'approvisionnement, approuva vigoureusement Baba, il ne nous rira pas longtemps au nez.

Emporté par son enthousiasme vengeur, il ne résista pas au plaisir de s'offrir une sortie théâtrale :

— Vous serez d'accord avec moi, je pense, pour estimer que si Desormeaux a quitté libre cette nuit le palais de justice, ça ne veut pas dire qu'on va le laisser passer un week-end tranquille... Et que si on peut lui coller sur le dos une complicité de trafic de drogue, on aura fait du bon boulot ! On en reparle d'ici une demi-heure, messieurs... Le temps de bétonner notre affaire. J'espère que vous n'aviez rien prévu ce week-end, Corentin...

Badolini n'attendit pas la réponse. Il s'en alla vers son antre. Avant même qu'il en ait refermé la porte, un nuage de fumée se forma au-dessus de sa tête, comme une auréole.

— Les Indiens sont sur le sentier de la guerre, observa Brichot.

Rabert, fataliste, hocha la tête, avala la dernière bouchée d'un en-cas matinal, vida son gobelet de café et résuma l'opinion générale :

— Sacrement remonté, le boss, ce matin.

Boris allait ajouter quelque chose, quand son téléphone sonna. C'était Géraldine.

— Ma parole, tu es tombée du lit.

— C'est pour avoir une chance de te parler avant que tu ne te lances aux troussees des pervers, rétorqua la jeune femme.

Boris ne put s'empêcher de rire :

— Tout le monde veut me voir faire feu de tout bois, ce matin !

— Ah bon ? Baba t'a déjà appelé dans son bureau ?

— Mieux que ça : rendu visite...

— Waouh ! C'est signe d'orage !

— Tu ne crois pas si bien dire. Il compte que j'attire la foudre sur notre banquier amoureux de Rita Hayworth, sans hésiter à piétiner les plates-bandes des Stups...

— Sus aux suceurs de sang ! s'écria Géraldine.

Rabert avait regagné son bureau et Brichot, assis devant le sien, découvrait la feuille que Boris y avait placée bien en vue, avec le nom d'Héloïse Verzy et les références du rapport des collègues de Bordeaux. Boris avait écrit en gros avec deux points d'exclamation : « D'autres scalps sur nos plages ? » Il croisa le regard interrogateur de son équipier et hocha la tête, tout en répondant à Géraldine :

— Le nôtre est rentré dormir chez lui. Tard, mais libre... Baba voudrait lui gâcher ses prochaines nuits...

Boris s'interrompit quelques secondes. Fouilla dans des papiers.

— Moi, c'est un gendarme qui m'a réveillée, reprit Géraldine. Marcel... Liselotte prétend que je lui ai cogné dans l'œil !

— Ces Scandinaves sont excessifs, remarqua Boris en trouvant ce qu'il cherchait.

— Et ces gendarmes laborieux ! La fille étranglée n'a déjà presque plus de secrets pour eux...

— Sauf le nom de son assassin, j'imagine.

— Bien vu, grand chef. Elle s'appelait Manon. Manon Dupuis.

— Jeune, sportive. Plutôt brune. Cheveux longs... Amateur de surf, planche à voile...

Géraldine en resta muette de stupéfaction.

— J'y crois pas ! s'écria-t-elle ensuite. C'est de la magie !

— Du travail, corrigea modestement Boris.

— Tu as squatté à distance le cerveau de mon adjudant-chef, Marcel !
reprit Géraldine en riant. S'il savait que tu l'as marabouté !

— On voit que tu es en vacances ! Tu seras pardonnée.

Après un silence, la jeune femme reprit, plus sérieusement :

— Il y a des précédents, c'est ça ? La fille dans les Landes ?

— Bravo ! Elle est la seule pour le moment, avant Manon...

— Tout correspond, apparemment, confirma Géraldine. Amateur de surfeurs plutôt que de surf, si j'ai bien compris la fine allusion de Marcel le gendarme.

— Mémé va peut-être nous trouver une troisième victime, mais c'est de longue haleine, ces recoupements, sauf coup de chance.

— Fais-lui la bise de ma part, à Mémé. Il va bien ?

— Si Mémé va bien ? répéta Boris pour que son équipier entende.

Celui-ci se retourna et leva le pouce.

— Aussi bien que possible, il t'embrasse.

— Bon je serai de retour lundi, en attendant...

— Au fait, l'interrompit Boris, tu es tout près de la frontière espagnole, tu pourrais être à pied d'œuvre lundi pour reprendre le collier...

— Comment ça ?

Boris lut, sur le double du bordereau de livraison de la caisse destinée à Richard Desormeaux, l'adresse de la société expéditrice :

— Dolls Import, à Cadaqués, en Espagne... C'est à une heure de Perpignan.

— Là, je ne pige plus.

— La poupée de Desormeaux, expliqua Boris, Rita... elle venait de la Costa Brava.

Géraldine resta silencieuse, puis :

— À propos de poupée, justement... J'ai retrouvé mon apprenti voyeur, José, dans une drôle de compagnie... Devine...

— Là, je ne sais pas, avoua Boris.

— Une poupée. Pas une gonflable, mais une vraie, enfin, si j'ose dire... Une *real doll* grandeur nature... Pas mal esquinée, mais pour ce qu'il en fait, ça lui convient très bien.

Après un silence pendant lequel chacun put entendre crépiter les neurones de l'autre, Boris demanda :

— Où est-ce qu'il s'est procuré ça ? Tu lui as demandé ?

— À ton avis ?

— Pardon, petit bonhomme, je suis troublé, tout à coup.

— Il l’a trouvée échouée sur une plage, pas très loin d’ici, vers le sud.

Boris réfléchit quelques secondes, puis :

— Je me demande si on ne va pas se revoir avant lundi...

Derrière le vaste bureau Empire assorti à sa corpulence, Charlie Badolini avait l’air de boire du petit-lait, en faisait signe à ses deux enquêteurs favorisés de s’asseoir dans les fauteuils réservés aux visiteurs. Du petit-lait à forte teneur en nicotine, évidemment, malgré les lois de la République, les prescriptions de la Faculté et les tentatives d’auto modération du sujet... Tous les procédés de décontamination de la vaste pièce, murs, mobilier et principal occupant inclus, étaient impuissants à venir à bout de l’imprégnation tabagique des lieux.

À huit heures et demie du matin, cependant, toutes fenêtres ouvertes sur une matinée radieuse de printemps, on pouvait encore respirer sans froncer le nez. Et discerner dans l’œil de Baba, celui que la colonne de fumée montant de sa cigarette ne contraignait pas à rester mi-clos, une lueur rusée.

— Quand les bonnes volontés se conjuguent, messieurs, les choses se font vite et bien. Vous avez gardé un bon souvenir de votre mission du côté de Perpignan l’an passé, Corentin ?

— Excellent, patron, répondit Boris avec une pensée émue pour sa collègue Valérie Camas.

— Le substitut Vincent également, opina Baba, faisant tomber un cylindre de cendre dans le cendrier judicieusement placé à la verticale de son mégot.

— Guy Vincent ? Justement, il se trouve que le lieutenant Hébert l’a rencontré...

Baba hocha derechef la tête.

— Il me l’a dit lui-même, et dans quelles circonstances. Je ne savais pas qu’elle se trouvait en vacances là-bas, ni qu’elle avait le don pour découvrir des cadavres...

— À ce propos..., glissa Brichot.

Mais Baba l’arrêta d’un geste.

— Une chose après l’autre, capitaine. L’objectif c’est Desormeaux et les poupées. Le substitut Vincent vous en dira plus, mais ils ont cette société Dolls Import dans le collimateur.

— Les Stups ? demanda Boris.

— Les douanes.

— Bien. Donc nous allons de ce pas à Perpignan, patron ?

— Vous y allez fissa, Corentin. Le lieutenant Hébert s’y trouve déjà, non ?

Ou tout comme...

— En congés, patron.

— Mais lundi matin, en service, à vos côtés... Nous sommes déjà vendredi, pas vrai. Un week-end tout seul ne vous effraie pas, tout de même ?

— Vous êtes un génie de la logistique, patron.

Ignorant l'ironie à peine voilée, Baba haussa les épaules et dit en se tournant vers Brichot :

— Il pourra se débrouiller sans vous, capitaine ? Si vous le briefez comme il faut...

— Le pire dans ces régions, fit Mémé en passant une main sur son crâne, ce sont les coups de soleil... Je sais de quoi je parle...

— Je ferai attention, promit Boris, avant de revenir au travail : À propos du meurtre de cette fille qu'a trouvée le lieutenant Hébert...

— Ce sont les gendarmes qui enquêtent, vous vous occupez de notre cher banquier, l'interrompt Baba.

— Bien sûr, patron, mais je pourrai leur fournir des éléments qui orientent vers une possible série de crimes...

— Comment ça ?

— Il y a un précédent très similaire, vieux de deux ans.

Baba écouta le résumé des faits découverts par Boris et hocha la tête.

— Des surfeurs, des filles scalpées ! Vous allez les intéresser.

Après quoi, il ajouta comme pour lui-même :

— Parce que c'est fichrement intéressant !

Badolini fit alors une chose très inattendue, et pour tout dire guère concevable : il rangea dans son paquet la cigarette qu'il venait d'en extraire, au lieu de l'allumer au mégot de la précédente.

— Vous pouvez me fournir une copie de ce que vous avez trouvé à propos de cette histoire ?

Boris et Mémé se regardèrent. Boris répondit :

— Bien sûr, patron, j'ai justement confié à Aimé les références, pour qu'il fouille un peu...

— Et je compte vérifier s'il s'est produit d'autres affaires semblables, ajouta Mémé.

Le mégot s'était éteint dans le cendrier, aucune colonne de fumée ne forçait Charlie Badolini à garder aussi longtemps les yeux mi-clos. Un instant, on aurait pu le croire endormi, figé sur place tel un dinosaure surpris par un brutal changement d'ère... sinon d'air ! Puis il s'ébroua, contractant les épaules et gonflant le torse pour dire d'une voix basse qui vibrait :

— Fouillez, capitaine, fouillez ! Et tenez-moi au courant...

Il se leva pesamment et marmonna en leur tournant le dos pour marcher jusqu'à la haute fenêtre :

— Je compte sur vous, messieurs...

En quittant le bureau, ils entendirent se refermer la fenêtre, puis claquer la mollette d'un briquet...

— Qu'est-ce que tu en penses ? questionna Boris un peu plus tard, après avoir réglé les détails de son départ et rappelé Géraldine.

La jeune femme n'en avait pas démordu : elle comptait reprendre du service sur-le-champ. Et avec quel enthousiasme !

— Elle aime son métier et travailler avec toi, c'est sûr, répondit Mémé. C'est un arrangement parfait...

L'acrimonie des premiers temps entre l'équipier de longue date et la jeune nouvelle venue était désormais oubliée. Il n'y avait aucune réserve dans la réponse de Brichot. Mais Boris secoua la tête.

— Je ne parlais pas de ça, Mémé ! L'arrangement est sans doute parfait, mais j'ai l'impression qu'une fois de plus, Baba ne nous a pas tout dit...

Il lut dans l'œil de son équipier que la même idée avait fait plus que l'effleurer.

— Tu penses à quoi, en l'occurrence ?

Brichot tirait sa moustache, signe d'intense réflexion, mais ne semblait pas prêt à prendre les devants.

— Je me demande la raison de son acharnement soudain contre Desormeaux, répondit Boris. Et toi, tu penses quoi ?

Brichot hésita.

— Ne me dis pas que tu n'as pas une petite idée sur la question. Et je parie qu'elle est pertinente !

Mémé rougit légèrement, et finit par répondre :

— Hier, Desormeaux avait le bras long et il fallait faire très attention où on mettait les pieds. Ce matin, il faut lui faire la peau... J'exagère, évidemment, mais en gros...

— En gros, c'est exactement ça. Tout banquier qu'il soit, cette histoire de poupée convoyée avec de la cocaïne le rend vulnérable, et on a fait savoir à Baba, très officieusement cela va de soi, qu'il serait bon d'en profiter pour l'enfoncer...

Mémé approuva.

— Ce que notre bien-aimé chef assume à sa manière, poursuivit Boris ; il en fait des tonnes pour bien montrer qu'il n'est pas dupe, et compte sur nous pour débrouiller l'affaire...

Ils y réfléchirent en silence quelques instants, puis Brichot remarqua :

— Si « on » a Desormeaux dans le collimateur, et la capacité de faire pression sur Baba pour lui causer des ennuis, c'est qu'il a des ennemis haut placés... D'habitude ce sont plutôt des amis qui interviennent pour étouffer une affaire...

— Amis ou ennemis, ce peuvent être les mêmes, qui ont viré de bord. En tout cas, du lourd. Il n'est pourtant que directeur de banque...

— Mais madame est propriétaire de banque, elle...

— C'est vrai, Mémé, tu as raison ! C'est peut-être elle qu'on vise, à travers lui. Rabert t'a parlé de la garde à vue de Desormeaux ?

Mémé lui résuma ce que leur collègue lui avait raconté : le juge avait fait la leçon au banquier à propos de Coralie, l'employée de maison maltraitée ; il avait pudiquement ignoré la poupée, pour privilégier l'histoire de drogue. À quoi Desormeaux et surtout son avocat avaient habilement opposé la bonne foi surprise.

— Il a assuré qu'il n'était pas consommateur, qu'il n'était au courant de rien, même pas que son fils en revendait, etc., expliqua Mémé. Rabert s'en étranglait, mais Desormeaux s'est fait passer pour l'innocent agneau qui tombe des nues et le juge a été impressionné. À mon avis, il va y regarder à deux fois avant de le mettre en examen. S'il ose...

— Il osera, pronostiqua Boris. Surtout s'il apprend que le vent a tourné et qu'on en a dit deux mots à Baba.

Comme son équipier paraissait encore sceptique, Boris insista :

— Il me l'a carrément dit, tout à l'heure : on lui a parlé de moi aux aurores. Il faut quand même le faire ! Réveiller Baba...

Au ton de sa flèche, Brichot sentait qu'il n'appréciait pas du tout l'idée de servir d'instrument à l'encontre de quelqu'un, même si Desormeaux ne lui inspirait aucune sympathie. Boris le lui confirma à sa façon, à l'instant de filer prendre l'avion de la mi-journée pour Perpignan :

— Je n'aime pas trop la façon dont ça se présente. Pour éviter les mauvaises surprises, on a intérêt, nous, à comprendre où on met les pieds.

— Histoire de ne pas bosser idiot, acquiesça Mémé.

— Exactement. Si tu peux creuser en direction du couple Desormeaux...

Brichot tendit le nez en fronçant comiquement les narines.

— Je me vois assez taupe, ces temps-ci, ça tombe bien ; je vais creuser tous azimuts.

Durant le vol, Boris eut tout le temps de se demander qui en voulait à Richard Desormeaux, et comptait sur lui pour le faire chuter. Mais quand il descendit de l'avion en début d'après-midi, il n'avait pas la moindre idée de la réponse.

En sandales, jupe imprimée et débardeur, besace à l'épaule et lunettes de soleil sur le front, Géraldine avait l'air d'une vacancière bien plus que d'une fonctionnaire de police, dans le hall d'arrivée de l'aérogare. Ravissante vacancière..., estima Boris en enveloppant la silhouette de la jeune femme d'un coup d'œil expert. Et enjouée, avec ça.

— Tu as l'air en pleine forme, remarqua-t-il quand elle lui eut fait la bise.

— Et comment ! C'est tout de même incroyable de se retrouver ici !

— Le hasard est un grand maître !

— Oh... je tâcherai de m'en souvenir.

— En attendant, tu es en congés, et moi en mission.

— Je sais bien...

— Même au premier coup d'œil, dit-il en riant, c'est visible.

Tout en déverrouillant la petite C2 de location, elle répliqua :

— Tu n'as pas emporté de quoi te changer ? C'est l'été, ici.

— Mémé m'a fait la leçon, instruit de son expérience de l'an dernier : je n'ai pas oublié de prendre un bob... Il avait frôlé l'insolation !

Elle s'installa au volant et démarra. Surprit le regard de Boris sur ses jambes nues et bronzées qui jouaient sur les pédales.

— Je plaisantais..., dit-il.

— Pas moi ! Il vaudrait mieux que tu aies l'air plus décontracté.

Il prit le parti d'en rire et demanda :

— Où m'emmènes-tu ?

— Voir Guy Vincent.

— Le substitut du procureur ?

Elle hocha la tête, se glissa adroitement dans la circulation sur la voie express en direction de centre-ville.

— C'est un rendez-vous officieux... Il faut ménager les susceptibilités locales.

Boris tiqua :

— Tu veux dire le substitut du proc' veut me voir à titre privé ? À propos de quoi au juste ?

— Dolls Import, mais pas seulement, répondit Géraldine, énigmatique.

— Je ne le rencontre pas dans son bureau ?

— Il a sa table dans un resto proche du palais...

— De mieux en mieux, soupira Boris.

— Il t'expliquera. Ça m'a paru tout à fait convenable.

— Convenable ? Qu'est-ce qui est convenable ?

— Le resto en question ! On y a bu un verre ensemble à l'heure de l'apéro.

Elle lui adressa un sourire éblouissant.

— Je te sens un peu à cran, grand chef. C'est le stress parisien, j'imagine...

Il faillit répliquer vertement, mais haussa les épaules, admit finalement :

— Oui, peut-être bien.

Évitant de lorgner sur les cuisses à demi découvertes de la jeune femme, il songea à Badolini, à la conversation avec Mémé. Géraldine elle aussi s'y mettait ? Il songea tout à coup à autre chose :

— Et Liselotte ? Qu'est-ce que tu en as fait ?

— Elle est allée faire un tour en Espagne. On la rejoindra ce soir...

Boris hocha la tête, regarda distraitemment défiler le paysage et rectifia :

— Elle nous rejoindra, tu veux dire...

— Non, non, c'est nous qui allons la retrouver.

Il la dévisagea, surpris, demanda sans dissimuler sa contrariété :

— Mais où ça ?

— Cadaqués. C'est magnifique, paraît-il. Elle est partie là-bas en éclaireur, en quelque sorte...

— Mais bon sang, qu'est-ce que... ? Tu trouves ça convenable ?

Le brusque accès de colère de Boris se heurta au sourire ingénu de Géraldine. Elle était décidément resplendissante.

— Convenable, jusqu'à un certain point, répondit-elle. Il paraît que les fêtes là-bas dégénèrent facilement. Sexe, drogue et *tutti quanti*... On verra bien...

— Une fête, à Cadaqués ?

— Ça commence aujourd'hui et ça dure tout le week-end, acquiesça Géraldine. Une fête très privée, mais avec un bob sur la tête, tu devrais parvenir à entrer...

CHAPITRE VIII



Estelle Desormeaux traversa le bar sans ôter ses lunettes noires, malgré la pénombre. À cette heure de début d'après-midi, l'endroit était désert, sauf un ou deux box où des couples très probablement illégitimes avaient d'autres préoccupations que de se demander qui était cette grande blonde hautaine se dirigeant en habituée vers le fond de la salle. Autant que son incognito, Estelle préservait son visage. Les traits tirés, le teint pâle, des cernes bistre sous les yeux et des plis au coin de la bouche : le chauffeur de taxi qui l'avait déposée à l'Alma avait pris en la dévisageant un petit air entendu, et ricané en la voyant remettre ses lunettes avant de s'éloigner. Elle aurait pu lui dire, pour son édification, qu'en plus d'une mine affreuse, elle avait le corps endolori, la chatte irritée, le cul enflammé... Tout ça par la faute d'un chauffeur dans son genre ! « Hé oui, mon bon monsieur, je ne me suis pas ménagée, je suis tombée sur un satyre... »

Avec Marpin, c'était différent.

Elle se glissa en face de lui sur la banquette de cuir, ôta ses lunettes et affronta son regard avec vaillance. Il émit un léger sifflement. Il était chauve, maigre, âgé, et ils se connaissaient depuis plusieurs années.

— Ça n'a pas l'air d'aller fort.

Deux verres étaient posés sur la table. Elle en prit un et but une gorgée. Cognac, comme d'habitude. L'alcool la réchauffa. Dissipa l'amertume dans sa bouche.

— Qu'est-ce que vous vouliez me dire ?

Il porta un toast muet, tardant à répondre. Elle s'impatienta :

— Je n'ai guère de temps et je ne suis pas d'humeur, Etienne...

— Je m'en doute. Avec ce qui vous tombe dessus.

Il l'avait appelée un peu plus tôt chez elle, la tirant du lit à une heure où d'habitude, le vendredi matin, elle était au siège de la banque. Où on lui avait

auparavant répondu qu'elle était souffrante...

Elle l'était. Elle ne voulait pas lui parler. Avant qu'elle raccroche, il avait prétendu avoir des infos qui l'intéresseraient. Elle avait demandé quel genre, et il s'était fait un plaisir de lui répondre que pour le savoir, il fallait venir prendre un verre avec lui à l'endroit qu'elle connaissait. Elle avait juste eu le temps de constater, en quittant l'appartement de Wagram, que ni Richard ni leur fils n'étaient là.

— Qu'est-ce qui me tombe dessus ? lança-t-elle. La police, vous voulez dire ?

Il la fixa sans comprendre.

— Pourquoi la police ?

Elle se mordit la lèvre, en se traitant d'idiote. S'il ignorait ses démêlés avec la police, à quoi faisait-il allusion ?

— Bon Dieu, vous n'êtes pas au courant ? s'exclama Marpin.

Il en fallait beaucoup pour surprendre le vieux journaliste blanchi sous le harnais, doublé d'un libertin endurci. En d'autres circonstances, elle aurait savouré de le voir aussi stupéfait.

— Écoutez, Étienne, je suis effectivement souffrante, alors ayez pitié de moi, que je retourne sous ma couette...

Elle parvint à lui adresser un sourire complice. Vit qu'il fixait ses lèvres et se troublait.

— C'est Richard, votre mari...

Pour ne pas risquer de se trahir davantage, elle ne réagit pas. Gardait la pose : bien droite contre le dossier, dans son ciré noir brillant sanglé à la taille. La bouche rouge, bien qu'elle ne fût pas maquillée. Les yeux bleus un peu fiévreux. C'était une image d'elle qui plaisait à Marpin, assurément. Estelle se rassura. Encouragea le journaliste d'un hochement de tête.

— C'est un vieux pote des *Échos* qui m'a prévenu à l'heure du déjeuner, expliqua Marpin. Richard a joint leur rédac' chef pour solliciter une interview...

Estelle Desormeaux fronça les sourcils et serra plus fort son verre ballon.

— Richard et Servandon ? Une interview ?

— Elle paraîtra lundi, acquiesça Marpin.

Il avait été pris de court, mais elle devinait qu'il réfléchissait à toute vitesse. Sans cesser de fixer sa bouche.

— Qu'est-ce qu'il lui a dit ? interrogea Estelle, la voix sifflante entre ses dents serrées.

— Qu'il démissionnait au premier juillet... Et puis les pertes du semestre.

— Il a donné un chiffre ?

— Un et demi...

Estelle Desormeaux ferma un instant les yeux, pour encaisser le choc.

— Un milliard et demi, ça paraît énorme quand même, dit Marpin en buvant une gorgée de cognac. Je n’imaginais pas que c’était si grave.

— Ça l’est, admit Estelle dans un souffle.

Il allait poser une question, mais elle le devança :

— Je ne donne pas d’interview, moi ! Richard a perdu la tête ! Il joindra Servandon avant demain, se rétractera, et...

Sous l’œil acéré du vieux roublard, elle s’interrompit, consciente de s’enfermer. Elle reprit avec l’impression d’avoir la poitrine prise dans un étau :

— Vous ne m’avez pas appelée pour ça.

Il le reconnut d’un mouvement de tête.

— Je ne pensais pas vous livrer un scoop !

— Qu’est-ce que vous vouliez m’apprendre encore ? questionna-t-elle, sans parvenir à contrôler ses intonations.

Le barman se retourna dans leur direction. Marpin se pencha au-dessus de la table.

— Une source fiable m’a susurré que vous alliez avoir droit à un contrôle.

— Le fisc ?

Estelle s’était raidie. Marpin avança sa bouche vers la sienne et murmura :

— Ce serait presque une bonne nouvelle, vu le contexte.

— Contrôle bancaire, vous voulez dire ?

— La Commission bancaire, confirma le journaliste.

Estelle Desormeaux resta sans voix. Le regard dans le vide, elle but le reste de cognac ; l’alcool lui brûla le palais, ses pommettes rougirent.

— Face à des pertes pareilles, vous risquez de manquer de fonds propres, continuait Marpin, imperturbable.

Estelle se leva brusquement, renversant son verre vide qu’il rattrapa au vol. Elle bredouilla en mettant le cap vers les toilettes :

— Excusez-moi... je ne me sens pas bien...

Marpin laissa s’écouler deux minutes, durant lesquelles il récapitula avec délectation ce qu’il avait appris en quelques heures. Ce n’était pas rien ! S’il manœuvrait habilement, ce pouvait être grandiose...

Il quitta à son tour le box, poussa la porte, entra sans hésiter dans les toilettes pour femmes. Toujours sanglée dans son ciré, Estelle Desormeaux faisait face à son reflet dans la glace qui surmontait un lavabo. Un constat qui la faisait grimacer... Elle s’était aspergé la figure, respirait à petits coups et vacillait un peu sur ses hauts talons. Il vint en deux enjambées derrière elle, se plaqua contre son dos et demanda :

— Quelqu’un vous en veut, Estelle ?

Elle se crispa et voulut se dégager, mais il se plaqua plus étroitement contre elle, les deux bras de part et d'autre de sa taille, les mains agrippant le rebord du lavabo. Se frottant contre ses reins.

— Un ponton de Bercy qui bande pour vous et que vous auriez mal accueilli ? suggéra Marpin en ricanant.

Il croisa son regard dans le miroir. Le bleu de glacier avait foncé, des larmes coulaient sur les joues blêmes. Dans le visage défait, la bouche entrouverte luisait, lèvres ourlées, d'un dessin délicat, tremblant légèrement. Marpin faufila une main dans l'entrebâillement du ciré, froissa un tissu léger qui enveloppait la poitrine nue. Il emprisonna un sein et le palpa sans douceur.

— Votre bouche me suffira, dit-il près de l'oreille de la blonde. Je ne veux pas profiter de votre faiblesse... Considérez que c'est un acompte, pour un tuyau qui vaut beaucoup plus cher...

Il pesa sur les épaules d'Estelle, tout en la faisant pivoter sur place. Elle dut pour assurer son équilibre se cramponner à lui. Déjà, il se déboutonnait et extirpait fébrilement son sexe fin et long, pâle mais surmonté d'un gland violacé étonnamment épais. Estelle le connaissait, y compris intimement.

Marpin l'avait possédée quelquefois, dans des soirées qui se terminaient en partouze. Toujours en public, parmi d'autres. Le sucer ainsi, en tête à tête si l'on peut dire, c'était une première.

Depuis le temps qu'il fantasmaît sur sa bouche, il s'y enfonça d'un trait, le membre raide et sa curieuse tête disproportionnée gorgée de sang cognant au fond du gosier, provoquant un haut-le-cœur de la blonde. Celle-ci voulut saisir l'engin impétueux, le réfréner et s'habituer à lui, mais Marpin lui écarta les mains pour immobiliser sa tête entre les siennes et coulisser à sa guise entre ses lèvres. Lui tirant d'autres larmes.

La jeune femme qui entra précipitamment dans les toilettes quelques secondes plus tard tomba en arrêt en découvrant ce spectacle. Une blonde en ciré accroupie, coincée contre le lavabo, les bras écartés ; un vieux type qui la tenait par les cheveux et le crâne, pour s'enfoncer vivement dans sa bouche, en ahanant... L'envie pressante qui la tenaillait faillit la déborder, elle se jeta dans la première cabine, et sans même refermer la porte, se soulagea bruyamment. En tendant le cou, elle aperçut l'homme chauve, de dos, qui se crispait, et en grondant se déversait lui aussi, dans la bouche de la femme. Laquelle, tout en s'étranglant, s'efforçait de contenir le flot épais.

Estelle croisa le regard rivé sur elle de la spectatrice et avala le sperme avec un long tressaillement, ses yeux bleus noyés de larmes. Un spasme délicieux tordit le ventre de la voyeuse, elle enjamba son slip en se relevant, le fit disparaître et rabattit sa robe sur son sexe nu, avant d'aller rejoindre son amant.

— Laissez-moi ici, j'ai besoin de marcher un peu, dit Estelle Desormeaux alors que Marpin tournait le coin du boulevard où elle habitait.

Le journaliste lui jeta un coup d'œil, en piquant vers le trottoir.

— Ça va aller, Estelle ?

— Avec des amis comme vous, comment en douter ? répliqua-t-elle sèchement.

Elle ouvrit la portière. Il la retint par la manche de son ciré.

— Vous ne voulez pas me dire...

— Quoi encore ?

— Vous pensiez que j'allais vous parler de vos ennuis avec la police... De quoi s'agit-il ?

— Vous le saurez bien assez tôt.

— Je pourrais vous aider...

— Vous ?

Elle eut une moue et secoua la tête.

— Vous connaissez les potins de la Bourse et les derniers ragots de la finance, ce n'est pas avec ça que je m'en sortirai !

— Qui vous en veut ?

Elle dégagea son bras, sortit de la voiture et au moment de claquer la portière, répondit :

— Un ami dans votre genre, mais avec un pouvoir de nuisance bien supérieur au vôtre...

Elle s'éloigna sans se retourner en entendit la voiture faire demi-tour dans un crissement de pneus. « Tous des salauds ! » répétait une petite voix au fond de sa tête, redoublée par une autre ajoutant plus bas : « Je fais partie de la famille. Je suis comme eux. » La première reprenait alors : « Tu ne l'as pas volé ! » Elle avait trébuché, on l'avait charitablement jetée à terre d'un croc-en-jambe vicieux, et à présent c'était la curée... Cet imbécile de Richard avait donné le signal...

Elle dépassa son immeuble, rappela sur son portable le numéro appelé la veille, quand en plein désarroi elle cherchait de l'aide, et ne voyait qu'une personne assez influente pour la lui fournir. Le répondeur s'enclencha, mais elle raccrocha sans laisser de message. À quoi bon ? Elle s'était livrée à Gilles, et non content de profiter de l'aubaine, il manœuvrait pour l'abattre. Qui d'autre pouvait l'avoir ainsi dans le collimateur ?

La question suivante l'arrêta sur le trottoir. Si c'était elle la cible, dont le contrôle de la Commission bancaire sur la banque qui portait son nom annonçait la déroute comme un énième épisode de la crise financière, quel jeu trouble avait joué son mari ? Annoncer sa démission à un journaliste sans en avoir parlé à quiconque, passe encore. Compte tenu de la publicité que

risquaient de leur faire leurs démêlés avec la police, mieux valait sans doute prendre les devants. Mais vendre la mèche sur les pertes de leur établissement avec près d'un mois d'avance...

Elle chercha dans la mémoire de son portable le numéro de Servandon, se ravisa et décida de l'appeler de chez elle. Une colère froide l'animait tandis qu'elle rentrait dans l'appartement. Elle repéra immédiatement la veste et l'attaché-case de son mari, dans l'entrée. Aucun indice en revanche de la présence de Michael.

Estelle allait appeler quand elle entendit, provenant du bout du couloir, une plainte assourdie. Elle ôta ses chaussures et traversa silencieusement l'appartement. S'arrêta devant la porte entrebâillée du bureau de Richard.

Elle le vit, de dos, allongé sur le lit. Rita sous lui. Il l'enlaçait. Bougeait doucement sur elle. Laisseait échapper dans son cou ceint d'un collier une plainte, entre volupté et tristesse, entrecoupée de mots tendres. De la poupée, Estelle apercevait une jambe pendant hors du lit, faisant avec le reste du corps un angle impossible ; et puis les bras, enserrant plus ou moins le dos de l'homme, de l'amant...

Le sang se retira du visage d'Estelle Desormeaux. Elle poussa la porte d'un coup de pied et s'approcha, Richard tourna la tête dans sa direction. La plainte se changea en gémissement et elle comprit que c'était la créature qui l'émettait. Rita manifestait son plaisir et Richard en se frottant sur elle égrenait des mots doux.

La scène sous ses yeux avait pour Estelle l'apparence d'un cauchemar, et l'expression éperdue d'amour de son mari lui fit l'effet d'un coup de poignard. Elle n'entendit pas son cri, ignora son geste pour la mettre dehors. Elle ne vit que son pénis raide pointant hors de sa braguette ouverte. Et le sexe délicatement ourlé de la poupée, sous une toison soyeuse d'une belle couleur fauve. La fente rose, écarquillée sur l'orifice ouvert, accueillant.

Délaissée, Rita se tut. Furieux, Richard Desormeaux repoussa brutalement sa femme vers le couloir, en crachant une insulte. Estelle le gifla. Comme elle avait giflé Rita la veille, devant les policiers. Une de ses bagues fendit la lèvre de son mari. Il resta cloué sur place de surprise. Leva sur Estelle un poing menaçant, puis battit en retraite quand elle marcha sur lui.

— Pauvre type impuissant ! hurla-t-elle en le frappant des deux poings en pleine poitrine.

Le membre dressé tendait à lui donner tort. Elle le fixait, elle écarquillait même les yeux dessus en répétant ses injures. Puis elle voulut s'en prendre à la poupée, et Richard s'interposa.

— Je t'interdis ! éructa-t-il.

Elle essaya de l'écarter.

— Cette salope !

— Ne la touche pas ! Tu n'as pas le droit !

Au lieu de s'en prendre à son mari et de le questionner à propos de l'interview donnée à Servandon, Estelle, obnubilée par Rita, tentait de se jeter sur elle. Richard la repoussa à nouveau, et cette fois lui décocha un coup de poing. Le souffle coupé, elle perdit l'équilibre, se rattrapa au bureau ministre. Quand elle se jeta un instant plus tard sur son mari, avec un cri sauvage, pour le frapper à la tête, elle tenait dans sa main un objet, lourd et contondant.

Elle l'abattit plusieurs fois. En se penchant lorsque Richard eut glissé à terre et perdu connaissance. Puis elle se détourna de lui et contempla Rita, alanguie telle une putain, troussée jusqu'à la taille. Elle se rua sur elle en vociférant. La frappa comme une forcenée. Elle lui fracassa le visage, lui enfonça la poitrine, se mit en tête de la démembrer. Elle n'y parvint qu'en partie. Alors, elle s'acharna sur son sexe, le déchira et le réduisit en lambeaux.

Quand Estelle Desormeaux, hors d'haleine et épuisée, s'affala au pied du lit dévasté, l'objet lourd qui échappa à sa main et roula sur le tapis était couvert de sang, de filaments roses, de poils fauves. Elle eut du mal à l'identifier, puis reconnut le gros galet poli, à la forme sphérique quasi parfaite, qui servait à son mari de presse-papiers.

Richard Desormeaux n'en aurait plus l'usage. Il fixait le plafond d'un regard vide et du sang lui coulait des narines. Son pénis ramolli pendouillait lamentablement hors de son pantalon. Estelle lança à travers la pièce un bras en silicone arraché à Rita et tituba jusqu'au guéridon supportant le téléphone.

Elle appela le 17. Elle eut en ligne une femme à la voix rogomme.

Elle se nomma, indiqua son adresse et ajouta sans reprendre haleine :

— Je viens de tuer mon mari et sa maîtresse...

Aimé Brichot était seul dans le bureau et il avait plusieurs fois tourné machinalement la tête en direction du fauteuil de Boris pour lui faire part de ses trouvailles, et retenu les exclamations qui lui venaient spontanément aux lèvres, à mesure que sur son écran d'ordinateur s'affichaient les détails, les dates... Dommage que sa flèche ne soit pas là...

C'était comme un fil qu'il avait saisi par hasard, en entrant quelques mots-clefs dans la base de données de la police judiciaire, et une pelote se dévidait, bien emberlificotée au départ, mais que quelques bifurcations judicieuses, après plusieurs impasses, finissaient par rendre claire, ordonnée.

Quand il en eut terminé, il avait devant lui, fraîchement sortis de l'imprimante, plusieurs feuillets, dont deux en espagnol. S'il avait été là, Boris aurait non seulement pu participer à sa recherche, et l'orienter par d'opportunes suggestions, mais facilité en outre la traduction du rapport de la police de Cadix, fort logiquement écrit en espagnol. Frétilant comme un

chien de chasse, Brichot n'entendait pas se laisser arrêter par un obstacle linguistique. En trois coups de téléphone et un long rallye dans le dédale des couloirs du 36, il trouva, en la personne du lieutenant Delgado, présentement affecté à la Criminelle, la compétence adéquate. Au surplus, Delgado connaissait l'Andalousie, Cadix et Tarifa, la localité, à l'extrême pointe sud de l'Espagne et du continent européen, où la police de Cadix avait enquêté. Tout en traduisant le rapport sur son ordinateur, le jeune inspecteur commenta :

— C'est un paradis pour les surfeurs, là-bas...

— Tarifa ?

— Oui, il y a tout le temps du vent.

— Vraiment ?

— Je vous jure, c'est connu. C'est juste en face de Tanger, pas tellement bétonné et les plages sont immenses. Pour la glisse, c'est super !

Lui-même pratiquait la planche à voile... plutôt du côté de La Rochelle.

Parvenu au terme du rapport, qu'il tapait avec une dextérité à faire rougir de jalousie Mémé, il ajouta :

— Dites donc, capitaine, si je peux me permettre, c'est pas banal, cette histoire de scalp...

— Pas banale et pas élucidée, confirma Brichot. Mais ça avance.

— Un truc qui date de 2005 ? Il serait temps...

Brichot regagna son bureau avec la précieuse traduction, relut les feuillets et se frotta les mains. Il n'avait pas sué pour rien sur son ordinateur, et il était déjà 17 heures.

Baba avait quitté son bureau d'un pas pressé, Rabert et Tardet filochaient dans la banlieue est un présumé violeur en série.

L'étrangleur en série, amateur de scalps, fréquentait quant à lui les rivages ventés. Depuis pratiquement cinq ans. Mais le plus fascinant, pour Brichot, c'était ce détail, rapporté par les policiers de Cadix – Andalousie – : « *con una muneca desarticulada* ». Que Delgado avait traduit par : « avec une poupée démembrée »...

Brichot tirait sa moustache en essayant de reconstituer un puzzle où il manquait encore beaucoup de pièces, et c'était d'autant plus frustrant qu'il n'avait personne à qui soumettre ses questions. Il s'appêtait à appeler Boris sur son portable, pour le mettre au courant de ses découvertes, quand le téléphone de celui-ci sonna sur son bureau. Il alla décrocher.

— Les Affaires recommandées ? Commandant Corentin ?

— Capitaine Brichot, son adjoint. Le commandant est absent.

Il y eut un silence, puis :

— OPJ Keller, commissariat central du 17^e. Il y a là une cliente qui voudrait vous parler, et seulement à vous...

— Comment ça ?

— Boris Corentin ou son adjoint à moustache et lunettes... Mais Corentin en priorité, elle y tient...

— Son nom ? soupira Brichot.

— Estelle Desormeaux. Mais son nom de jeune fille, c'est...

L'OPJ avait d'instinct baissé la voix.

— Je sais qui c'est, l'interrompit Brichot. Le commandant Corentin est absent non seulement de son bureau, mais de Paris...

— Dans ce cas, capitaine, ce serait bien que vous vous déplaciez, insista Keller.

— Et pour quelle raison au juste ?

— Elle a tué son mari et sa maîtresse...

— Quoi ?

— Son mari surtout, vu que la maîtresse n'a pas beaucoup souffert ! Elle a beau s'appeler Rita...

— La poupée ?

— Si vous êtes au parfum, ça me rassure, capitaine, parce que là, j'ai l'impression qu'on déraile un peu ! Elle a pété un câble, c'est sûr, et je ne suis pas loin de faire pareil... C'est elle qui a appelé le 17. M^{me} Desormeaux, je veux dire.

— Mais le mari, Richard Desormeaux ? Vous êtes sûr... ?

— Il est vraiment mort, pas de doute. Une sale histoire, hein ?

— Qu'est-ce que vous faites de la femme ?

— Dans son état, le plus indiqué, c'est l'hosto, mais on attend un magistrat. En espérant qu'on évitera les fuites et la presse... Voyez ce que je veux dire ?

— Je vois ! J'arrive, conclut Brichot. Tenez-la à l'œil, qu'elle ne fasse pas de bêtise, surtout.

— On y veille, promit l'OPJ, d'un ton résigné. Une banquière qui se suicide, il ne manquerait plus que ça ! se dit Mémé en filant vers les Batignolles.

CHAPITRE IX



Les longues jambes bronzées, dénudées jusqu'à mi-cuisses par la robe d'été, s'animaient de mouvements captivants au gré du jeu des pieds sur les pédales. Boris y revenait d'autant plus souvent que la circulation infernale, sur la route sinueuse et montagneuse menant à Cadaqués, obligeait Géraldine à une gymnastique incessante.

Lorgner les mollets galbés, les genoux ronds et les cuisses musclées lui avait en outre permis de surmonter la contrariété causée par les initiatives de Géraldine. Comme celle-ci ne manquait pas de lui adresser, dès que leurs regards se croisaient, son plus beau sourire, il allait finir par ravalier sa mauvaise humeur. La densité et les à-coups du trafic, sur la route étroite qui gravissait la montagne pour plonger sur l'autre versant vers le petit port, étaient les alliés de la jeune femme. Elle rétrogradait à plaisir, freinait sec et accélérail en souplesse dès que l'occasion se présentait.

Cadaqués n'était qu'à une heure de Perpignan, mais à vol d'oiseau ! Il fallait compter au moins le double par la route.

Ils avaient quitté l'autoroute aux abords de Figueras, pour se diriger vers l'est, quand le portable de Géraldine avait sonné. Elle l'avait tendu à Boris.

— Le grand chef peut répondre à ma place ? C'est plus prudent...

Elle avait deviné qu'il s'agissait de Liselotte, et enregistré le soulagement de Boris quand il avait indiqué à la Scandinave :

— C'est parfait, on se retrouve sur le port et surtout tu ne te fais pas remarquer... Pas question de te rendre toute seule à la villa...

Liselotte avait promis de suivre ses recommandations. Boris avait insisté et elle s'était moquée :

— Je suis majeure et vaccinée, tout de même ! À tout à l'heure...

Elle avait raccroché.

— Il n'y a pas de quoi faire cette tête, avait estimé Géraldine après un

long silence.

— Si ! avait répliqué Boris.

— Pourquoi, à la fin ?

— Parce que je ne suis pas tranquille, qu'on improvise et que je m'en voudrais qu'il arrive quelque chose à Liselotte.

— Moi aussi, qu'est-ce que tu crois ? Elle est majeure et...

— C'est ce qu'elle vient de me dire !

— Alors admetts qu'elle est assez grande pour savoir quoi faire.

— O.K. Mais cette fête, dans la villa de cet architecte qu'on peut suspecter de trafic de drogue, voire pire, ce peut être dangereux, et ton amie n'est pas...

— Pas flic, c'est sûr !

Géraldine avait fait craquer les vitesses. Ajoutant avec un peu d'énervement :

— Elle ne fera rien avant qu'on l'ait rejointe, O.K. ? Et une fois sur place, on verra comment s'organiser. Non ?

Boris avait fini par hocher la tête. C'était plein de bon sens, mais il n'arrivait pas à se rassurer.

La faute à ce que le substitut du procureur, Guy Vincent, leur avait raconté à l'heure du café, dans la brasserie cossue où il finissait de déjeuner.

Chaleureux, ravi de revoir Boris, le magistrat lui avait fait part de ce qu'il savait de la société Dolls Import, domiciliée à Cadaqués depuis cinq ans. L'adresse correspondait à celle d'un architecte franco-américain, Daniel Lewis, connu pour sa fortune, ses frasques et ses fêtes. Elle avait attiré l'attention des douanes en deux occasions : l'interception dans le port de Rosas, en 2002, d'un chargement de contrefaçons, sur un bateau en provenance du Maroc, et l'arrestation quelques mois plus tard d'un camion au poste frontière du Perthus, entre l'Espagne et la France. Dans les deux cas, on avait trouvé, parmi d'autres marchandises, des poupées importées des Etats-Unis par la société Dolls Import. Des *real dolls* fabriquées par une entreprise californienne, Dolls for Love, basée dans le désert non loin de San Diego.

— C'est une coquille qui abrite peut-être un trafic de drogue, en plus de faire transiter des marchandises contrefaites, avait résumé le substitut Vincent, mais ni Dan Lewis, ni sa femme Marisa ou Claudio Sabadel, le frère de celle-ci, n'ont été inquiétés. Les Sabadel sont légalement les propriétaires de Dolls Import. Ils ont payé une grosse amende, et leurs ennuis se sont arrêtés là. On les a à l'œil, mais depuis deux ans, la société semblait en sommeil. C'est plutôt Dan Lewis qui s'est fait remarquer par ses excentricités...

La drogue et le sexe, en plus naturellement de l'argent, étaient l'ordinaire du milieu très jet-set qui avait discrètement jeté son dévolu sur le petit port de Cadaqués. Dan Lewis en était une figure. Des rumeurs colportées à son sujet

ajoutaient aux vices habituels des histoires sanglantes, mais rien ne les avait étayées...

— Ça reste des ragots et ni la presse trash ni la police n'ont rien trouvé...
Aucun cadavre dans les placards ou au fond de la piscine !

Le substitut Vincent avait l'air très informé des mœurs dissolues de la jet-set fréquentant la Costa Brava. Avant que Boris ait pu en supputer la raison, il avait ajouté avec un petit sourire :

— Vous pourrez vérifier par vous-même, si le cœur vous en dit...

Et Géraldine avait renchéri :

— Il y a un grand raout ce week-end à La Paloma, la villa de Lewis.

— Je vous cède volontiers mon carton d'invitation, commandant...

Il était très sérieux. Dan Lewis avait pour habitude de convier à ses fêtes tout ce que la région comptait, de part et d'autre de la frontière, de personnalités et de notables, magistrats et policiers inclus.

— Ils s'y rendent ? avait demandé Boris, méfiant.

— Lewis n'est pas un ogre ! Beaucoup s'y sont risqués.

Il était facile d'en déduire que le substitut était du nombre.

— Ce ne sont pas toujours des orgies, avait-il précisé, soucieux de se dédouaner. Disons que la vie mondaine dans le coin affiche une façade de bon aloi, et que le reste est soigneusement dissimulé. Cette fête-ci a pour prétexte une vente aux enchères au profit d'une fondation tout à fait respectable.

C'est ainsi que Boris s'était retrouvé nanti d'une invitation en bonne et due forme, et passager de la petite Citroën aux côtés de Géraldine. Pour un trajet que Liselotte avait préféré faire en bus, en prenant les devants.

— Ça lui plaisait bien, le côté couleur locale, avait assuré Géraldine. Et puis c'est une voiture trop petite pour trois...

Elle avait montré l'espace réduit à l'arrière :

— Tu n'aurais pas été à l'aise, pas vrai ?

Évidemment...

Au hasard des virages, tandis qu'ils approchaient de leur destination, des points de vue magnifiques et parfois vertigineux se révélaient sur la côte, la succession des caps et des criques, le village de pêcheurs au loin, dominé par son église blanche.

— Toujours fâché ? demanda Géraldine à la faveur d'un énième ralentissement.

Boris consentit à sourire.

— Pas fâché, non... Plutôt inquiet.

— Le fameux sixième sens du grand flic ?

Il la regarda, mais ne décela aucune moquerie dans son expression.

— Disons un mauvais pressentiment, dit-il. J'ai peur qu'on s'égaré sur des chemins de traverse, pendant que des actions criminelles se trament dans notre dos.

Géraldine resta songeuse, soupira quand le camping-car surmonté de planches de surf d'une longueur démesurée qu'elle suivait depuis des kilomètres se gara sur une aire de stationnement, leur laissant le champ libre.

— L'étrangleur des plages ?

— Il a sévi dans les Landes, il y a deux ans, et il n'aurait rien fait depuis ? J'espère que Mémé va nous mettre la main sur quelque chose.

— Guy Vincent avait l'air sceptique, sur l'hypothèse d'un tueur en série, remarqua Géraldine.

— C'est vrai, concéda Boris, et avec raison ; mais je sens quelque chose.

Le substitut avait écouté attentivement son résumé des informations concernant le meurtre non élucidé d'Héloïse Verzy en 2007. Reconnu qu'il existait avec Manon Dupuis, la victime découverte la veille, de troublantes similitudes. Mais tant qu'un troisième crime semblable n'était pas répertorié, on ne pouvait raisonner en termes de série criminelle.

— J'attends les premiers rapports d'enquête des gendarmes, avait-il expliqué. On n'en est qu'aux premières constatations, mais ce précédent est troublant, c'est certain.

Le parquet, qu'il représentait, ne manquerait pas d'ouvrir une information, et un juge d'instruction serait saisi, mais pour l'heure, le substitut était prudent.

— Attendons le résultat de l'autopsie avant d'extrapoler, avait-il insisté. Mais tenez-moi au courant de ce que vous aurez trouvé du côté de Cadaqués. Je compte sur vous...

Il semblait plus sensible aux turpitudes de la jet-set qu'au sort de la pauvre fille étranglée. Ils avaient promis, en prenant congé, de lui donner des nouvelles dès leur retour.

— Amusez-vous bien ! leur avait-il lancé avec envie.

Dans la voiture, en démarrant, Géraldine avait remarqué en riant :

— Le substitut n'est pas un enfant de chœur, il nous aurait volontiers accompagnés...

— Toi surtout... Il a une façon de te regarder...

Ils arrivaient enfin en vue de Cadaqués. Une camionnette venant en face d'eux se lança dans un dépassement hasardeux et se rabattit *in extremis*, contraignant Géraldine à freiner. Elle fit un appel de phares, klaxonna et lança à l'adresse du conducteur imprudent une bordée d'injures.

Boris la rassura d'une mimique, mais la jeune femme était plus tendue qu'elle ne voulait le paraître.

— Ça ne t'ennuie pas de rappeler Liselotte ? finit-elle par demander. Qu'on sache où la trouver...

Sur le portable de la jeune femme, Boris recomposa le numéro de la Scandinave. Il écouta puis annonça :

— Sur messagerie.

Il laissa un bref message, demandant à Liselotte de les rappeler pour qu'ils puissent se retrouver facilement.

— On arrive ! conclut-il avant de couper.

Il vit que Géraldine avait les traits crispés.

La terrasse était bondée. Liselotte y chercha vainement des yeux une table libre, s'attarda en espérant qu'un couple en train de payer ses consommations s'en irait. Il n'en fut rien. Ils se rassirent après avoir récupéré leur monnaie et se remirent à observer l'animation du port. Trouver une chaise à cette heure face aux bateaux qui se balançaient mollement le long des appontements était une gageure.

La jeune femme sentit sur elle plusieurs regards curieux et vite insistants, s'attira en quelques instants des sourires et un geste d'invite. C'était flatteur peut-être, mais elle ne cherchait pas autre chose qu'un endroit tranquille pour boire un verre, après l'épreuve du trajet en bus depuis Perpignan. Elle se remit en marche, lorgnant déjà la terrasse suivante, guettant le mouvement qui libérerait une place. Elle n'eut pas plus de succès. Il faisait chaud, la foule était dense et à certains endroits faisait du sur-place dans l'étroit passage entre le front de mer et les tables des cafés aux terrasses envahissantes.

Liselotte renonça à longer le quai et prit une rue transversale en pente. Elle vit son reflet dans une vitrine, se sourit à elle-même. Blonde, bronzée, en corsaire et chemise d'homme nouée sur le ventre, son sac en bandoulière, ses lunettes de soleil remontées sur le haut du front, elle avait l'air d'une touriste nordique en goguette. Pas étonnant que les hommes la regardent et tentent leur chance... Son apparence de fille saine et bien dans sa peau, détendue et riieuse, ne risquait pas de les décourager !

Elle n'allait pas se forcer à prendre un air revêche. Ni écrire sur son front qu'elle préférait les femmes ! Elle rit à cette idée, tourna le coin et tomba en arrêt devant la vitrine qui faisait l'angle. C'était celle d'une galerie de peinture. Une seule toile l'occupait, de grandes dimensions. Elle montrait un corps de femme nu, difforme et boursofflé, dans une position qui rappelait celle d'un fœtus, et suggérait l'emprisonnement, la clauststration. Rien de réaliste ne permettait d'identifier dans quelle boîte, cellule ou autre espace restreint le corps se trouvait engoncé, mais Liselotte fut frappée par l'impression de confinement que dégageait la toile. Les heures d'inconfort qu'elle venait de passer dans un bus ne devaient pas être étrangères à sa

réaction, mais il y avait autre chose, qu'il lui fallut plusieurs secondes pour identifier et qui la mit tout à coup mal à l'aise : la ressemblance étrange avec l'image entraperçue la veille sous les pins, dans la crevasse où José le voyeur était tombé, d'un corps sans vie, désarticulé. La jeune femme scalpée au crâne sanguinolent... recroquevillée au fond du trou. La fille du tableau lui faisait penser à elle. La fille ou plutôt la créature androïde...

Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer, s'approcha pour observer plus attentivement la toile. Le corps monstrueux, aux traits du visage à peine esquissés, sauf les yeux, écarquillés sur le vide ; les membres pas vraiment finis, le crâne allongé et glabre, sauf un triangle qui rappelait celui du bas-ventre. Béant au milieu d'un buisson de poils noirs, le sexe était énorme, disproportionné et obscène, dessiné avec un minutieux réaliste... Dans un corps que la vie avait quitté, il était vivant. Mais en même temps, il soulignait le caractère artificiel de la femme représentée.

Liselotte trouvait le résultat troublant et ressentait un vague malaise. Puis elle lut sur un carton, dans l'angle de la vitrine, le titre du tableau : *The Doll is Dead – La poupée est morte* – et les initiales de l'auteur : S.L. Sans réfléchir, elle poussa la porte vitrée sur laquelle le nom de la galerie était gravé : Galeria Sabadel. Une femme brune typée, portant quantité de bijoux et habillée d'un ensemble en cuir très élégant qui boudinait un peu ses formes généreuses, vint à sa rencontre. Elle accueillit Liselotte d'un sourire charmeur.

— Vous aimez les poupées, mademoiselle ?

Ils avaient mis un temps fou à trouver, à l'entrée du village, une place de stationnement, et suivaient à pied le flot de visiteurs débarqués d'énormes cars. Le panorama sur la crique où s'abritaient les maisons blanches et bleues était pittoresque, mais il valait sans doute mieux venir ici en hiver ! À moins d'adorer les hordes de touristes. À cette saison, la moyenne d'âge était élevée...

Une sonnerie de portable retentit alors qu'ils parvenaient en jouant des coudes aux premières terrasses. Géraldine, pensant à Liselotte, sortit aussitôt son téléphone, mais c'était celui de Boris qui faisait entendre sa mélodie. Il prit l'appel et répondit :

— Ah, Mémé, quelles nouvelles ?

Du regard, Géraldine lui montra une enseigne vers le milieu du port, un genre de sirène.

— Une seconde, Mémé, répondit Boris en s'écartant du passage.

Il acquiesça d'un signe de tête à la suggestion de Géraldine de se retrouver au café qui sauf originalité débordante devait s'appeler La Sirena, et s'éloigna de quelques pas pour parvenir à entendre son équipier. Lequel crut deviner :

— Tu es au stade ? Au concert ?

— Pas du tout, Mémé. À l'entrée du port, à Cadaqués...

— Y a du monde, hein ?

— Un peu... Une seconde, tu veux...

La ruelle qui montait sur sa droite était presque déserte.

— Ça va mieux pour se parler. Alors ?

Brichot se racla la gorge, hésita, puis :

— Il n'y a pas de vraies bonnes nouvelles ici, dit-il.

— Tu ne sais par laquelle commencer ?

— Je sors du commissariat central du XVII^e arrondissement... J'ai vu Estelle Desormeaux... Elle m'a reconnu.

— C'est bien le moins !

— Détrompe-toi, c'était quasiment inespéré.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Elle a tué son mari...

Brichot relata en quelques phrases comment Estelle avait fracassé le crâne de son époux avec un galet, mis en pièces Rita, la poupée scandaleuse, puis prévenu la police.

— Elle aurait préféré avoir affaire à toi, elle me l'a redit vingt fois, ajouta Brichot, mais c'était à peu près la seule chose cohérente, dans ses propos... Le commandant Boris, et aussi un certain Gilles, qui l'a trahie...

— Elle a perdu la boule, c'est ça ?

— Provisoirement, en tout cas, confirma Brichot. Un toubib l'a mise sous calmants, elle sera hospitalisée.

— C'est à cause de la poupée ? Une crise de jalousie ?

— Ça crève les yeux, mais il y a autre chose. Richard Desormeaux a déjeuné aujourd'hui avec un journaliste, qu'il a lui-même contacté. Sur son répondeur, il y a un message d'un nommé Servandon, qui lui confirme leur rendez-vous...

— Le patron des *Échos* ?

— Je ne savais pas, je l'ai appris tout à l'heure. Je dois le rencontrer. Je voulais d'ailleurs te demander quelle attitude adopter avec lui. Desormeaux lui a apparemment fait des révélations sur la situation financière de la banque de madame...

— Il sait ce qui est arrivé depuis ?

— Pas encore, j'espère...

Boris n'hésita guère :

— Tâche que rien ne filtre avant lundi, ce serait mieux... Fais-lui comprendre...

— D'accord. J'essaierai.

— Cette histoire va faire un raffut de tous les diables dans les milieux de la finance, réfléchit Boris à voix haute.

— J'ai laissé un message urgent à Baba.

— Tu as bien fait, Mémé... C'est dingue, tout de même... Elle avait l'air dure comme du marbre... Et le fils, au fait ?

— Injoignable, répondit Brichot. Il a pris la tangente, j'en ai peur.

Après un silence, Boris reprit :

— Pas de bonnes nouvelles, après les mauvaises ?

— Bonnes, si on veut... Il y a bien un tueur en série...

— Une troisième victime, c'est ça ?

— Exactement, soupira Mémé. Tarifa, automne 2005. C'est une station...

— À l'extrémité de l'Andalousie, en face de Tanger, le coupa Boris.

— Ça aussi, je l'ai appris tout à l'heure, avoua Brichot. Un endroit très prisé des surfeurs... La fille s'appelait Carmen. Vingt ans, une marginale qui vivait à Cadix. Etranglée et scalpée...

Boris laissa échapper un juron. Demanda :

— Violée ?

— Ce n'est pas mentionné. En revanche...

— Quoi ?

— On a retrouvé son corps dans une décharge... Pas loin des plages. Balancé parmi les ordures...

Boris sentit poindre la colère de Brichot à cette évocation. La capacité de son ami de compatir au sort des victimes n'était pas émoussée par les années. Mémé ne serait jamais blasé.

— Dans un sac-poubelle, poursuivit son équipier. Ce sont les éboueurs qui l'ont découvert, au moment de le jeter dans la benne... Mais il y avait autre chose dans le sac.

— Quoi ?

— Une poupée. « *Una muneca desarticulada* », c'est ce que dit le rapport que j'ai trouvé... je me le suis fait traduire, vu que tu n'étais pas là !

— Sans blague ? Une poupée...

Boris était pris de court.

— Les collègues espagnols ne précisaient pas quel genre de poupée, ajouta Brichot. Un truc de gosse ou de...

— Une fille de vingt ans avec une Barbie ? supputa Boris, perplexe.

— Elle vivait dans un squat d'artistes.

Faute d'autres éléments, il leur était impossible de rien affirmer. Boris

résuma leur impression commune :

— C'est bizarre, tout de même...

— Je trouve aussi.

— Je dois retrouver Géraldine et Liselotte. On se rappelle dans la soirée ?

— Quand tu veux. Elles t'ont accompagné toutes les deux ?

— Elles sont là ensemble, rectifia Boris. Je m'en vais veiller sur elles...

Brichot se dérida et lui souhaita bien du plaisir. En refermant son portable, Boris ne souriait pas vraiment. Ou plutôt, jaune...

Au moment de redescendre vers le quai, il avisa une affiche placardée sur un mur. Elle annonçait la vente aux enchères, à la villa La Paloma, d'objets d'art et de pièces insolites, tableaux et autres raretés... La date était celle du lendemain, samedi, il était précisé « sur invitation » et aucun nom n'était mentionné, hormis celui de la fondation Ludmila-Sabadel, bénéficiaire de la vente.

Boris regagna le quai et marcha jusqu'à La Sirena, un bar minuscule mais agrémenté d'une vaste terrasse. Un regard lui suffit pour se rendre compte qu'il était inutile d'escompter s'y asseoir. Géraldine se tenait debout à l'autre extrémité et elle était en train d'éconduire un dragueur, sans ménagement, à en juger par ses gestes. Elle aperçut Boris qui se faufilait jusqu'à elle.

— Pas trop tôt ! Je craignais de prendre racine, et l'autre abruti commence à me les briser sérieusement !

L'abruti en question comprenait le français et resta coi. Le temps de trouver une repartie, la carrure de Boris et son expression peu engageante le dissuadèrent d'insister.

— Un village de pêcheurs tranquille, tu parles ! fulmina la rousse.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Boris. Des admirateurs collants ?

— Pire que des ectoplasmes ! J'ai déjà failli en beigner deux !

Ils s'éloignèrent. L'exaspération de Géraldine avait manifestement une raison plus sérieuse et Boris la devina sans peine :

— Liselotte ?

— C'est bien ce qui m'embête, répondit la jeune femme. Elle n'est pas dans les parages, et son portable est toujours sur messagerie...

— On va finir par la trouver, la rassura Boris, en montrant d'autres terrasses. Sans doute par-là...

Mais parvenus au bout du quai, ils durent se rendre à l'évidence : la Scandinave n'était installée à aucune table, ne les avait interpellés d'aucune manière et ne répondait toujours pas au téléphone. Ils refirent le chemin en sens inverse, dans la cohue à peine moins dense à l'heure de l'apéritif, jusqu'à l'entrée du port ; sans plus de succès. Boris avait eu le temps de mettre sa collègue au courant des dernières nouvelles de Paris.

En commençant par les Desormeaux. Géraldine en était restée interloquée.

— Ces banquiers, tout de même... C'est la crise qui leur fait perdre les pédales, ma parole !

Il lui avait ensuite appris l'existence d'une troisième victime, prénommée Carmen, retrouvée étranglée et scalpée à Tarifa, Andalousie, en 2005.

— Une affaire non élucidée, là encore.

— Trois crimes similaires, alors ? avait dit Géraldine. Saloperie !

— On peut parier sur un meurtrier en série.

— Abonné aux années impaires ! 2005, 2007, 2009... Je croyais que d'habitude, ils accéléraient le rythme, passaient à l'acte de plus en plus souvent. Encouragés par l'impunité...

— C'est vrai, mais on ne connaît peut-être pas tous les exploits de notre étrangleur...

Ils s'écartèrent du front de mer pour explorer les ruelles qui montaient vers le haut du village et son église protectrice. Toujours pas de Liselotte en vue.

— Ce n'est pas tout, reprit Boris, non sans remarquer l'inquiétude croissante de la jeune femme. Il y avait une poupée, avec le corps de la fille...

— Bon sang ! Encore !

— C'est le premier cas où il en est question, rectifia-t-il.

— Tu oublies Van ! Vanessa, la poupée que mon ami José a sauvée des eaux... Tout près de Leucate...

Boris dut l'admettre, c'était un rapprochement tentant.

— Tout près de Leucate, ça signifie tout près d'ici, dit-il.

Ils redescendirent vers le port. Géraldine s'arrêta soudain et exprima ce que tous deux étaient bien forcés de constater :

— Liselotte a disparu, bordel !

CHAPITRE X



Au fond du couloir de la Galeria Sabadel, au-delà d'une petite pièce carrée qui servait de bureau, le local que la femme vêtue de cuir avait appelé la réserve était une grande cave à laquelle on accédait en descendant quelques marches.

La galeriste avait saisi le coude de Liselotte pour la guider dans la pénombre, puis allumé la lumière, et la jeune femme était restée bouche bée en découvrant les poupées, alignées tels des soldats en ordre de bataille, sur trois rangs. Une vingtaine de spécimens, dans la même position. Vingt beautés privées de visage.

La petite armée de créatures de silicone, suspendues par le cou à des tringles horizontales, exhibaient leurs corps parfaits, mais sans tête. Les seins en avant, et il y en avait de toutes les formes, allongés en poire, ronds comme des pommes ; de grosses doudounes maternelles et des petits cônes durs ; le téton insolent ou à peine saillant... Les cuisses ouvertes, des barres métalliques fixées aux chevilles les maintenant dans un écartement standard, les *real dolls* arboraient une aussi grande variété de toisons pubiennes, des blondes et des noires, de fins duvets et des jungles luxuriantes...

— Il y en a pour tous les goûts, commenta la femme en s'amusant de la stupéfaction de la visiteuse.

Elle s'adressait en français à la jeune femme, d'une voix chaude, en dardant sur elle un regard brillant qui manifestait sans détour son intérêt. Elle continua plus bas :

— Et les chattes... regardez... de plus près ! Pas deux pareilles !

Elle invitait Liselotte à s'approcher. Des vulves étroites et longues, charnues, larges et débordantes, mesquines ou renflées... Chacune particulière et toutes d'un naturel étonnant.

— Touchez-les, n'ayez pas peur...

Il faisait chaud dans la cave, la résine de silicone était sous les doigts d'une douceur et d'une souplesse inattendues. Liselotte retint son souffle. Les doigts de la femme guidaient les siens sur l'arrondi d'un sein.

— La tête... elles n'ont pas de tête, pourquoi ? demanda Liselotte en ayant un mouvement de recul, parce que la femme amenait ses doigts au contact d'une fente.

— Les clients choisissent la tête indépendamment du corps, et chacun veut une compagne unique...

Les cous, à l'intérieur desquels se distinguaient des câbles et des tiges, étaient munis d'une collerette en Velcro, pour fixer la tête.

— Les visages amovibles sont une vraie avancée, murmura l'Espagnole en se plaquant un peu plus contre la hanche de Liselotte. Mais c'est de la technique, l'essentiel est ailleurs, ma chère... Elles vous excitent ?

Liselotte ne pouvait nier son trouble. Elle voulut retirer sa main, mais la femme l'en empêcha.

— Mettez vos doigts, touchez-lui le clito...

C'était une *doll* élancée, avec des seins hauts et pointus, des hanches un peu étroites, une fente très marquée, qui entaillait d'un profond sillon une motte proéminente à peine ombrée d'un duvet brun. Un petit carton fixé sous l'aisselle portait un numéro.

— Quarante-trois ? s'étonna la Scandinave.

— C'est son numéro dans le catalogue. Elle s'appelle Jane, Noémie ou Pamela. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— Liselotte...

— Oh, charmant. Moi, c'est Marisa... Allez-y, enfoncez deux doigts... Doucement, en tournant... Humm, vous savez vous y prendre avec les femmes, vous ! Cette jolie salope apprécie !

La faille du sexe de la poupée se modelait sur le bout des doigts de Liselotte, qui poussa un petit cri surpris en sentant ses phalanges aspirées à l'intérieur du manchon. Aspirées et lubrifiées...

— Elle mouille, commenta Marisa d'une voix plus rauque. Tu mouilles aussi ?

En même temps qu'elle plongeait sans retenue deux doigts joints dans l'intimité étroite de la poupée, Liselotte se cambra. La femme lui avait enlacé la taille et, d'une main plaquée entre ses cuisses, la massait au plus sensible, à travers la toile de son corsaire. Elle souffla dans son cou, lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Je crois bien que oui... Très sensible, comme Pamela ? Tu es seule à Cadaqués ?

Entre les émotions dérangeantes que suscitaient ces poupées décapitées, au sexe plus vrai que nature, et l'habileté de la galeriste à la caresser, Liselotte

se sentait tendue comme un arc, le ventre noué, les chairs effectivement moites d'excitation. Elle respirait vite. La femme collée à ses reins était forte et la maintenait contre elle, tout en la forçant à fléchir les genoux. Elle répéta sa question, d'un ton autoritaire qui alerta la Scandinave et alluma un signal dans son cerveau.

— Non, pas seule ; avec des amis...

— Vraiment ?

— Ils vont s'inquiéter, je dois les appeler...

— Plus tard !

Marisa lui renversa le visage et l'embrassa sur la bouche, longuement et profondément. Sa main entre les cuisses de Liselotte était dure et précise. Elle reprit haleine pour ordonner :

— Sois gentille avec Pamela, branle-la, continue ! Et moi, je te branle... Tu aimes ça, c'est bon, non ?

Liselotte tenta de résister, les jambes molles et le ventre en feu. Ses doigts s'humidifiaient dans le vagin tiède de la *doll* ; que cette créature en résine réagisse à ses attouchements avec une telle sensualité était affolant. Géraldine n'avait-elle pas parlé de poupées qui gémissaient ? Elle ferma les yeux, pour ne pas voir cette armée de corps faits pour le plaisir, privés de tête... L'Espagnole déboutonnait son pantalon, insinuait une main à l'intérieur, s'emparait de ses seins.

— Tu es mon invitée, ce soir, décréta-t-elle, avant de reprendre sa bouche.

Dans son sac, abandonné sur un fauteuil dans la salle d'exposition, le portable de Liselotte vibra une nouvelle fois, et la messagerie s'enclencha.

Ils avaient à nouveau parcouru le front de mer d'un bout à l'autre, scruté les terrasses, posé des questions aux serveurs. L'un d'eux croyait se rappeler une grande blonde esseulée qui stationnait devant sa terrasse un bon moment plus tôt.

— Y a plus d'une heure, avait-il répondu en espagnol à la question impatiente de Boris. Plutôt deux, je venais de prendre mon service.

Quant à savoir où elle était allée...

— Roulée comme elle est, elle n'a pas dû rester seule longtemps, votre amie !

Géraldine à quelques pas était en train de refermer son portable.

— Toujours pareil ! Qu'est-ce qu'il a dit, le loufiat ?

— Rien de précis. Une blonde solitaire lui a attiré l'œil il y a environ deux heures.

— C'est tout ? Pourquoi il se marrait ?

— Pour rien, mentit Boris.

Géraldine était à cran, inutile d'en rajouter. Lui-même commençait à s'angoisser. Il devait garder la tête froide pour éviter la contagion. Géraldine n'avait pas encore envisagé de faire appel à la police locale, mais si Liselotte ne se manifestait pas rapidement, ils iraient au poste de la Guardia Civil à l'autre bout de la crique.

En attendant, ils prirent à nouveau une des ruelles escaladant la colline, et Boris reconnut l'affiche qu'il avait lue à leur arrivée, en parlant au téléphone avec Mémé.

— La villa La Paloma, dit-il, on va y faire un tour.

— Mais Liselotte ? s'écria Géraldine.

— On doit s'assurer qu'elle ne s'est pas rendue là-bas. Et ensuite, on ira signaler sa disparition à la police locale.

— Pourquoi serait-elle allée chez l'architecte ? On lui a dit de ne pas s'y rendre, justement !

Géraldine était vexée à l'idée que son amie ait pu ignorer leurs mises en garde et prendre des initiatives intempestives. On ne pouvait pourtant pas l'exclure, même si cela la mettait en fureur. Boris allait le lui rappeler le plus calmement possible, mais elle le devança, en prenant une inspiration profonde, pour contrôler sa voix.

— O.K., elle a peut-être vu cette affiche, pensé que la villa n'était pas loin et qu'elle pouvait aller jeter un œil. Majeure et vaccinée, hein ? Allons-y !

Ils avaient repéré, au cours de leurs allées et venues, les panneaux qui indiquaient la direction de la villa, sur l'autre versant de la colline, vers le nord.

— Allons chercher la voiture, décida Boris.

— Et elle, comment elle y serait allée, à la villa ? s'interrogea soudain Géraldine. À pied, tu crois ?

— On va poser la question aux taxis, à l'entrée du port !

Il fit demi-tour pour descendre la ruelle. Derrière lui, Géraldine poussa une exclamation stupéfaite.

— Viens voir !

Il remonta à grandes enjambées, tourna le premier coin de rue et vit la jeune femme en arrêt devant une vitrine. Éclairé par des spots, le tableau exposé était assez réussi pour retenir l'attention, mais Géraldine n'était pas en train de l'admirer : elle le fixait avec incrédulité. Et elle était pâle. Il la rejoignit. Elle vacilla contre lui.

— Une poupée..., fit-il en la soutenant.

Il lut d'abord le titre : *La poupée est morte...* Un hommage à Bellmer, songea-t-il. Puis il vit le nom de la galerie et sentit que Géraldine lui agrippait

le bras avec force.

— Ça ressemble tellement à la fille d’hier ! murmura-t-elle.

— Quoi ?

— Manon, le cadavre dans la crevasse ! Elle était comme ça. Recroquevillée et... quelle horreur !

Ils restèrent silencieux plusieurs secondes. La galerie Sabadel était plongée dans l’obscurité, sauf la vitrine, et fermée. Boris s’en assura en secouant la porte.

— Elle est verrouillée.

Le nez contre la vitre, il scruta l’intérieur du local, autant qu’il était possible, mais sans rien remarquer.

— Allons-y, cette fois, conclut-il en entraînant Géraldine.

Elle lui étreignit fort la main, la garda dans la sienne tandis qu’ils repartaient vers le parking. Au passage, ils interrogèrent deux taxis à la station de l’entrée du village. Boris demanda où se trouvait exactement la villa La Paloma. Cinq kilomètres sur la route du cap de Creus, lui répondit-on.

Ni l’un ni l’autre des chauffeurs n’avait chargé ni aperçu une grande blonde en corsaire et chemise d’homme, dans les dernières heures.

Ils filèrent jusqu’au parking, où Boris prit le volant. Géraldine, après une énième tentative infructueuse pour joindre Liselotte sur son portable, murmura, le regard dans le vide :

— S’il lui est arrivé quelque chose...

— Allons, petit bonhomme, pas de défaitisme, la culpa Boris.

Mais il avait beau se vouloir rassurant, Géraldine avait encore sur la rétine l’image dédoublée de Manon étranglée et de la poupée morte du tableau.

À laquelle se superposait à présent celle de Liselotte...

Au bas du promontoire rocheux du cap de Creus, les vagues claquaient, cognaient et se fracassaient avec une force qui ne faiblissait jamais, même par temps calme.

Steve avait laissé le van à l’extrémité de la route défoncée et continué à pied, sur le sentier escarpé qui menait au bout du bout du monde... Il était là exactement comme à Tarifa, la pointe ultime au sud de l’Europe : en bordure du vide. Mais ici, pas question de glisse, il fallait faire des kilomètres, repartir vers Rosas ou Llanca, pour trouver un spot.

Ici, il arrivait encore que des embarcations s’égarent et s’éventrent sur les rochers acérés, que des corps de naufragés remontent à la surface et soient jetés comme des dépouilles sur les arêtes noires frangées d’écume. Elles n’avaient pas de noms, ni Fourche ni Fourchette du Diable, mais elles

affleuraient à la surface comme les crocs d'un monstre marin. La version catalane des Dents de la Mer...

C'était sur une de ces canines géantes que Steve avait découvert, un soir de printemps semblable à celui-là, la fille empalée. Figée au milieu des vagues, bouche grande ouverte. Nue, avec sur le crâne une tresse d'algues noire qui faisait à son cou un collier mortuaire.

Il était jeune, encore adolescent. Impressionnable. Entre ses bras, Ludmila se débattait en riant, se dérobaît à ses baisers, mais lui laissait entrevoir ses petits seins nus sous son tee-shirt échancré. Peut-être qu'avant de rentrer à la villa, elle lui ferait la faveur de le soulager... À la va-vite, entre ses doigts fins... Et si elle lui donnait quelques coups de langue sur le bout du gland, il grimperait au septième ciel...

— N'y va pas, c'est trop dangereux ! lui avait-elle crié lorsqu'il avait commencé à descendre de rocher en rocher.

Des conseils de prudence qu'il n'avait pas fini d'entendre. Son père, Marisa et Claudio, Ludmila... Tous à lui crier : « Casse-cou ! » À lui casser les oreilles, oui...

Assis sur le promontoire, Steve se revoyait, bondissant vers les vagues, pour secourir la belle. Ignorant les mises en garde de sa demi-sœur. Chaque fois qu'il revenait à Cadaqués, il faisait au cap de Creus ce pèlerinage. L'amertume et le chagrin étaient à chaque fois au rendez-vous. Près de quinze ans s'étaient écoulés, sans que rien se soit adouci.

Sa peur soudaine de glisser, son audace pour parvenir à proximité de la naufragée. La fierté qui l'avait empli lorsqu'il l'avait saisie. La frayeur de voir la tête se détacher du cou, révélant les fils, les tiges, les coutures qui avaient lâché... Le rire moqueur de Ludmila, là-haut... Sa voix stridente de gamine :

— Une poupée ! Tu joues encore à la poupée, Stevie ?

Comment aurait-elle pu comprendre ? Il avait enlacé la poupée, il l'avait emportée, escaladant l'à-pic avec elle, au risque de se rompre le cou, de finir par lui ressembler...

Là-haut, à l'exact endroit où il était assis présentement, il avait installé la grande poupée contre un rocher, lui avait tant bien que mal remis la tête sur les épaules. L'avait débarrassée des algues. Et enfin, longuement admirée.

— Elle est belle, non ? Bon sang, qu'est-ce qu'elle est belle !

Il était fasciné, relevant tous les détails qui lui avaient fait croire, de loin, que c'était une vraie fille. Et tous ceux qui, de près, l'incitaient à y croire encore, à la traiter comme telle... Angie. Il l'avait baptisée ainsi dans la seconde, dans l'exaltation de la découverte, sous le choc d'une émotion inouïe... Sauvée des flots plutôt que tombée du ciel, elle serait Angie.

Il avait commencé à lui caresser les seins et le ventre, en ignorant Ludmila. Il avait commencé à être excité. Et à se persuader qu'Angie l'était

aussi...

Puis, comme la gamine se moquait encore, l'idiote, tout avait basculé... La gifle, violente comme un coup de poing, la glissade, la chute... Ludmila à la place d'Angie, gisant en travers des rochers, tout en bas. Il avait sauvé Angie et tué Ludmila...

Chaque fois qu'il revenait, la scène se déroulait avec la même précision. Une torture qu'il s'infligeait.

Un bruit lui fit tourner la tête vers le chemin. Il pensa instantanément à Tika, dans le fourgon. La jalouse... Est-ce qu'elle tapait contre les parois pour lui faire savoir qu'elle ne supportait pas qu'il revienne ici, pour ressusciter Angie ?

Angie avait fini dans une décharge de Tarifa, des années après. Elle était en morceaux, pitoyable... Tika n'avait aucune raison d'être jalouse !

Il allait le lui dire, la consoler. Ou plutôt, elle allait le consoler, du chagrin qu'il s'infligeait en revenant ici, comme on se rend, de loin en loin mais fidèlement, au cimetière...

Steve laissa tomber le mégot du joint dans l'écume qui bouillonnait à ses pieds, dix mètres plus bas, et se leva. La nuit tombait et la fraîcheur le fit frissonner. Il enfila son tee-shirt sur son torse musculeux. Passé les premiers méandres du chemin, il aperçut le van, avec les planches de surf arrimées sur le toit, et une silhouette empâtée qui tapait sur la portière arrière.

Claudio Sabadel. Le frère de Marisa. Son oncle, lui avait-on longtemps fait croire. C'était seulement le frère de la compagne de son père. Comme Ludmila n'était pas sa sœur, mais sa demi-sœur. Des mensonges à la chaîne...

Steve fit la grimace. Claudio le vit, vint à sa rencontre et l'apostropha, en espagnol :

— Qu'est-ce que tu fous ici ? Pourquoi tu es revenu ?

— Salut, tonton !

C'était le genre de provocation que Claudio ne supportait pas. Mais Steve était plus jeune, plus costaud, et il pouvait être méchant. L'âge de lui filer une bonne trempe était passé depuis longtemps. Claudio regrettait de n'en avoir pas assez profité...

— T'es pas le bienvenu, insista-t-il néanmoins.

— Une grande fête, à La Paloma et je serais indésirable ? Chez moi ?

Le Catalan serra les poings. Steve se moqua :

— Parce que c'est chez moi autant que chez toi, tout de même, non ? Voire un peu plus !

— Si tu viens foutre la merde...

— Je viens me recueillir ! le coupa Steve. Embrasser toute la famille et m'offrir un week-end de détente. C'est trop demander ?

Il le défilait du regard. Il n'avait plus aucune raison d'en avoir peur. Claudio relâcha les épaules et battit en retraite. Un seul pas, mais qui signifiait qu'il capitulait. Claudio avait grossi, il fumait trop et était encore essoufflé de la marche depuis la villa.

— Alors, tâche de faire gaffe, dit-il en haussant les épaules. Il y aura du monde.

— Je me ferai tout petit !

Steve rit de bon cœur, sans que l'autre se déride.

— Tika me fatigue, reprit-il en montrant le van d'un signe de tête. Je voudrais la remplacer.

— Déjà ? Ça fait pas deux ans...

— J'en ai assez, elle est jalouse ! Et elle perd ses cheveux.

Claudio soupira.

— On a des nouveaux modèles. Avec des capteurs électroniques super et des implants de nouvelle génération. Stan a bien bossé.

— Le cousin d'Amérique ! ricana Steve. Il n'a que ça à fiche, tout seul dans son désert ! Imaginer des gonzzesses de rêve.

— Il les fabrique, qu'est-ce que tu crois ? Il bosse, lui !

— Tandis que toi, tu te contentes de les vendre et de baiser !

— Ouais, ricana le gros homme, mais je baise des vraies nanas, pas des chattes en résine, moi...

— Tu ne sais pas ce que tu loupes, pauvre pomme !

— Si tu veux une *doll* toute neuve et dernier cri, t'as intérêt à me parler autrement, Stevie... Surtout si tu n'as pas dix mille euros ! Parce que l'époque des cadeaux est révolue, ton père te le confirmera...

Claudio savoura la crispation des mâchoires du jeune homme et la lueur de colère dans son regard. Il n'avait plus le dessus physiquement, mais il n'allait quand même pas se laisser piétiner par ce tordu !

Il fit demi-tour et reprit le chemin de la villa.

Avant qu'il l'ait atteinte, le van le dépassa à vive allure, le frôlant et le forçant à se jeter de côté. Il jura. Puis s'esclaffa en voyant le Chevrolet rebondir dans un nid-de-poule.

Quand il arriva à La Paloma, dont les différents bâtiments disséminés dans un cirque rocheux dominant la côte se fondaient si bien dans le paysage qu'on ne les repérait qu'au dernier moment, en arrivant tout près, Claudio Sabadel constata avec satisfaction que Steve avait poursuivi sa route. En tout cas, le van n'était pas garé sur la plate-forme servant de parking. En revanche, la petite Austin de Marisa venait de s'y ranger, et sa sœur aidait à s'en extraire une grande blonde un peu titubante, dont la silhouette même à cette distance fit aussitôt saliver le gros homme.

CHAPITRE XI



Dans le jour déclinant, le fourgon blanc sale qui surgit à toute vitesse en face d’eux, sur la route trouée d’ornières, se déporta et faillit les percuter. Il fallut un réflexe de Boris, braquant *in extremis* sur le bas-côté, pour éviter la collision. Dans son rétroviseur, il vit le van, alourdi par les planches qu’il transportait, qui tanguait dangereusement, corrigeait tant bien que mal sa trajectoire, puis disparaissait, avalé par le premier virage...

— Tu crois qu’il ralentirait, le chauffard ! s’écria Géraldine, raidie sur le siège passager.

— Tu es sûre qu’il nous a vus ? plaisanta Boris en repartant.

— C’est quoi, ce patelin ? Une route pareille...

Les kilomètres de nid-de-poule de la route qui traversait la péninsule du cap de Creus étaient une vraie torture. Ils avaient dépassé Portlligat et la maison de Dali. Un panneau indiquait La Paloma, portant l’affiche vue à Cadaqués qui annonçait la vente aux enchères du lendemain. Ils bifurquèrent sur un tronçon en meilleur état, mais qui ne comportait pas dix mètres de ligne droite. Le paysage de garrigue et de roche, dans la lumière rasante, était grandiose de sauvage beauté. La route semblait ne mener nulle part, aucune villa ne s’élevait devant eux.

— On aurait dû tourner quelque part, c'est pas possible, soupira Géraldine.

Elle se rongea les sangs à propos de Liselotte, mais ne voulait pas craquer devant Boris, et s'efforçait de faire face, en bon petit soldat, comme il disait souvent en plaisantant.

Sauf que l'heure n'était pas franchement à rire.

— Tourner, on sait faire, dit tout à coup Boris en braquant dans une allée. Il faut la repérer, La Paloma !

— Tu vois une villa ? Y a que des tas de pierres...

— Et un parking avec des voitures. Et des vitres aux fenêtres, avec la lumière qui se réverbère dedans.

— Tu vois aussi une porte, peut-être ? objecta-t-elle avec mauvaise humeur, en constatant qu'il avait raison.

— Tu voudrais des nains de jardin, tant qu'on y est ?

— Encore une villa d'artiste !

— D'architecte, rectifia Boris. Daniel Lewis a acheté il y a vingt-cinq ans des tas de caillasses et quelques cabanes. Trente ans après Dalí, quoi...

Il y avait sur la plate-forme isolée par des murets quelques grosses voitures, surtout des 4 x 4, et à l'écart, une petite Austin. Par réflexe, Boris glissa la C2 à côté de cette dernière. Le même réflexe lui fit tendre le cou pour découvrir, ou au moins deviner, le panorama qui s'ouvrait de l'autre côté de la villa. Ce qu'il aperçut était vertigineux, un chaos de roches noires plongeant dans la Méditerranée...

— Bon Dieu de bois ! s'exclama Géraldine derrière lui.

Elle ne cherchait pas à entrevoir la mer. Elle montrait l'intérieur de l'Austin.

— Quoi ?

— Les lunettes de soleil de Liselotte, là, sur le siège !

— Tu es sûre ?

— Des Dolce & Gabbana qui m'ont coûté la peau des fesses à Barcelone ! Et comment, que j'en suis sûre !

Ils se retournèrent vers les murs de pierre percés de rares ouvertures, cherchant un accès.

— Comment on procède ? demanda Géraldine en s'approchant.

La voix et l'expression farouche firent craindre à Boris une intrusion fracassante. Il tempéra son équipière.

— On n'est pas équipés, ni invités ès qualités, lui rappela-t-il.

— Sûr, grand chef, on est même en territoire étranger ! Mais si Liselotte est retenue ici...

Elle serra les poings. Prête à la bagarre.

— On se fond dans le décor, dit Boris. C'est tout indiqué, dans un endroit pareil.

— Mais Liselotte...

— On tâche d'abord de s'assurer de sa présence et de sa liberté de manœuvre. Il y a du monde, apparemment.

— J'en vois pas la queue d'un !

D'un passage en forme de boyau tortueux, entre les constructions qui se tassaient pour échapper au vent du nord, surgit à cet instant une imposante silhouette, qui rapetissait encore les volumes alentour.

— Bienvenue à La Paloma, chers amis ! lança-t-il d'une voix tonitruante à l'accent yankee indéniable.

En pantalon noir et chemise blanche, cheveux gris réunis en catogan, petites lunettes demi-lune, il avait l'air taillé pour le décor, et capable d'inspirer une sympathie spontanée.

— Vous êtes chez moi ! Mais considérez que vous êtes chez vous...

— Nous tâcherons de ne pas en abuser, monsieur... Lewis ?

— Dan, rectifia-t-il. Mademoiselle...

— Géraldine...

— Boris, se présenta ce dernier, en croisant le regard brillant de malice de leur hôte.

— Pour des policiers français, vous me paraissez fort civils et tout à fait présentables à mes amis !

Il y eut un flottement, un échange de coups d'œil entre Boris et Géraldine. Dan Lewis jubilait visiblement de la surprise qu'il venait de leur faire. Puis il éclata de rire.

— Allons, soyez beaux joueurs ! s'écria-t-il. Des policiers de Paris, n'est-ce pas ?

— Commandant Corentin, lieutenant Hébert, répondit sèchement Boris.

— On m'avait parlé d'un tandem, mais je pensais à deux hommes...

— Vous avez un informateur précieux, mais il peut se tromper, rétorqua Boris en soutenant le regard de l'architecte.

— Un informateur ? Humm... vous avez le sens de l'humour, commandant Corentin. Suivez-moi, je vous en prie.

Il les précéda dans un patio agrémenté d'un bassin. Reprit en se retournant vers eux, sur le ton de la confiance :

— Ne vous méprenez pas, vous n'êtes pas en territoire hostile. Mes amis sont très accueillants, et même volontiers...

Il enveloppa Géraldine d'un regard charmeur avant de poursuivre :

— ... partageurs. Et personne ne vous demandera vos papiers ! Mais si je peux vous être utile, en attendant...

Boris flairait trop la redoutable embrouille élaborée depuis Paris pour se découvrir ; mais Géraldine saisit la balle au bond, d'un ton tranchant :

— Vous êtes fort aimable, monsieur Lewis, et ce serait encore mieux si vous répondiez à une question préalable, mais vitale... Mon amie Liselotte, que nous devons retrouver tout à l'heure sur le port, a disparu... Je pense qu'elle est ici. Pas forcément de son plein gré... Je veux la voir !

Dan Lewis fronça les sourcils, puis demanda :

— Une grande jeune femme blonde très jolie ? C'est sans doute elle qui accompagnait Marisa tout à l'heure, en effet. Pardon... Marisa est ma compagne. Elles doivent être au salon... Venez...

Il leur indiqua le chemin, glissant au passage à Géraldine :

— Vous avez très bon goût, lieutenant. Votre amie est délicieuse, m'a-t-on juré... Et Marisa a un jugement très fiable.

Les sous-entendus étaient si peu dissimulés que Géraldine se troubla. Elle fit à peine attention au paysage à couper le souffle qui se dévoilait d'un coup, alors qu'ils empruntaient une galerie vitrée reliant le bâtiment de l'entrée au suivant. À leurs pieds, la montagne déchiquetée se jetait dans la mer. Entre les rochers, une calanque à l'eau turquoise abritait une petite plage de sable, un sentier menait à un appontement où se balançait un hors-bord.

Boris, alors que Géraldine prenait les devants d'un pas déterminé, observa sur la plage un trio. Une femme à l'opulente crinière brune et en maillot une pièce, encore mouillée du bain, était à quatre pattes dans le sable, le nez dans la toison pubienne d'un homme très bronzé aux muscles saillants, lui aussi en maillot. D'une main sur la nuque, il encourageait les efforts de la femme pour gober entièrement son membre raide et luisant. Elle semblait très douée, bien capable d'y parvenir, malgré la longueur de l'engin. À côté d'eux, un autre homme, plus âgé et maigre, en tenue de ville, les regardait, en bavardant avec le premier.

La femme brune balançait ses hanches comme si elle voulait dire quelque chose, elle aussi. L'homme en costume comprit le message, vint se placer derrière elle, collé contre ses fesses cambrées. Il écarta d'abord le fond du maillot, le réduisant à une ficelle, dégageant l'accès à la vulve, jouant un instant à y frotter le tissu. Puis il libéra posément son sexe, se guida d'une main et, en fléchissant les genoux, pénétra d'un élan, sans autre préambule, le ventre offert. La femme ondula de plus belle, cramponnée à l'autre queue, qu'elle se mit à pomper avec frénésie. Les deux hommes face à face reprirent leur conversation, ponctuée de coups de reins.

En retrait de Boris, Dan Lewis fit entendre un clappement de langue.

— Notre amie Dolorès a une nature généreuse, commenta-t-il. Deux ou trois mâles supplémentaires ne lui feraient pas peur.

Boris s'aperçut que Géraldine s'était arrêtée, à l'extrémité de la galerie, et découvrait la scène. Avec curiosité, mais sans rien trahir. Puis elle repartit. Ils la suivirent.

— Par ici, reprit l'architecte en la rejoignant.

Il lui prit le bras, le temps de descendre les quelques marches d'un escalier étroit qui tournait et débouchait dans un vaste salon en demi-cercle. La façade entièrement vitrée proposait un panorama à 180° sur la côte escarpée, les criques, un port au loin... Et sur la droite, au premier plan, la plage où Dolorès s'activait entre les deux hommes.

Mais Géraldine, tout en repoussant la main de l'architecte, ne s'arrêta pas plus d'une seconde au spectacle de la nageuse et de ses deux chevaliers servants. Elle fonça vers l'autre bout de l'immense pièce, enregistrant au passage les présences silencieuses des femmes assises ici et là. Un grand canapé de cuir tourné vers le large accueillait des femmes moins silencieuses, dont on voyait s'agiter les cheveux. Une très brune et une très blonde. C'était cette dernière qu'on entendait le plus. Elle haletait et gémissait sous les caresses, qu'elle ne rendait qu'avec parcimonie, tant elle était débordée par la langue et les mains de sa partenaire, une vraie tornade qui la submergeait.

Géraldine ravala son apostrophe, en reconnaissant Liselotte et en constatant son état. Renversée entre les bras de la femme brune, à demi nue, elle avait incontestablement beaucoup de plaisir à lui livrer sa fente et ses seins. Géraldine adressa à Boris un coup d'œil où se lisaient à la fois du soulagement et de la gêne. La Scandinave n'était visiblement pas en danger, ni contrainte d'ouvrir ses longues cuisses pour inviter la femme à plaquer sa bouche à leur sommet, ce qu'elle s'empressa de faire avec des bruits humides. Géraldine était peut-être jalouse, plus sûrement mal à l'aise. Le sourire rassurant de Boris parut lui faire du bien. Elle sourit elle aussi, regarda encore les deux femmes, occupées comme si elles étaient seules au monde, hésita, puis s'approcha. Boris devina ce qui allait suivre.

S'appuyant au dossier du canapé, Géraldine se pencha, face à la blonde, dont le pied cambré battait la mesure sur les coussins.

— Liselotte !...

Celle-ci la reconnut, poussa un petit cri, puis agrippa à deux mains les épaules de Géraldine, la faisant presque basculer en avant. La femme brune se redressa, découvrit la nouvelle venue, s'écarta un peu. Liselotte rougit violemment, sans refermer les cuisses. Elle soupira :

— Oh, pardon, Géraldine... je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Moi, je sais, répliqua la rousse, en enlaçant à son tour son amie.

— Viens, alors...

— Non, déclina Géraldine en se libérant de l'étreinte de la Scandinave. Mais continuez... Marisa ? ajouta-t-elle en s'adressant à la brune. Je ne veux pas vous interrompre...

Marisa passa sa langue sur ses lèvres et dit en montrant la pièce derrière elle :

— Alors regarde... comme elles !

Géraldine en se retournant aperçut Boris qui s'éloignait en compagnie de Dan Lewis. Mais ce que lui montrait Marisa, c'étaient les silhouettes silencieuses et figées des spectatrices. Elle en compta cinq. Cinq poupées. Assises dans des fauteuils profonds, perchée sur un tabouret de bar, alanguies sur un canapé, comme Liselotte... Toutes portaient des vêtements élégants, laissant voir ici ou là de la lingerie sexy. Des talons aiguilles et des bijoux. La plus sophistiquée, une capeline à voilette, un tailleur. La veste cintrée bâillait sur des seins ronds à l'arrondi émouvant. Assise au bar, elle fixait Géraldine...

— Tu lui plais, dit Marisa en riant.

— À qui ?

— Elle s'appelle Faustina.

Faustina avait des cheveux noirs coupés au carré et une grande bouche très rouge. Des yeux sombres brillants. Elle se tenait très droite. Très sérieuse.

Marisa caressait d'une main légère le ventre pâle de Liselotte, qui recommença à ronronner quand les doigts se firent plus précis... Géraldine fixait tour à tour les poupées.

L'une, assise dans un fauteuil, avait les cuisses grandes ouvertes, une jambe sur l'accoudoir, et montrait son sexe glabre où était enfoncé un gode noir brillant. Géraldine se surprit à guetter une étincelle de plaisir dans le regard vide de la créature.

La petite plainte qui montait sortait de la belle poitrine ferme et chaude de Liselotte. Géraldine lui prit un sein, pour éprouver une sensation plus réelle, rassurante. Les caresses de Marisa affolaient la Scandinave, elle y ajouta les siennes. Les yeux mi-clos, Liselotte se tendait comme un arc. Elle eut un sursaut et resserra les cuisses sur le poignet de l'Espagnole, bombant sa poitrine contre les paumes de son amie.

À cet instant, Géraldine eut conscience d'une présence derrière elle. Une haleine parfumée courut dans son cou, des lèvres embrassèrent sa nuque. De surprise, elle fit volte-face, son coude heurta le bord de la capeline. Sous la voilette, les yeux brûlaient comme des charbons.

Géraldine se crut victime d'une hallucination, porta la main au visage puis à la poitrine de Faustina. La femme lui happa le poignet et pressa ses doigts contre son sein. La peau était douce, satinée et vivante.

— Je suis de chair et d'os, moi, murmura Faustina en montrant des dents éblouissantes.

— Surtout de chair, précisa Marisa. Elle t'a bien eue !

Géraldine ne pouvait le nier. D'un bras autour de sa taille, Faustina l'attira contre elle. Elle était petite mais superbe, le corps à la fois dur et sensuel. Elle

tendit ses lèvres, à travers la voilette. Une main, celle de Liselotte ou celle de Marisa, tira Géraldine en arrière, la fit tomber dans les profondeurs du grand canapé.

Sa dernière pensée raisonnable fut qu'elle était encore en vacances. Au moins pour quelques heures...

La fureur de Steve n'avait pas diminué, au contraire. Il avait même froissé une aile du van en se garant, et faillit frapper un passant qui le lui faisait remarquer.

Il aurait dû filer loin de Cadaqués, avec ses planches, retourner dans la crique du Bar del Sol, surfer, baiser Tania, pourquoi pas. Faire n'importe quoi plutôt que de monter la ruelle menant à la galerie et se planter devant la vitrine, face au tableau. *The Doll is Dead...* Il écumait de rage.

Il avait au passage arraché l'affiche annonçant la vente à la villa La Paloma. Il l'avait déchirée en menus morceaux. La suite lui parut tout à coup une évidence. Il redescendit vers le port, retourna au fourgon et y prit un cric. Ensuite, il revint à la galerie et sans hésiter, fracassa la vitrine, d'un coup si violent que le verre dégringola en pluie et que le cric fendit la toile. Alors que l'alarme se déclenchait, il frappa à nouveau, lacérant, brisant et réduisant en miettes le grand tableau.

— C'est à moi, non ? hurla-t-il. Je l'ai peint, non ? Je l'ai tuée aussi !

Il s'acharna jusqu'à ce qu'il ne reste rien de son œuvre.

— Elle est vraiment morte, la poupée ! cria-t-il en dévalant la rue.

Il courut et parvint sans encombre au van. Jeta le cric sur le siège passager et démarra, accrochant à nouveau l'aile pour sortir de l'emplacement trop exigü. Un chauffeur de taxi l'interpella, auquel il répondit par un geste obscène. Puis il reprit la route défoncée du cap de Creus, sans ménager le Chevrolet, n'essayant même pas d'éviter les nids-de-poule.

À mi-chemin, cependant, il s'arrêta, pour passer un coup de téléphone.

— Claudio ? C'est Steve, oui... Tu as raison, tonton, je m'en vais... Ma place n'est pas ici. Je suis un artiste, tu sais bien. Un as du surf, au moins !

Il reprit sa respiration, poursuivit du même ton saccadé :

— Je ne reviendrai plus ! Plus jamais ! Mais j'ai encore besoin d'une chose, je passe la prendre, et *adios* ! Je veux la poupée, Claudio... Pas le dernier cri avec des capteurs, non, je m'en fous. Je veux Ludmila... n'importe laquelle, mais Lud. Et je n'ai pas de fric, pas une thune ! Mais Lud, c'est gratuit, non ? Pour moi ! Son frère !

Claudio Sabadel se récria.

— Lud ? Tu déconnes, jamais Marisa...

— Apporte-la-moi dans un quart d’heure, sinon... je serais bien capable de te buter, tonton !

CHAPITRE XII



— Je veux vous montrer quelque chose, commandant Corentin, avait dit Dan Lewis, ajoutant en montrant d’un signe de tête le canapé : Elles se passent très bien de nous, n’est-ce pas ?

Au moment de le suivre, Boris avait senti qu’on le regardait, croisé le regard de la beauté à la capeline, et ressenti un choc au plexus. Il l’avait prise de loin pour une poupée, comme les autres, et voilà qu’elle descendait de son tabouret, lui envoyait une œillade brûlante, chaloupait vers le canapé.

— Faustina sait tromper son monde comme personne, avait commenté l’architecte avec amusement. Elle a eu l’idée de se proposer aux enchères de demain, parmi les autres *dolls* ! Je parie que beaucoup n’y verront que du feu... Ça promet !

Du haut d’un autre escalier, Boris avait aperçu Faustina en train d’aborder sans détour Géraldine. Il avait derrière son hôte descendu un palier supplémentaire. Partout, les surfaces vitrées, même de petites dimensions, appelaient le regard vers le large. La Méditerranée s’invitait constamment à l’intérieur. Ils empruntèrent un long couloir, dont les vagues venaient gifler le plancher. L’eau bouillonnait en dessous d’eux, dans des marmites de roches

polies par les flots.

Ils aboutirent dans un entrepôt dont une partie était encombrée par des caisses identiques à celle qu'on avait livrée chez les Desormeaux, avec à l'intérieur Rita et un sachet de cocaïne... En face, des poupées attendaient sans doute d'y être enfermées avant d'être expédiées.

Les corps déjà habillés et parés étaient installés côte à côte dans des alvéoles de polystyrène, chacun portant un numéro, comme un dossard. La tête manquait. Mais sur un grand plateau, à côté, il y avait l'embarras du choix pour y remédier. Les têtes alignées étaient beaucoup plus nombreuses que les corps.

Après avoir vu, dans le grand salon, les poupées donner le change et Faustina tromper son monde, comme disait Lewis, avec un talent si émouvant, cette vision désincarnée des *dolls* en attente d'être assemblées et empaquetées avait quelque chose de prosaïque et de déprimant.

Sur la plage, qu'on apercevait à bonne distance sous un angle différent, les deux hommes avaient interverti leurs places, mais le thème était inchangé. Dolorès, toujours à quatre pattes, était endurante. Boris rompit le silence.

— Dolls Import, c'est donc ici.

— Je ne m'en occupe que de loin, répondit Dan Lewis. C'est l'affaire de Marisa et de son frère, Claudio. Un cousin à eux les fabrique, en Californie...

— Une affaire qui marche bien... Surtout quand on ne sait plus, entre la Californie et l'Europe, qui fait quoi et acquitte les taxes.

— Des erreurs ont été commises, qui ont coûté cher...

— Les douanes ?

L'architecte acquiesça, puis reprit, d'un ton brusque :

— Je sais ce qui est arrivé à Richard Desormeaux, commandant.

— C'est-à-dire ?

Boris attendait la suite, se demandant si Lewis pouvait être au courant de la mort du banquier...

— Cette mésaventure avec notre envoi...

— Vous voulez dire avec Rita ? Une mésaventure à douze mille euros...

Lewis perçut l'ironie, mais ne releva pas. Il montra les poupées, les caisses, et expliqua :

— Rita ne portait pas malheur. C'est un coup fourré. Pas Rita, la coke...

— Vous voulez me faire croire que Desormeaux a reçu de la cocaïne par erreur ?

— Pas par erreur : on a voulu le compromettre...

— Quand bien même quelqu'un aurait cherché à le piéger, mon informateur... parce que j'ai aussi mes informations, monsieur Lewis... m'a assuré...

— Vous voulez dire Michael ?

— Vous le connaissez ?

— Je connais bien Richard et Estelle, ainsi que Michael, en effet...

— Leur fils.

— Le fils d'Estelle, oui.

Le ton alerta Boris. Emu, véhément. Il se souvint de la scène entre les époux Desormeaux. L'architecte ne mentait pas en se prétendant l'intime du couple. Intime jusqu'à quel point ?

— Que s'est-il passé, selon vous ?

— C'est Michael qui a tout manigancé, pour nuire à son père. Enfin, à Richard... Il sait que ce n'est pas lui son père, et il le hait.

— C'est exact, admit Boris. Richard Desormeaux croit qu'il l'ignore, mais Michael est au courant. Ça n'explique pas...

— Il était ici, c'est lui qui a fermé la caisse de Rita, avec Claudio...

— Vous affirmez que c'est Michael qui a mis la cocaïne dans le conteneur, puis nous a avertis de la livraison, pour attirer des ennuis à son prétendu père ?

Dan Lewis hocha la tête.

— C'est exactement ça. Il est venu ici il y a un mois.

— Seul ?

— Oui. Je n'ai pas reçu Richard et Estelle ici depuis l'automne dernier.

Boris resta silencieux, regardant machinalement les poupées. Corps d'un côté, tête de l'autre. On pouvait associer le visage n°7, qui ressemblait vaguement à Nicole Kidman, au corps n°34, dont le modèle devait être une Lolita japonaise. Ou coller le délicat numéro 12 sur la solide carrure n°47, aux seins comme des obus. Mais il était plus probable que les clients, en quête de femme idéale, s'abstiennent de telles fautes de goût.

— Il y a trois fois plus de têtes que de corps, remarqua-t-il.

— Avec les visages amovibles, on a le choix entre plusieurs partenaires. Le corps est le même, les hommes aiment leurs habitudes, mais la personnalité change. Un soir avec l'une, le lendemain avec une autre...

L'architecte se racla la gorge, assura sans transition :

— Nos poupées ne servent pas à acheminer de la drogue, commandant. Je ne vous mets pas au défi d'en trouver ici, mais elle est consommée sur place. C'est Michael qui a voulu se venger de son père.

— Se venger de quoi ?

— Il ne manquait pas de motifs, affirma Lewis en détournant les yeux.

Songeant à la déposition de l'adolescent à propos des partouzes de ses parents, Boris s'en persuadait facilement.

— Il a réussi au-delà de ses espérances, reprit-il. Richard Desormeaux est mort. Votre informateur ne vous a pas appris la nouvelle ?

Dan Lewis resta clouée sur place, secouant la tête d'un air ébahi. Puis il jura en américain et murmura :

— Michael... ?

— Il est introuvable. Mais ce n'est pas lui qui...

— Richard a été tué ?

Lewis avait crié. Il était sincère, ou méritait un Oscar. Boris ne le quittait pas des yeux. Il répondit :

— Oui. C'est Estelle qui l'a tué, dans une crise de jalousie. Elle s'en est prise aussi à Rita...

De façon inattendue, le colosse sembla perdre d'un coup toute sa prestance. Il chancela sur place, tomba assis sur une chaise et bredouilla :

— Michael, il faut le retrouver... le protéger ! C'est mon fils, vous comprenez ? Celui qui compte pour moi...

Effondré, il enfouit sa tête dans ses mains, les épaules secouées de sanglots.

Faustina, à la bouche d'une affolante habileté, avait disparu, et Marisa, sa toilette à peine dérangée, venait de s'éclipser, laissant les deux jeunes femmes étendues, membres emmêlés, sur le canapé. Au souffle de Liselotte, au relâchement de ses doigts sur sa hanche, Géraldine devina que son amie s'était assoupie.

Elle-même était gagnée par une douce somnolence. Après la bouffée d'angoisse causée par la disparition de la Scandinave, l'heureux dénouement et le plaisir éprouvé entre des bras accueillants, sous des doigts experts, la laissaient sans force, flottant dans une béatitude repue. La nuit était tombée, le trio avait quitté la plage. Elle se demanda où était Boris, et s'il lui en voudrait de s'être ainsi abandonnée... Elle voulait croire que non.

Elle se dégagea doucement des bras nus de Liselotte, se remit debout, rabattant sa robe froissée et se rechaussant à l'aveuglette. Elle se dirigea vers la porte la plus proche, emprunta un couloir éclairé par des veilleuses qu'elle crut reconnaître, mais qui n'était pas, elle s'en avisa bientôt, celui par lequel elle était arrivée. Il n'y avait pas d'escalier en vue. Elle allait rebrousser chemin quand elle perçut des éclats de voix. Une discussion en espagnol. Il lui sembla que c'était Marisa qui s'en prenait à quelqu'un. Elle s'avança encore, déboucha dans un autre passage et saisit au vol quelques mots, où il était question de Français, de police. Marisa parlait d'eux, déduisit-elle. Et se mettait en colère. Puis une porte claqua, non loin, elle tendit le cou et vit s'éloigner au pas de course un homme corpulent, très brun et visiblement

énervé. Il emportait sous son bras une grande poupée aux cheveux noirs tombant jusqu'à terre. La voix de Marisa appela :

— Claudio !

Mais l'homme continua sans se retourner, et le silence retomba.

Lorsque Géraldine poussa la porte par où il venait de s'enfuir, elle eut l'impression d'entrer dans une crypte. Un caveau de pierre sombre, sans fenêtre, éclairé par des appliques, plein d'objets hétéroclites, où plusieurs poupées semblaient monter la garde. Géraldine commençait à en avoir l'habitude, mais les créatures de silicone la mirent à nouveau mal à l'aise, et elle en comprit la raison en s'approchant. Elles étaient toutes identiques... Pas sophistiquées et sensuelles comme leurs sœurs dans le salon ; pas même belles. Petites et minces, le visage étroit, les seins à peine marqués, sous une tunique blanche évoquant davantage un linceul qu'un déshabillé, toutes arboraient la même chevelure noire, épaisse et longue. Claudio venait d'emporter une de ces poupées, parmi une dizaine du même modèle.

Géraldine était seule dans la pièce tout en longueur. À l'autre bout, une autre porte était entrouverte, par où Marisa avait dû s'en aller. En observant les tableaux accrochés le long du passage, la jeune femme crut revoir celui qui était exposé dans la galerie, à Cadaqués. Le motif de la poupée coincée, désarticulée et monstrueuse était le même, traité avec obstination et plus ou moins de réussite. La sensation d'étouffement qui s'en dégageait était encore plus oppressante, dans ce caveau mortuaire.

Toutes les toiles portaient le même titre : *The Doll is Dead* – La poupée est morte –, et les mêmes initiales : S.L. Comme Ludmila Sabadel ? se demanda Géraldine. Elle revint sur ses pas, examina les jouets, les costumes, les photos, tout un bric-à-brac qu'on devinait rassemblé là en hommage à une disparue. Elle trouva une affiche, écornée et jaunie, qui annonçait à la Galeria Sabadel une exposition de tableaux. C'était en juin 1999. Il y avait dix ans de cela. Une photo en médaillon montrait le portrait d'une adolescente aux longs cheveux noirs, au visage délicat. Le texte indiquait : Fondation Ludmila-Sabadel ; et la légende du portrait : Ludmila, 1980-1994. Quant aux tableaux, ils étaient l'œuvre de Steve Lewis.

La Paloma était un vrai dédale, l'équivalent d'un village dont toutes les maisons auraient été réunies dans un unique labyrinthe, par la volonté quelque peu mégalomane d'un homme.

Lequel, en ramenant Boris vers les hauteurs dominant la côte, était encore sous le choc de ce qu'il venait d'apprendre. Il était évident qu'il ne plaignait pas Richard Desormeaux. Pour Estelle, il semblait chagriné, certes, mais c'était le sort de Michael qui l'inquiétait.

— Il est capable de faire une bêtise, commandant.

— Vous savez où il peut être, à Paris ?

— Non.

— Votre informateur ? La personne qui vous a prévenu que nous allions vous rendre visite.

L'architecte avait haussé les épaules.

— Il n'a même pas idée que Michael existe !

— Vous êtes sûr qu'il ne lui a pas suggéré ce moyen de se venger de Desormeaux ?

Lewis avait paru désarçonné. Puis s'était redressé.

— Allons dans mon bureau.

Au lieu de repartir par le même chemin, ils avaient emprunté un ascenseur vitré qui menait directement de l'entrepôt de Dolls Import au sommet de la villa. Au moment d'en sortir, Boris découvrit un point de vue sur la péninsule, du côté où ils étaient arrivés. Là aussi, la vue était splendide, jusqu'à Cadaqués et ses lumières. Mais Boris aperçut autre chose : un fourgon blanc sale sur le parking, avec des planches sur le toit.

— On fait du surf par ici ? demanda-t-il.

— Du surf ? À Port de la Selva et Llanca... pourquoi ?

— Vous avez des amis qui pratiquent...

Lewis suivit son regard, aperçut le van et crispa les mâchoires. Une bouffée de colère ranima son regard.

— Excusez-moi, commandant, un coup de fil à passer...

Plantant là Boris, il s'élança dans un couloir, son portable à la main.

— Claudio ? Qu'est-ce que Steve fiche ici, bon Dieu !

Boris se tourna vers l'autre côté de la plate-forme desservie par l'ascenseur. La plage était désertée, en dessous de lui. Dolorès avait rendu les armes avec la nuit... Il repéra la baie du salon, en face de lui en contrebas. Plongée dans l'obscurité, la pièce ne recélait aucun signe de vie. Géraldine s'y trouvait-elle encore ? Il fallait trouver le chemin pour retourner là-bas...

Boris fut frappé par le silence soudain. Les éclats de voix de Dan Lewis dans son portable avaient été absorbés semblait-il par la pierre omniprésente. Il fit quelques pas dans la direction que l'architecte avait prise, ne l'aperçut nulle part, mais avisa une porte basse et pénétra dans un bureau immense entièrement vitré du côté de la crique dont il épousait la courbe. Baigné par la lueur nacrée du dehors, il était vide.

Boris fit demi-tour et se heurta à une silhouette qui, loin de s'écarter ou de reculer, en profita pour se presser contre lui. Sans voilette ni capeline, mais vêtue du tailleur cintré dont la veste béait sur ses seins nus, Faustina souriait.

— Je cherchais Dan..., dit-elle en espagnol.

— Moi aussi. J'étais avec lui il y a un instant, mais...

— Mais vous voilà seul. C'est un heureux hasard... (Elle dit en humectant ses lèvres rouges, dans un français hésitant :) Une chance à saisir...

Ce disant, elle avança une main déterminée à la recherche, sous la ceinture de Boris, de la chance en question. Battit des cils en éprouvant son volume et sa consistance.

— Vous avez de l'audace, dit-il sans chercher à se dérober.

Le délicat massage qu'elle lui prodiguait avait des effets trop manifestes pour qu'elle puisse l'entendre comme un reproche.

— Les poupées peuvent tout se permettre, murmura Faustina en se frottant de bas en haut contre lui.

— Elles écoutent et voient tout aussi ?

— Ça dépend.

— Qui est Steve ? demanda Boris.

Faustina poussa un soupir et mordilla le bout de sa langue entre ses lèvres. Elle consentit tout de même à répondre :

— Le fils de Dan.

— Le fils ? Je croyais...

— Il en a un autre, mais Steve est l'aîné. Le fils maudit...

— Il fait du surf ?

— Il a beaucoup de talents.

Il lui prit les seins, sous la veste du tailleur, agaça les pointes qui dardaient, durcies d'excitation.

— Pourquoi est-il maudit, alors ?

— Vous êtes bien un policier ! Des questions...

Elle s'interrompt pour exhaler une plainte ; elle avait les seins sensibles. Et les doigts agiles, pour venir à bout de la braguette à la bosse éloquente. Il retint pourtant Faustina de glisser à terre, insista :

— Pourquoi ?

— Il a tué Ludmila, la fille de Marisa... Il y a longtemps.

— Tué ? Comment ?

— C'était un accident... Humm, je peux ?

Elle levait vers lui un visage ingénu, mais avançait les lèvres en une invite sans équivoque. Et n'attendit pas sa réponse pour glisser à genoux contre ses jambes.

Face à la baie digne d'un écran géant, à travers laquelle la Méditerranée et ses calanques secrètes déployaient leurs trésors en Cinémascope, Boris se sentit absorbé par un fourreau soyeux, si doucement et si profondément qu'il eut l'impression de s'immerger tout entier dans un bain suave. Quoi que produise l'imagination des hommes, Faustina n'aura pas d'égale, songea-t-il

en s'abandonnant avec délices à la bouche de la jeune Espagnole.

Elle leva la tête et écarquilla les yeux en sentant monter la vague libératrice, et l'aspira encore plus avidement.

La détonation retentit au moment où Boris reprenait pied sur le rivage.

Le passage où Géraldine s'était faufilée en quittant l'étrange pièce dédiée à la mémoire de Ludmila Sabadel semblait interminable. Il donnait dans un patio surplombant une piscine creusée dans la roche. Géraldine avait continué dans un couloir plus large qui montait, et elle commençait à craindre de se perdre quand des voix lui étaient parvenues. Une dispute, entre des hommes, cette fois. Quelque chose dans les cris de l'un d'eux lui faisait craindre le pire, mais le couloir où elle marchait ne comportait pas d'issue visible.

Elle avait alors tourné un angle et découvert la scène, à travers une des innombrables baies vitrées de la villa. Silencieuse et minérale, la succession des événements dans le patio proche de l'entrée lui fit l'effet d'un film au ralenti. Alors que tout s'enchaînait au contraire à une vitesse folle.

L'homme corpulent qu'elle avait aperçu en train de fuir était à terre, se tenait la mâchoire et tendait le bras vers un jeune homme aux cheveux blonds peroxydés, au physique de culturiste et à l'expression pleine de haine. La poupée qu'il tenait serrée contre lui était d'autant plus incongrue...

Malgré l'épaisseur du vitrage, Géraldine l'entendit injurier Claudio, l'homme à terre. Il lui décocha un coup de pied, fit demi-tour et se trouva nez à nez avec Dan Lewis. Lequel braqua sur lui un automatique...

Géraldine n'avait aucune chance de briser le vitrage. Elle se mit à courir et alors qu'elle repérait enfin une porte, elle entendit le coup de feu, de l'autre côté de la paroi de pierre.

Elle surgit dans le patio en même temps que Marisa, venant du côté opposé. Elle vit l'architecte rouler au sol, et le jeune homme musclé qui se relevait, braquant l'arme dans leur direction.

— Dan ! hurla Marisa en se précipitant.

Géraldine se jeta de côté, mais le blond ne tira pas, préférant faire volte-face et s'enfuir. La phrase que lui lança Marisa sonnait comme une malédiction.

Géraldine courut jusqu'à eux. Dan Lewis était vivant, quoique blessé, au bras.

— Je n'ai pas pu tirer sur lui..., disait-il à Marisa. C'est Steve... c'est mon fils...

Il aperçut Géraldine.

— Rattrapez-le... il est capable des pires choses...

Il grimaça en levant sa main ensanglantée devant son visage.

— Où est Boris ? demanda la jeune femme.

— Il était là avec moi...

Géraldine contourna Claudio Sabadel qui se relevait en geignant et courut derrière Steve Lewis.

Elle entendit le deuxième coup de feu à l'instant d'émerger de l'étroit passage par où l'architecte les avait fait entrer dans son labyrinthe.

Faustina avait montré à Boris le plus court chemin pour rejoindre le patio d'entrée, et il s'élança le long d'une galerie, qui se révéla, après un coude, à ciel ouvert, exactement comme une ruelle de village. L'écho étouffé du coup de feu lui emplissait les oreilles. Parvenu à une placette, il grimpa sur un banc de pierre pour se repérer, aperçut par-dessus le mur le parking extérieur, les différents bâtiments bas. Et vit débouler entre eux un type blond encombré d'une poupée, et armé d'un pistolet.

Au moment où il se retournait pour s'assurer que personne ne le suivait, Boris se hissa sur le mur, se rétablit et sauta de l'autre côté. Steve le vit, tira dans sa direction sans l'atteindre, puis se mit à courir. D'abord vers le parking, mais Boris allait lui couper la route, il était plus près que lui de son van. Alors, il fonça tout droit vers la côte.

Géraldine surgit à son tour du passage, aperçut Boris. Puis Steve, qui changeait de direction. Les visait.

— Attention ! cria-t-elle.

— Baisse-toi !

Deux balles se perdirent au-dessus de leurs têtes.

Ils se rejoignirent, soulagés, à l'angle de la villa.

— Des blessés ? demanda Boris.

— L'architecte, mais ce n'est pas grave. Steve l'a désarmé et le coup est parti.

Ils ralentirent, avançant avec circonspection. Boris tendit le bras vers la gauche. La silhouette à la lueur de la lune se découpait sur fond de roches noires. Elle était rapide, agile, sautillante... La forme mince qu'elle enlaçait étroitement balayait l'air de ses longs cheveux flottants.

Boris s'arrêta, scruta les parages.

— Il n'y a pas d'issue, par là...

— Il essaye quand même !

Ils repartirent, attentifs à assurer leurs pas. S'arrêtèrent net, tout à coup. Devant eux, la silhouette bondissante venait de disparaître, et un cri s'éleva, vrillant les oreilles. Un cri de rage et de détresse.

Puis le silence tomba. Mortel.

Il leur fallut plusieurs minutes de marche prudente pour parvenir en bordure du promontoire au pied duquel battait le ressac. Et plusieurs autres encore avant de repérer le corps.

La crevasse était profonde, au fond l'eau bouillonnait, jaillissant d'une multitude d'interstices, de trous dans la roche, d'étroits goulots polis depuis des lustres. À demi immergé, Steve Lewis était recroquevillé sur lui-même, comme pour retenir jusqu'au bout, ou protéger, la fragile poupée qu'il tenait serrée contre lui.

L'agitation dans la villa et aux alentours n'était pas près de retomber, mais Boris, après avoir longuement parlé avec le chef de la Guardia Civil locale, avait réussi à s'isoler dans un recoin pour appeler Brichot. Dan Lewis était soigné à Cadaqués, pour une blessure sans gravité, et il n'était pas sûr qu'on puisse remonter le corps de Steve avant le lendemain.

— Pardon de te déranger si tard, Mémé...

— C'est l'heure espagnole.

— Tu n'imagines pas à quel point... Une vraie corrida.

— Dans la capitale aussi, les fins de semaine sont trépidantes...

— Il y a quelqu'un ici qui s'inquiète beaucoup du sort de Michael...

— Le fils Desormeaux ? Figure-toi qu'il était justement en face de moi il y a à peine dix minutes... Tu peux rassurer tout le monde.

— Oh... Tu es encore au bureau.

— Brillante déduction ! J'allais fermer boutique.

— Le garçon a refait surface de lui-même ?

— Il est rentré chez lui, et quand il a vu les dégâts, il a craqué ! Il a raconté comment il avait eu l'idée de placer la coke dans le conteneur de la poupée...

— Une idée à lui ?

— Parce qu'ils ont besoin qu'on leur souffle, à ton avis ? Il est choqué par les conséquences, mais il se remettra. Et il maintient son témoignage au sujet de Coralie Lebrun... Bien qu'à présent, ce soit théorique.

— Rabert n'aura pas bossé pour rien. Je vais rassurer son père. Son vrai père...

— Les histoires de famille, tout de même..., soupira Brichot.

Boris le mit au courant du reste, qui n'était pas piqué des vers non plus, comme disait Géraldine.

— Comment va-t-elle, la belle enfant ? s'enquit Mémé d'un ton plus gai.

En se penchant, Boris l'aperçut dans une pièce voisine, en compagnie de Liselotte, et en grande conversation, semblait-il.

— Elle se porte comme un charme.

— Les vacances, quoi ! Qu'elle en profite, parce que lundi...

— Je vais lui rappeler. À lundi, Mémé...

En s'approchant du canapé où les deux jeunes femmes étaient assises, Boris découvrit, près d'elles, une créature à capeline et voilette. Qui n'avait rien d'une poupée, à en juger par l'intensité du regard qu'elle lui lança.

Lundi, c'est encore loin, songea-t-il.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

TABLE